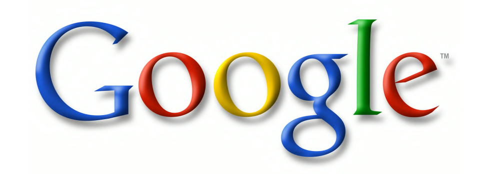
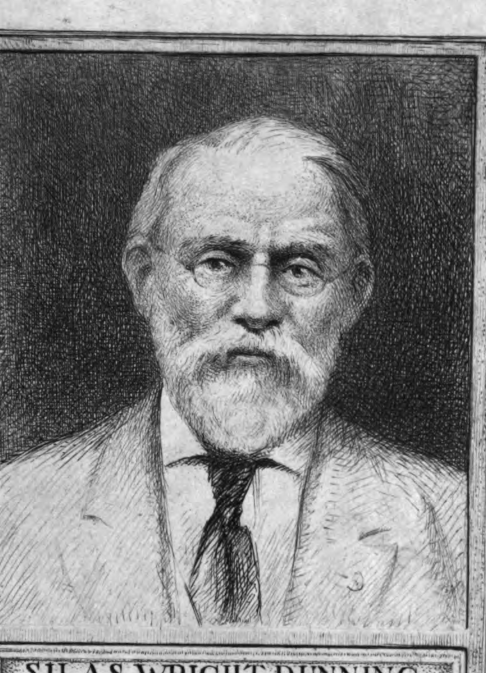
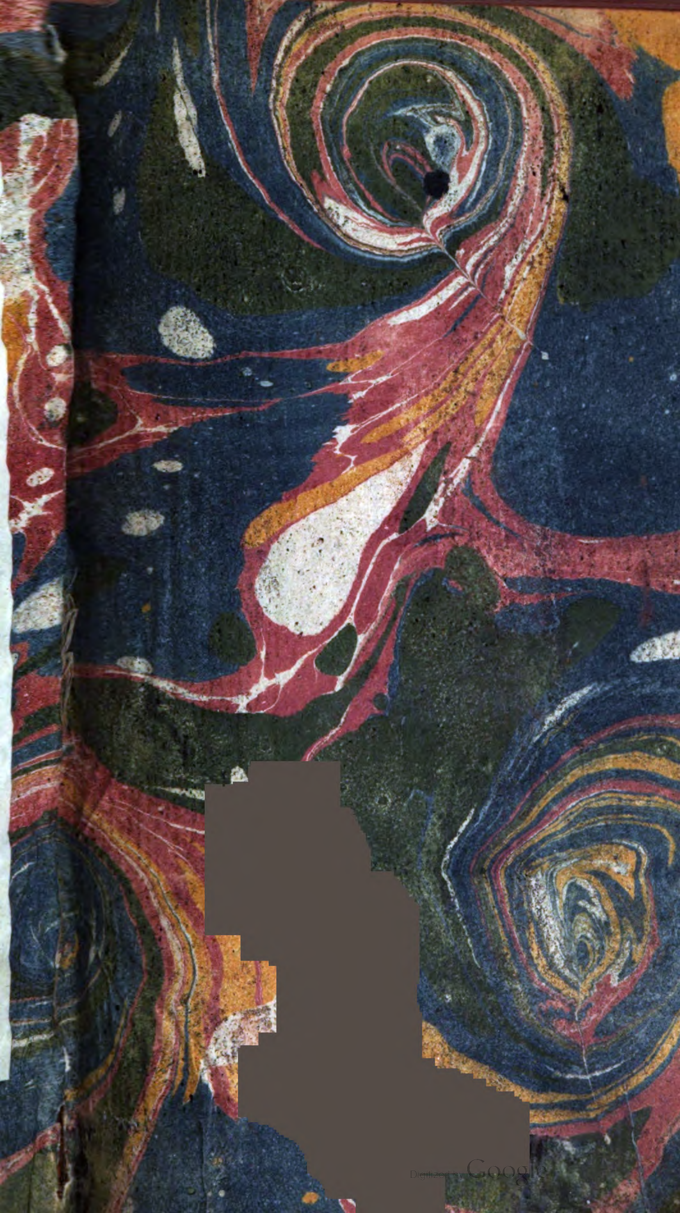








JOURNAL ETRANGER.

AVRIL 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*

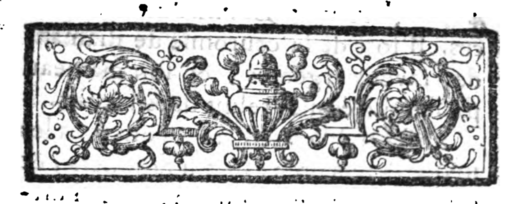


A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

ALLEMAGNE.

I.

LA NUIT;

POEME de M. ZACHARIE.

LE silence sombre, suivi des Ombres noires & des heures obscures, parcourt les Cieux. La Nuit dans sa pompe vole sur son char tardif. Un vent sécourable marche devant elle & dissipe les nuages, pour accélérer son cours. Elle se dévoile & paroit dans toutes ses gra-

ces. Il sort de sa couronne de diamans des rayons argentés, & son manteau parsemé d'étoiles reluit dans les airs.

Respectable Vieillard, à qui tous les mystéres ténébreux sont si familiers, & qui les a chantés d'une maniere si inimitable & suivant les accens de la mélancholie Britannique : c'est à ton honneur, Divin *Young*, que ma Muse Nocturne inspirée par tes accords sublimes, a eu la témérité de chanter après toi. Ecoute-moi aussi, *Ebert*, toi qui nous a conduit le premier dans l'assemblée des Chantres Britanniques; toi à qui la Germanie doit la connoissance des merveilles poetiques répandues dans les Ouvrages de *Young*. Tu pouvois seul comprendre & sentir les beautés de ses Chants élevés. La Nuit obscure a souvent vû ce grand Poete, livré à son enthousiasme, marcher au travers des Etoiles. En rendant les Poesies immortelles de *Young* dans une autre langue, tu n'as pas été moins inspiré ni moins applaudi. Comme lui, guidé par la simpathie & par la conformité de goût; tu as parcouru les tombeaux. Prête-moi une oreille at-

tentive. Tout le mélancholique des ſcènes Nocturnes n'a pas été épuiſé par les Poetes Anglois : ma Muſe peut encore t'en deſſiner de nouvelles.

La Nature en deuil eſt enſevelie autour de moi dans un ſilence profond. Les Arbres muets de nos Forêts ſacrées inſpirent l'effroi. D'épaiſſes ténébres couvrent nos Vallons conſternés. Tout eſt dans le ſilence. La Mort ſemble obſcurcir la face de la Terre. Une déſolation univerſelle s'eſt étendue ſur le globe de l'Univers. Des Ombres froides le cachent ſous leurs aîles obſcures. Les beautés Céleſtes de la Nature ſont couvertes d'un crêpe. Elles ne ſont plus éclairées par la conſolante clarté du jour. Les plaiſirs n'y regnent plus. Fils du Ciel, Divin Soleil, pourquoi as-tu fui ſi rapidement ? Où es-tu ? Dans quel heureux Elément as-tu plongé ta tête rayonnante ? Où brilles-tu maintenant ? Eſt-ce chez ces Peuples chéris qui, dans des contrées éloignées, ſaluent ton lever éclatant par des hymnes ſonores, par leurs inſtrumens harmonieux & par leurs danſes vives

& légeres ? En nous quittant, tu nous as ôté notre allégresse. Les couleurs les plus riantes se peignoient dans l'horison vers l'Occident, & se mêloient au rouge foncé de ton crépuscule. Par ta fuite soudaine tu as plongé nos champs dans le deuil. Mais pourquoi me plaindre ? Suis-je donc comme les foux qui ne goutent point de plaisirs, à moins que la Nature ne les ait teints des plus lumineuses couleurs ? La Nuit n'a-t'elle pas assez de beautés propres à développer aux yeux du Sage & du Poete, de ces traits majestueux qui élevent l'ame sur l'agréable sphere de la distraction. Son char paroît dans des nuages obscurs. Elle tend son sceptre sur le globe de la Terre. Elle est enveloppée dans ses ombres. Quel vêtement plus léger ! Elle nous envoye sur la Terre le sommeil bienfaisant. Il se hâte de descendre par les airs avec ses pieds légers. Il tient dans ses mains un bouquet de pavots. Les Songes le suivent en voltigeant. A gauche ce sont les Songes noirs & malheureux, figures farouches & terribles, montrant des griffes

crochues, couvertes d'aîles noires comme celles des Corbeaux, souvent armées de poignards, & qui, comme les furies, secouent des Serpens dans leurs mains pour tourmenter les Mortels & troubler leur repos. Les Songes dorés & sereins voltigent à droite & badinent derriere la Divinité. Ils portent des couronnes & des sceptres qu'ils destinent aux Esclaves, des trésors brillans pour les Pauvres, & des cœurs tendres pour les Amoureux blessés. En descendant sur la Terre, le Dieu du sommeil passe souvent par des Palais, sans s'y arrêter & honore les cabanes de sa présence. C'est aux Châteaux magnifiques qu'il envoye les songes effrayans, tandis que les songes agréables le suivent dans la Chaumiere du Berger & du Laboureur endormi, dont le sang pur n'a point été vitié par des vins fumeux & par l'usage des nids de Bantam.

Je viens à vous, Bois charmans, Promenades délicieuses & mélancholiques, dont les vastes allées se terminent à des champs déserts. En y cher-

chant les vestiges de l'homme l'on entend retentir mes pas d'une maniere terrible. Je vais m'asseoir sur la côte couverte d'arbrisseaux, au bord d'un précipice, sous un Tilleul dont la cime effrayante se perd dans la Nuit. Des champs plaintifs m'environnent, ils ressemblent au Royaume des Morts. La Terre n'est plus parée de ces couleurs variées & brillantes, enfans du Soleil qui embellissoient la surface de la Terre. La Nuit l'a plongée dans des ombres septuples. Elle jette un triste voile sur les Prairies & sur les Jardins. Elle cache les Palais des Grands aux yeux du Voyageur qui les cherche en vain dans l'obscurité. Ils ne paroissent pas plus à ses yeux que les simples cabanes. Heureux Pays dans lequel je trouvois le repos sous un toict rustique, jouis-tu encore de la même félicité? Voit-on encore le contentement assis à la porte de l'humble Chaumiere? Agréable contrée où l'innocente joie guidoit mes pas, tandis que les Driades m'introduisoient dans la respectable enceinte de leurs bois, je ne

te reconnois plus. Je n'entends plus la voix des mélodieux Chantres des Forêts qui invitoient si agréablement à entrer dans leurs désertes solitudes. Où est l'ornement de la Nature, le Monarque de la Terre, l'Homme enfin ? N'y a-t-il plus de vestiges de l'abondante Création ? Suis je donc le seul à qui le sommeil ait permis de vous chanter ? O Nuit ! ne mérites-tu pas nos hommages autant que le Jour ? Le Matin orne la Terre de ses couronnes fleuries, de ses odorantes roses. Le Midi annonce le moment où les hommes peuvent réparer leurs forces par la nourriture. Le Soir rafraichit la Terre avec l'aide des Zéphirs. Tes dons ne sont pas moins précieux, Astre bienfaisant : tu nous amenes dans ton char le sommeil qui nous fortifie & qui nous soutient. Les Rois mêmes, s'ils sont privés de ses faveurs, ne sont pas plus heureux que les Pauvres. Si ces derniers aucontraire sont sous sa protection, ils n'envient pas le sort des Princes. Tu es la sœur aînée des trois freres (1) qui oc-

[1] Le Matin, le Midi & le Soir.

cupent le reste de l'empire du Jour. Tu étois sur le trône longtems avant eux. Aussi respectable que la Déesse du Chaos, tu existois avant que la Terre tournât pour la premiere fois sur son centre. Quand le grand Roi du Ciel a eu des mystères importans à annoncer, il a choisi le tems où tu regnes, & il a enveloppé son Trône d'une obscurité majestueuse. Quel avantage n'as tu pas eu sur tes freres, lorsque tu as présidé au moment où la Divinité a descendu pour éclairer la Terre en se faisant homme! Des chœurs de Séraphins chantoient dans cet instant mémorable des hymnes célestes. Bethléem riche de gloire flamboyoit enflammée des feux divins, & tu brillois aux yeux des hommes comme le Midi resplandissant. Le Seigneur s'est toujours servi de toi, lorsqu'il a présenté des visions aux ames des Patriarches, & qu'il a découvert l'avenir aux hommes dans un songe, ainsi qu'il fit à Manachaim, lorsqu'il fit voir aux yeux d'Israël l'Echelle sacrée. Reçois donc mon hommage, sublime Confidente

du Ciel, Nuit sacrée. La Terre salue ton arrivée par des Chants qu'accompagnent les harpes Olympiques. Les Etoiles brillantes te reçoivent au milieu de leurs danses & de leurs cris d'allégresse. Toute la Nature est heureuse sous ton gouvernement. Le pauvre dort sous ta protection aussi tranquillement, sur la paille, que le Monarque sur le duvet du Cigne. Tu es réverée encore plus particulierement par le Sage qui profite de tes auspices, pour élever son télescope vers le Ciel & les Astres, & pour contempler la Lune dans son cours. Daigne éclairer aussi ton Poëte, o Nuit favorable! Prêtes-lui ta clarté pour visiter les Saints tombeaux, ou pour méditer sur des chants divins, tels que ceux de *Bodmer*, de *Klopstock* & de *Wielland*. La postérité les recommandera à nos descendans, tant que les vertus & la grandeur d'ame seront de quelque prix aux yeux des hommes. C'est à ta puissante influence que nous devons les Chants harmonieux d'*Young*, auxquels les Saints habitans du Ciel ont applaudi du haut des crenaux de saphir de l'Empirée. La

Muſe céleſte deſcendoit jadis ſur *Milton*, quand tu étois étendue ſur l'Univers. La lumiere intérieure croiſſoit dans l'ame de cet homme divin dont tu as fermé les yeux pendant toute ſa vie. Quand l'homme peut-il s'élever plus efficacement vers l'Etre Suprême par la priere, que lorſque tu tires devant lui le rideau, pour lui cacher tous les objets, & que tu l'enléves à toute eſpéce de diſtraction? C'eſt alors que l'Univers n'eſt pour lui qu'un oratoire ſecret, où les Anges attendent ſon encens, pour le porter au-deſſus des Etoiles. Que ton char tardif, o Nuit! ne paſſe jamais devant moi; ſans que mes prieres reconnoiſſantes ſe hâtent d'arriver au Ciel ſur les aîles brulantes de la dévotion.

Quand occupé de mes penſées & ſequeſtré du monde, je ſuis aſſis ſur le bord d'un bois, j'entends derriere moi le murmure des vents qui en ſifflant dans le ſilence agitent le feuillage argenté du Frêne tremblant. Bientôt le bruit augmente, & les vents attaquent les arbres les plus robuſtes, tels que les Sapins & les Erables. L'orage s'an-

nonce dans toute sa fureur, il confond les arbres & les arbrisseaux, & la Forêt mugit comme les vagues d'une Mer déchaînée. La Nuit enveloppe le Ciel de nuages séditieux qui s'écroulent comme des Montagnes. La tempête les chasse vers la terre. En traversant les airs, ils la menacent de l'inondation & des tonnerres. Mais c'est en vain. Jouets du vent, ils ne font que parcourir le Ciel jusqu'à ce que l'Ange de l'orage verse l'Urne de la pluie. La tranquillité succéde au tumulte, & les Etoiles rayonnantes éclairent les champs azurés.

La Lune montre ses cornes pâles sur l'horison, & en souriant elle éclaire les campagnes que sa présence rend plus animées. Elle est entourée des heures tranquilles, & toute la Nature est ensevelie dans un profond sommeil. Le Ruisseau qui murmure coule plus lentement. Ses flots argentés brillant de la splendeur de la Lune, jettent des éclairs qui embellissent les Prairies & les Vallées. Le triste Zéphir souffle dans les Peupliers. Un saint effroi me

guide vers le centre du bois. Pénétrerai-je jusqu'à l'obscur réduit où se cachent les Animaux à qui la présence des hommes fait craindre le jour ? Irai-je vers la Plaine qui, par sa sombre solitude, ressemble aux bords silentieux du Lethé. En avançant je vois, entre les Tilleuls & les Ormes, le Village qui repose dans une parfaite tranquillité.

La splendeur du clair de la Lune forme un coup d'œil singulier & tout différent de celui du jour pendant lequel tout est animé, tout est remué par le travail & la joie qui s'accompagnent ou se succedent. L'Eglise est située à l'écart à une extrémité du Village. Son ombre tombe sur le Cimetiere. Entrons dans ce Sanctuaire, ô Muse, & tremblons en nous occupant des noires idées de la Mort.

Champ de la mort, terreurs nocturnes, qui habités sous les Cyprès, & vous, ombres funébres des sépultures, recevez mes adorations ; c'est en tremblant que je marche sur les tombes. Ces monumens simples & dénués de faste ne sont point couverts par des

marbres fastueux. L'honnête Laboureur qui sommeille ici, n'est point célébré par d'éloquentes inscriptions, qui ne sont ordinairement que le tribut de la flatterie. On n'y voit que quelques croix, un bouquet d'absinthe flétri & trempé de larmes, ou quelques couronnes de fleurs sur le tombeau des jeunes filles & des adolescens. La pure innocence après la mort n'est-elle pas plus glorieuse que tout ce que le faste peut imaginer? N'est-ce pas un éloge bien plus touchant que ce marbre trompeur, & ces vers que l'intérêt seul a inspirés, qui exaltent les vertus du mort, où ces armes & ces écussons qui couvrent la honte du Gentilhomme? Un tilleul majestueux s'éleve au milieu de ce cimetiere tranquille. Je vais m'asseoir au pied de cet arbre, & donner cours aux pensées sérieuses qui remplissent mon ame.

C'est donc ici où la poussiere se réunit à la poussiere, ou la terre se mêle à la terre. C'est ici où le rideau se tire sur la scene & sur le théatre de la vie. Les dehors brillans se dépouil-

lent, le haut & le bas se déposent à cette derniere station. Nous sommes la proie de la mort. Avide de rapine; elle se saisit du Conquérant & du Heros, ainsi que du Labouteur obscur; elle se trouve aussi honorée de subjuguer celui-ci que le premier. Elle précipite & confond avec un cruel souris les bâtimens que l'ambitieux éleve dans les airs; elle enleve le Monarque au milieu de ses victoires, & de son soufle elle réduit en poudre les roses d'une beauté naissante & la fleur de la jeunesse. Tombeau étroit, derniere demeure des Dieux de la terre, combien n'abaisses-tu pas leur fierté? Vain mortel, orgueilleuse poussiere, regarde ici de près les ossemens qui remplissent ce tombeau? Ils étoient fiers de la jeunesse, de la bonne mine, de l'autorité dont tu te vantes tant. Tremble, mais sans perdre le courage néceſsaire pour envisager la mort & pour la braver? Regarde avec confiance dans la nuit du tombeau, nuit plus triste & plus terrible que toutes les autres nuits. Et que sont devenues toutes ces fieres résolutions,

toutes ces vaines espérances ? C'étoit autant de chimeres agréables qui t'environnoient, qui dansoient autour de toi pour te tromper. En est-il une seule qui ne t'ait été infidele & qui ne t'ait pas quitté lors de la séparation éternelle ? Rappellé-les maintenant : elles ne t'entendent plus, elles s'envolent dans les airs, s'y dissipent & te laissent à toi-même. Il ne te reste qu'une seule espérance ; c'est celle qui fortifie l'homme vertueux, quand son œil se ferme. Elle est d'origine céleste ; ce n'est pas dans ce bas monde qu'elle attend sa récompense, elle marche gaiement au tombeau, & s'exprime par des chants angéliques qui ravissent l'ame. Appuiée sur son ancre, elle apporte la consolation, & s'assied sur le tombeau du Sage & du Chrétien : car il n'y a que le Chrétien qui soit sage. Il me semble entendre sa douce voix retentir comme celle d'un Ange, & prononcer ces paroles consolantes : » Ne tremble point à ta fin derniere, » toi qui par ta vie as honoré le nom » de *Chretien*. Tu ne mourras point

» dans ta sépulture ? La fraiche caver-
» ne ne reçoit ta poussiére que pour
» peu de tems ; l'ame vole dans les
» nues, & goute des ravissemens plus
» enchanteurs que les plus brillantes
» joies de la terre. Ton corps tout en-
» seveli qu'il est dans la poussiere ne
» fait que croitre pour une vie plus su-
» blime ; tu perceras en triomphant
» l'enveloppe du tombeau, & tu en
» en sortiras resplendissant comme un
» demi-Dieu ; des palmes & des cou-
» ronnes immortelles t'attendent dans
» l'éternité : vainqueur de la mort tu
» entendras en entrant dans le Ciel
» des chœurs d'Anges qui chanteront
» *Alleluia*, & qui éleverent des cris
» d'allegresse.

Heureux celui pour qui les Cieux chantent un cantique à l'heure de sa mort ! C'est envain que la terreur voudroit secouer son panache affreux sur le casque brillant du sage. En vain la foible amitié répand des larmes, comme si elle croyoit par-là pouvoir se flatter de lui rendre la vie. Il ferme les yeux tranquillement & paisible-

ment : comme la flamme la plus pure, il monte au Ciel à l'aide de son ardente dévotion. Ainsi mourut dernierement *Hagedorn*, non-seulement en Philosophe, mais (ce qui est encore bien plus précieux) en Chrétien : aussi sa fin fut-elle célebrée par des chants immortels, & des troupes d'Anges le porterent dans les Cieux.

Tranquille hameau qui m'offre des beautés que je ne trouve pas dans les Viiles, qu'il est bien plus doux de reposer éternellement dans ton enceinte sacrée, que dans toutes ces Cités profanes, où la licence & le vice troublent notre dernier repos, & violent nos Sepultures ! Que je me croirois heureux, si au lieu de monumens pompeux, mes dépouilles étoient honorées des larmes de l'amitié ! Je voudrois reposer sous l'ombre d'un tilleul, & qu'un voyageur, quelquefois même un ami des Muses, vint visiter le coteau qui me cache aux yeux des profanes.

Mais quelle noire pensée obséde mon ame ? Pourquoi des torrens de larmes coulent ils de mes yeux ? D'où

vient la profonde mélancolie qui excite chez moi des plaintes douloureuses ? Helas ! en m'arrêtant à contempler attentivement l'asile des morts, mon imagination rappelle le souvenir de mon pere à mes yeux encore affligés de sa perte. Je puis ici parcourir les tombeaux pendant que la Lune de ses brillantes cornes éclaire mes pas mal assurés ; mais ma destinée me refuse la consolation de visiter le monument de celui que je respecte encore aujourd'hui. Je ne puis pas tremper de mes larmes filiales son urne sacrée. Peut-être que si j'étois sur sa tombe, livré à la plus profonde mélancolie & aux plus noires pensées, peut-être verrois-je paroître son ombre. O le meilleur des peres ! je n'étois pas auprès de toi lorsque tu as perdu la vie ; je ne t'ai point vu me sourire encore une derniere fois. Mon cœur ne t'as pas remercié dans ce cruel moment de tes tendres soins ; je n'ai pas baisé ta main, je n'ai point entendu ni reçu la bénédiction que tu m'as donné dans l'éloignement. Ma triste Muse te consacre

ici l'encens qu'elle te doit. Qui le mérite plus que toi ? Dès mon enfance tu conduisois ma main sur la lyre ; tu écoutois avec bonté les foibles sons que je rendois, & tu daignois y applaudir. Si je reviens un jour dans la contrée où tu reposes, je ferai un saint pelerinage à ton tombeau que j'arroserai de mes larmes, & je dirai avec douleur : *ici repose le plus excellent des Peres* ; c'est ce que diront avec moi tous ceux qui ont éprouvé son cœur paternel.

Enfin les brillans édifices de la tumultueuse Ville sont aussi plongés dans la nuit la plus noire. Un silence profond semble parcourir les rues solitaires & désertes. Quelquefois cependant il est interrompu par des chants d'allegresse, & par les concerts harmonieux qui se font entendre dans les Palais. Il est encore souvent troublé par les danses qui font courir les masques audevant du matin ; mais ma Muse se garde bien de se mêler parmi des divertissemens tumultueux & si dangéreux. Pendant ces folles dissipations, le Sage

& le Poëte sont ensevelis dans les lectures instructives qu'ils font à la lueur de la lampe qui éclaire leur travail. C'est alors que les astres versent leurs plus douces influences, sur leur génie, afin qu'ils éclairent l'univers, ou qu'ils célebrent la Toutepuissance divine dans des chants éternels. Mais ils sont éveillés de leurs méditations par un nouveau bruit qui interrompt leur doux chant. C'est un chariot funebre qui s'avance lentement, dont les roues de fer font un bruit qui imite le tonnerre, & qui se repete en écho par toute la Ville. On apperçoit beaucoup de flambeaux fumans dans les épaisses ténébres; le char est entouré d'une suite nombreuse revêtue des couleurs de la Nuit; on entend la voix lamentable du Mari ou de l'Epouse, du Pere ou de la Mere & des Parens inconsolables qui répandent à l'envi des torrens de larmes. La marche continue & s'arrête devant la maison du Riche ou du débauché, comme si elle vouloit lui reprocher l'abus des richesses & ses égaremens. Ce fracas épouvantable frappe les oreil-

les du libertin. Le flambeau funebre blesse ses yeux comme l'éclair, perce au travers des lumieres qui éclairent la fête, & vient porter l'effroi dans son ame tremblante. Il perd la respiration, se léve rapidement, remet la coupe pleine sur la table, va regarder le convoi, pâlit, & pour la premiere fois sent qu'il est mortel. Les autres convives plus téméraires viennent bientôt pour relever son courage par des discours qui annoncent de la résolution; ils rient de sa puérile frayeur. La pâle crainte se dissipe & quitte sa joue mourante, à mesure que la marche funebre s'éloigne. La Coupe fait de nouveau son tour, & l'on s'efforce de ramener la gayeté. Toute l'Assemblée rit de sa folle terreur & de ce qu'il a pu craindre la Mort, sur ce qui n'en est que la représentation. On bannit l'odieux souvenir du Tombeau & de l'avenir, l'orgueil rentre dans ses droits, & ces insensés se croient de nouveau immortels comme les Dieux. Cette pensée salutaire ne disparoit pas ainsi aux yeux du Sage. Ses regards suivent le

Mort jusqu'au tombeau, il entend rouler le cercueil dans la fosse, & ce bruit horrible le fait frissonner. Mais ce n'est pas pour longtems; un spectacle plus consolant s'offre à lui. La piété transporte sur ses aîles de feu son ame audessus du monument, & lui présente des scènes délicieuses dans le séjour des bienheureux. Elle lui montre les couronnes qui l'attendent, s'il continue de regarder la Mort avec cette intrépidité sublime & chrétienne. C'est ainsi que la Providence réveille, par l'image de la Mort, l'ame qui sommeille dans ces momens où la dissipation & les plaisirs étouffent les semences de la vertu, & bannissent toute idée de piété.

Silvius étoit un jeune homme à la fleur de son âge qui réunissoit les avantages de la naissance & de l'opulence; son maintien étoit noble, la douceur regnoit dans ses yeux. L'Amour l'avoit blessé du plus fort de ses traits pour la charmante *Stella*. Cette Beauté céleste, encore dans l'âge de l'innocence, lui avoit abandonné son tendre cœur. Leurs yeux

yeux respiroient la plus vive passion. Ils couloient ensemble d'heureux jours, lorsque d'importantes occupations arracherent *Silvius* à *Stella* pour un court éloignement. L'Amour lui prêta ses aîles, pour revenir & retrouver sa chere Amante. Auroit-il pu vivre plus longtems, sans voir ces yeux charmans qui, comme un Ciel sérein, le transportent dans le plus grand ravissement ? L'étendart de la Nuit étoit au haut des Cieux obscurs, lorsque *Silvius* approchoit de la maison de sa Maitresse. Il voit déja dans l'éloignement cette maison si chere, fort éclairée ; mais en s'approchant de plus près, il apperçoit un cadavre dans un funeste cercueil habillé des couleurs de l'innocence & couronné de fleurs, entouré de cierges, & environné d'une triste pompe. » Ciel ! dit-il, quel facheux com-
» pliment aurai-je à faire à mon Ange,
» en l'embrassant ? Ma *Stella* a peut-
» être perdu quelqu'un de ses parens
» les plus chers. Je trouverai ses beaux
» yeux baignés de larmes ; elle sera
» plongée dans les images de la tris-

» tesse. Mais que seroit-ce, o Dieu ! si
» c'étoit elle-même qui remplit ce fatal
» cercueil ? Noire pensée, fuis loin de
» moi. Fuis & retourne dans la Nuit
» qui t'a engendrée ». Il dit & se hate d'arriver au milieu des porteurs, & demande le nom du Mort. Est ce *Stella* ? En prononçant ce terrible mot, il reste comme un marbre sans vie & sans aucun sentiment. Des larmes de sang coulent de ses yeux. Il s'approche en tremblant du cercueil. C'étoit *Stella*. La Mort n'avoit pu lui ôter ses graces. Qui pourroit décrire la douleur, l'affreux désespoir & les passions qui déchirerent en ce moment l'ame de *Silvius* ? Il tombe en défaillance & perd le sentiment. Il cesse de parler pour jamais. Pénétré de ce cruel accident, il s'enfuit dans un désert. Il passe sa vie à déplorer la perte de sa chere *Stella*, & depuis il n'a jamais permis à ses lévres de proférer d'autres paroles que, *Memento mori*.

Tandis que les habitans de la Ville & de la Campagne, ensevelis dans le plus profond sommeil, oublient toutes

leurs inquiétudes, la méchanceté, la perversité veillent pour faire du ravage, Qu'un animal vorace sorte de sa caverne; qu'un Lion féroce, rugissant dans le désert, ne respire que sang & que carnage; qu'un Loup sorte des bois & nous annonce par ses hurlemens, qu'il va chercher sa proie, on pardonnera tous ces désordres en faveur de l'instinct que ces animaux tiennent de la Nature. Mais que des hommes se montrent plus avides de proie que les animaux enragés, comment les excuser? Comment est-il possible que ces vices bannissent du cœur humain tout sentiment d'humanité? Le Voleur se hasarde à quitter les bois à la faveur des ténébres. Il parcourt les champs déserts; il rode autour du château du noble Campagnard; les Chiens vigilans qui l'entendent font retentir le Village de leurs aboyemens. La fille du Seigneur inquiete & timide passe dans l'effroi les heures de la nuit. Elle prend le moindre petit bruit, pour le signal de l'invasion. La frayeur lui peint ces Scélérats qui

dés par leur audace, déguisés sous des masques affreux, armés de poignards. Elle préféreroit en ce moment d'être plus pauvre & d'un état moins relevé. Elle envie le sort des Habitans des Villes, plus heureux derriere leurs murs qui font leur sécurité. Mais la providence toujous attentive à veiller sur l'innocence & la vertu, charge les armées d'Anges secourables qui sont sous son commandement de défendre cette jeune beauté. L'homme pieux inspiré voit souvent briller sur la cîme d'une Montagne les chariots de feu de cette Armée Angélique ; l'air est couvert de boucliers ardens & d'armes céleftes qui font la sureté des campagnes. Ces Anges conservateurs s'avancent par légions. La terreur panique marche d'un pas rapide à la tête de leur avant garde. Elle frappe l'Impie de frayeur & ses cheveux se dressent sur sa tête. Les Serpens l'environnent. Il fuit avec trouble, tandis que le Juste marche courageusement au travers des ténébres, sous la protection de la garde Angélique. Il tache d'abréger la longueur de son

chemin par un chant consolant, & il arrive heureusement au lieu de sa destination. Il embrasse tendrement sa femme qui l'attendoit impatiemment, ainsi que ses enfans qui béguayent autour de lui.

Jamais la Nuit ne gouverne avec un sceptre plus dur qu'en hiver, où elle empiette sur les deux tiers de la journée. C'est pendant ces Nuits ténébreuses que les orages versent leurs urnes sur la terre. Des brouillards impénétrables à la vue s'élevent jusqu'au Ciel. Les Etoiles tremblantes disparoissent, & les rayons obscurs que jettent les cornes de la Lune, ne peuvent percer au travers de ces exhalaisons fumantes. Les eaux dont les flots séditieux se précipitent avec un grand fracas des plus hautes montagnes s'étendent dans les plaines humides qui sont couvertes de neige, & en tombant elles font un bruit encore plus terrible & plus effrayant. Les Sapins arrachés de leurs racines roulent sous les flots écumans; les neiges fondues viennent grossir ces torrens rapides qui emportent avec eux

des parties entieres des vallées du Hartz. Les collines, les sentiers, les ponts, tout est englouti par les ravines. L'horreur & le danger frémissent sur cette onde rebelle. Un frisson subit s'empare du Voyageur qui entend avec effroy le torrent enflé qui court devant lui. Il sent sous lui son cheval épouvanté qui recule. Frappé d'un noir pressentiment & averti du danger par son Ange Gardien, il retient son cheval qui est tout hors d'haleine; il prête pendant quelques tems une oreille attentive à l'orage séditieux qui l'étonne; cependant il arme son cœur de courage, il se fie à la connoissance qu'il a des chemins, & se jette aveuglement dans le précipice. Les flots l'ont bientôt englouti, ils enlevent le Cavalier & le cheval qui s'efforce en vain de sauver son Maître à la nage; ils sont tous les deux emportés & confondus avec tout ce qu'entraine le torrent. L'Ange dont les efforts sont inutiles, se retire en soupirant. Le cadavre du Voyageur est jetté au loin sur des bords étrangers. Sa femme passe

toute la nuit à l'attendre & à gémir. C'est en vain qu'elle a les yeux fixés, malgré les ténébres, sur le chemin par lequel il doit revenir. Plusieurs jours tristes s'écouleront, avant qu'on lui apporte du canton le cruel avis de la mort de ce cher époux qu'elle regardoit comme son appui & son unique consolation.

La Nuit est moins terrible, quand les Forêts s'endurcissent sous la gelée, & quand mille petites étoiles & autant de paillettes brillent pendant un beau clair de Lune. C'est alors que les Astres qui resplendissent au milieu du Ciel le plus pur, éclairent le Voyageur. La neige retentit sous ses pas ; le vent piquant du Nord favorise sa marche & le pousse vers le lieu de sa destination. Les Ruisseaux se prennent, la roue du moulin tourne plus lentement jusqu'à son dernier tour après lequel elle est enchainée par la glace ; des faisceaux d'aiguilles de Christal sont attachés aux rayons. La poussiere glacée s'attache aux arbres des Forêts ; leurs branches s'ornent pendant la nuit d'une parure bril-

lante & le matin tout eſt d'un blanc à éblouir.

Mais, ma Muſe, pourrois-tu oublier les Nuits agréables que le Printems & l'Eté nous offrent? Lorſque la Nature toute en fleurs préſente un Paradis délicieux, le plus chétif buiſſon exhale l'ambroiſie; on reſpire un air tempéré, enchanteur, embaumé des odeurs variées des plus belles fleurs. Le Roſſignol du boccage par ſes chants les plus tendres porte dans nos ames des raviſſemens qu'elle n'a jamais éprouvés. Un beau Ciel & les Aſtres plus brillans nous éclairent pour jouir de toutes ces voluptés. Peut-on pendant de ſi belles Nuits ſe livrer au ſommeil? Ne déſire-t-on pas au contraire que ſes heures qui coulent ſi rapidement ralentiſſent leur courſe, pour prolonger nos plaiſirs. Le Voyageur qui jouit de ce ſpectacle charmant admire la Terre, devenue alors comme un ſeul & vaſte Eden. Combien n'eſt pas plus heureux celui qui dans ſa propre maiſon de campagne ou dans ſes jardins profite de l'agrément de ces délicieuſes Nuits, autant qu'il lui plait! Il ſe promene dans

ses allées touffues, tandis que les Etoiles éclairent le gason. Des feux céleſtes s'allument rapidement & menacent de s'élancer sur la terre ; mais ils s'éteignent bientôt, & dans leur chute ils imitent le jeu des feux d'artifice. Les arbres fleuris l'invitent par leurs agréables exhalaiſons. L'ame ranimée par les charmes de la Nature n'en eſt que plus propre à ſe livrer aux plus profondes méditations. Quelles délices, ſi l'on partage ces plaiſirs avec une Maitreſſe chérie ! N'eſt ce pas alors le comble de la félicité, lorſque la belle en s'arrêtant dans ſes promenades, preſſe tendrement la main de ſon Amant & lui jette les regards les plus doux. La ſplendeur de ſes yeux ſurpaſſe celle des Aſtres. Elle cueille en ſe promenant les violettes & les lys. Elle en fait des guirlandes dont elle pare les cheveux bouclés de celui qu'elle aime. Elle baiſe ardemment ſes lévres, pour les récompenſer des galanteries qui en ſont ſorties. C'eſt ainſi que les heures s'écoulent, juſqu'à ce que l'Etoile Orientale du matin ſorte du ſein de l'Aurore & que ces Amans heureux quittent les

champs fleuris pour aller goûter les douceurs du repos,

Quelquefois aussi la Nuit dans ces Etés agréables offre hélas ! des scenes bien différentes. Souvent en Italie le Vesuve & l'Ethna fumant ouvrent leurs bouches bitumineuses & répandent dans les campagnes voisines le feu brulant de leurs entrailles. C'est-là que les voutes de la terre tremblent dans leurs fondemens, se brisent soudain, engloutissent des Villes entieres & forment des Mers nouvelles. Malheureuses contrées ? A quoi servent vos Palais de marbre, vos Forêts d'Orangers, & votre Printems perpétuel ? Doit-on vous envier ces avantages, quand il faut les acheter par tant de calamités dont ils sont suivis ?

Quand les heures de la nuit ont amené la fraîcheur, & que les vapeurs souffrées de la terre permettent à peine de respirer, l'Ange de l'orage tire du fonds des mers une tempête. Elle mugit dans le grand éloignement des vastes bords de l'horison ; les éclairs

marquent leurs traces dans le Ciel ; les mortels se levent brusquement ; le tiran & l'impie effraiés font des vœux au Ciel ; la tempête vole sur les ailes orageuses du Sud ; elle s'arrête sur la Ville qui dans ce danger pressant se met en priere ; le tonnere par son fracas affreux redouble l'effroi ; tout le Ciél est en feu,& les éclairs qui se croisent convertissent la nuit en un jour horrible. L'Ange protecteur conduit ces nuages enflammés pour qu'ils ne soient point nuisibles, à moins que la Toute puissance divine ne lui ordonne dans sa colere de frapper le criminel. Alors devenu Ministre de la vengeance céleste, il lance le tonnerre sur les tours fieres & orgueilleuses ; il fait pleuvoir sur les superbes palais le feu dévorant, & l'on n'entend que des voix gémissantes & lamentables qui élevent leurs prieres vers le Ciel pour fléchir sa colere. Scene horrible ! tu nous représentes le tonnerre du jugement universel qui doit arriver un jour. Il éclatera la nuit pendant que les hommes du siécle dormiront, ou veilleront

pour se livrer à la volupté. Quel spectacle, lorsque le Roi du Ciel, le Messie paroitra sur son char flamboiant, entouré d'une foule de Saints ! Il descendra sur la terre en vainqueur ; il établira son tribunal au milieu des nuages & des foudres, pour juger le Ciel & la terre. On entendra du côté des quatre vents principaux les trompettes bruyantes des Chérubins enflammés qui feront sortir de leurs noirs tombeaux les morts, pour les rappeller à la vie. Un million de cris confus se mêlera au dernier mugissement des élémens divisés. Celui que l'Ange a conduit pendant sa vie, sera guidé par le même Ange au Tribunal suprême où il trouvera grace ; mais pourra-t-on se représenter le désespoir éternel du Damné ! Précipité dans l'abime où la nuit éternelle domine, il est livré à ce feu dévorant dans lequel le Prince des ténebres se roule avec ses troupes enchainées. Ne souffre donc point, ô pêcheur, que la nuit t'avertisse en vain par les fraieurs salutaires qu'elle t'inspire. Laisse pénétrer ton ame du sentiment que doit

y porter le jugement univerſel. Ecoute la voix de la pénitence qui crie dans ton cœur. La nuit t'enleve à la diſſipation, ſuis-la dans le centre de la terre fumante; regarde audeſſus de toi dans les champs du Paradis reconquis, & demande-toi à toi-même ce que tu veux être. Opte entre l'état du pêcheur, de l'eſclave éternel de l'Enfer, & celui d'un Ange ſur le trône de l'Eternel.

L'orage une fois diſſipé, je vois les champs azurés du Ciel embellis par la main toutepuiſſante de la Divinité; des agrafes d'or, des diamans parent la nuit. C'eſt ce ſpectacle magnifique de la voute céleſte & des étoiles qui invitoit les Bergers de la Chaldée & des déſerts de l'Arabie à contempler les Armées divines. L'Aſtronomie a paſſé ſon enfance avec ces Bergers. Elle créoit alors les noms des étoiles; elle leur apprit que le Soleil parcourt les douze Signes céleſtes; que les Pleïades orageuſes verſent des urnes pluvieuſes ſur la terre; que Sirius brûle l'Atmoſphere par ſes raions déſſechans; que les

Planetes ont leurs influences bénignes ou malheureuses ; que les songes expliqués par l'Astrologie présagent la destinée de l'homme. Dans des siécles postérieurs & dans des climats Septentrionaux, la Philosophie a fait de nouvelles decouvertes. Elle nous a fait le précieux présent du Télescope : des génies vastes & créateurs ont mésuré les étoiles. *Copernic* dans son systême hardi a délivré le Soleil de la route pénible qu'on lui faisoit faire autour de notre globe ; il le fait reposer dans le centre du monde avec plus de majesté. La terre tourne autour de lui avec les autres planetes. *Keppler* a fait la conquête de la Lune, & mésurant, comme sur la terre, ses montagnes & ses lacs, il leur a donné des noms. *Galilée* a découvert les Satellites de Jupiter. *Huygens* & *Cassini* ont apperçu ceux de Saturne, & son anneau. Le divin *Newton* a tracé la carriere des Cometes audelà des limites de l'univers ; il a déraciné les folles frayeurs que nous concevions de leurs queues & de leurs cheveux ; il a terrassé la superstition, & il a prédit toutes

les futures apparitions des Cometes à venir.

Quelles idées sublimes du Créateur n'ont pas dû nous donner ces grandes découvertes ! Pourra-t-on se lasser de contempler le firmament où brillent avec profusion les trésors de la Toute-puissance ? Soleil, plonge-toi dans les flots de l'Océan occidental, & cache ton flambeau aux yeux du vulgaire à qui la Philosophie est inconnue. J'avois autrefois l'orgueil de croire que toutes ces merveilles étoient uniquement créés pour l'homme : je pense aujourd'hui bien différemment. O Seigneur, ma face s'incline devant toi dans la poussiere, car je ne suis que terre & poussiere. Les vaines joies de la terre, toutes brillantes de leur clinquant, ne font plus d'effet sur moi. C'est inutilement que l'honneur cherche à m'attirer par ses lauriers flétris, & la volupté par son visage fardé. Vainement me montre-t'on des richesses, des trésors, & des diamans : la foi triomphante descend du Ciel ; elle me fait voir tous ces mondes & le séjour des bienheureux, en me disant, » je te donnerai tout cela & plus

» encore si tu es vertueux, & si tu ré-
» veres ton Créateur». Pourroit-on résister à des offres si séduisantes? Y a-t'il à hésiter, lorsqu'il est question d'être esclave dans l'empire de l'Enfer, ou d'être le conquérant de tant de mondes & de tant de Cieux? La seule espérance de devenir si puissant & si heureux, ne feroit-elle pas une très grande récompense? Ici ce bonheur est une certitude; la Toute-puissance divine l'a écrite sur le livre du Destin en lettres d'or éternelles, & elle a scellé ses promesses de son sang. Peut-on balancer à se mettre en état d'hériter de tant d'empires, & d'être assis un jour sur le trône?

Approche-toi, ma Muse: tu trembles? Et qui ne trembleroit pas, lorsqu'il s'agit de trouver le chemin du Ciel derriere les portes de la mort & le rideau de la nuit? Helas! que nous sert qu'on nous montre des couronnes & un Paradis plus beau que celui que nous avons perdu, si nous ne ne sçavons pas comment y arriver? Mais regarde dans le Ciel: quelle Divinité brillante s'offre à toi pour te guider! Elle tient

un flambeau, & une couronne d'étoiles brille autour de sa tête. Quelle autre que toi, ô Sainte Religion, pourroit percer cette obscurité, & nous frayer le chemin du Ciel?

Ma Muse, après avoir chanté les différentes scenes du jour, couronne tes chants par l'éloge de la Religion.

Amie fidelle de l'homme, & son guide intrépide, qui nous as été donnée par le Ciel, comme la Grace ta sœur, t'appellerai-je sagesse divine, ou aime-tu mieux le nom de Doctrine Chrétienne? Ton œil éclaire les ames égarées beaucoup mieux que le Soleil n'éclaire le monde. Que feroient les malheureux humains, sans toi & sans ta lumiere? Que feroit le Sage lui-même, si la seule sagesse humaine le conduisoit à la vertu? Victime des calamités en ce monde, dénué de l'espérance d'être consolé dans l'autre, il seroit encore plus à plaindre que les esclaves du vice. Tu changes le Monde en Paradis, & les hommes en autant de freres. Avec toi, nous ne craignons point la mer orageuse, ni la flamme, ni le fleau destructeur de la guerre, ni la puissance des Tyrans. Dans les tour-

mens nous sommes plus intrépides que des Stoïciens; tu éleves l'homme jusqu'à l'état de l'Ange. Un trône d'or, des couronnes éternelles, les hymnes qu'exécutent les harpes angéliques; voilà ce qui attend dans le Ciel l'homme qui se conduit par tes principes; & alors il n'y aura plus de nuit, un matin éternel luira aux Bienheureux.



II.

RELATION AUTHENTIQUE DE L'ISLANDE.

ON a plusieurs Relations de l'Islande ; mais on ne lit plus aujourd'hui que celle de M. *Anderson*, imprimée à Hambourg en 1746[1]. La réputation de l'Auteur forme en effet un préjugé très favorable pour son Livre ; mais comme M. *Anderson* ne l'a composé que sur les rapports des Marchands Danois qui commercent dans cette Isle, & qu'il a été mal informé, on a cru devoir détromper le Public des idées désavantageuses qu'il en a données. La Relation qu'on va lire est d'autant moins suspecte, qu'elle est tirée des Mémoires de M. *Horrebow*

[1] Traduite en François & publiée par M. *Sellius* en 1754.

qui a passé deux ans dans ce Pays, & qui a vû lui-même tout cequ'il rapporte, ou l'a du moins appris de ceux d'entre les Habitans qui connoissent le mieux leur Patrie.

Ce n'est pas le seul avantage qu'ayent les Mémoires de M. *Horrebouw*; ils sont enrichis d'une Carte d'Islande que le Roi de Dannemarck a fait lever par des Ingénieurs envoyés sur les lieux. Le Capitaine *Knopff* qui a mis la derniere main à cette Carte, a fait, pendant son sejour en Islande, plusieurs Observations Astronomiques qui en déterminent la véritable situation inconnue jusqu'ici.

Selon ces observations, elle est plus voisine de l'Est de quatre dégrés qu'on ne le suppose communément. Elle est renfermée entre le 63 & le 67e dégré de latitude; de sorte que sa longueur de l'Est à l'Ouest, est de 112 milles de Dannemarck, & que sa largeur communément est de 150 milles, la plus petite largeur étant de quarante, & la plus grande de soixante.

Le climat n'est pas aussi rude que

cette situation pourroit le faire croire & qu'on le pense ordinairement. On voit par les observations Météorologiques du même Capitaine dont nous avons parlé, que l'idée qu'on s'est formée de ce Pays est fausse. En effet, selon les expériences qu'il a faites avec un Thermomètre de M. *de Reaumur*, le plus grand froid de l'Hiver de 1749 ne fut que sept à huit dégrés audessus de la congélation, ce qui arriva le 10 Mars 1750; encore cet Hyver passa-t-il en Islande pour être plus rude que les autres. Il le fut cependant encore davantage en 1750; car le 20 Janvier à 4 heurs après midi, le Thermomètre étoit à treize dégrés audessous de la glace. Mais ce cas qui est rare ne doit point surprendre, puisque le froid étoit à Copenhague en 1709, à 16 dégrés, & à 18, en 1740.

Quoique l'Hiver soit long en Islande, il n'y gêle pas continuellement: la gelée & le dégel s'y succedent comme ailleurs. Le froid n'y cesse que vers le mois d'Avril, & même en 1751 il a duré jusqu'au 25 Mai, où l'eau

étoit gelée pendant la nuit d'un pouce d'épaisseur.

La chaleur n'y est pas ordinairement excessive au mois d'Août. En 1749, elle étoit à 13 dégrés au dessus de la glace, de même qu'en Juillet 1750, & le 30 Juin 1751 à 17 dégrés; ce qui est la chaleur ordinaire. Mais ce qui pourra sans doute paroitre singulier, c'est que l'Eté de 1750 a été en Dannemarck extraordinairement chaud, le Thermometre ayant monté sur la fin de Juillet à 25 dégrés & demi, pendant que la chaleur étoit fort tempérée en Islande, où suivant toutes les observations, elle n'a été que de 10 à 11 dégrés. Il arriva le contraire en 1751: l'Eté fut temperé en Dannemarck cette année-là, pendant qu'il fut beaucoup plus chaud en Islande, qu'il ne l'avoit été les années précédentes.

Le Pays est fort inégal & entrecoupé de plusieurs chaines de montagnes; les vallées qui les séparent, sont des plaines de plusieurs lieues d'étendue, où les paturages viennent à souhait & en abondance. Ces plaines ont donné

lieu à une nouvelle division de l'Isle; car outre les quatre divisions générales qui prennent leur nom de leur exposition, on la partage ordinairement en 18 Cantons.

La plupart des montagnes sont stériles; & il y en a fort peu qui produisent de bons paturages, Celles qui sont stériles, sont de deux espéces différentes: les unes ne sont qu'un mélange de sables & de rochers; les autres appellées *Osoë-Keler* ont toujours le sommet couvert de neige & de glace, quoiquelles soient souvent environnées de montagnes plus hautes qui ne conservent pas la neige toute l'année; ce qui fait conjecturer qu'il doit y avoir quelque différence dans leur qualités intérieures. Ce sont ordinairement les *Osoë-Keler* qui vomissent du feu. Mais ce qui est bien surprenant, c'est que, si l'on en croit l'Auteur, les Osoë-Keler situées au Sud augmentent & diminuent, pendant que les autres qui sont situées à l'Ouest ne changent point de forme ni de masse.

Dans l'intérieur du Pays les vallées

& les plaines ſont beaucoup plus élevées que les plaines ſituées vers les côtes ; elles ſont même de niveau au ſommet des montagnes des bords de l'Iſle : auſſi s'apperçoit-on qu'on monte toujours inſenſiblement, à meſure qu'on avance dans les Pays. Ces plaines, malgré leur grande élévation, ſont très fertiles en herbes, de ſorte que les habitans y envoient leurs troupeaux & les y laiſſent toute l'année, & quelquefois même pluſieurs années de ſuite, ſans en prendre aucun ſoin. Comme ils s'y engraiſſent, on ne va les chercher que quand on veut les tuer, ou les vendre.

Le milieu de l'Iſle eſt arroſé par quantité de rivieres & de ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes. L'eau de ceux qui viennent des Oſoë-Keler eſt fort mauvaiſe ; elle eſt très épaiſſe, très fade & couleur de ſuie ; mais les autres fourniſſent une liqueur bonne & ſalubre.

On trouve au milieu de preſque toutes les plaines de grands Lacs très poiſſonneux. Ils abondent en Truites,

&

& en une infinité d'autres poiſſons inconnus ailleurs : auſſi eſt-ce ſur les bords de ces étangs, ou ſur ceux de la mer, que les habitans ont bâti leurs maiſons.

M. *Anderſon* s'eſt trompé, en avançant que le terrein de l'Iſle eſt partout compoſé de ſouffre. On en trouve de toutes ſortes ; la bonne terre n'y manque pas, & le limon & le ſable s'y rencontrent très fréquemment.

Les Côtes ſont de facile accès & pleines de bons Ports. Les voyages dans l'intérieur du Pays, ſe font auſſi avec beaucoup de commodité par le moyen des chevaux qui y ſont bons & communs.

On ſera étonné, après ce qu'on vient de lire de la grande étendue de cette Iſle & de la facilité avec laquelle on y trouve les choſes néceſſaires à la vie ; d'apprendre qu'il n'y a pas plus de 30000 habitans ; auſſi l'Auteur aſſure-t'il qu'à peine la dixiéme partie des terres labourables eſt cultivée, & que ce Pays a été autrefois beaucoup plus peuplé qu'il ne l'eſt au-

jourd'hui. Une maladie contagieuse que les Islandois appellent la *mort noire*, en fit périr un si grand nombre au quatriéme siécle, que les annales du Pays furent interrompues pendant ce tems-là, malgré le soin extrême qu'ont toujours pris les habitans de les écrire régulierement depuis que l'Isle est habitée. La tradition qui supplée à ce silence, ajoute qu'un brouillard épais couvroit alors tout le plat Pays, & y produisit la peste. Le seul moyen qu'on trouva pour s'en garantir, fut de se retirer sur les Montagnes, où l'air conserva toute sa pureté. Le Dannemarck ayant été attaqué du même fléau, l'Islande ne put être repeuplée par de nouvelles Colonies, & le petit nombre des habitans qui resterent & qui auroient pû réparer cette perte, fut encore diminué par la disette des années 1697, 1698, & 1699, & par les ravages de la petite vérole qui y est si dangereuse, qu'elle enleva plus de 20000 habitans en 1707.

Nous avons déja remarqué que la plûpart des habitations se trouvent sur

le bord des côtes : on n'en voit gueres à plus de douze milles de diſtance de la Mer, & même ces habitations ne forment point de Villages proprement dits ; chaque Propriétaire a autour de ſa maiſon tout le terrein qui lui appartient. S'il ne l'occupe pas toute lui-même, il en céde une certaine étendue à ceux qui ne poſſedent aucune terre en propriété, & il leur fournit ce qu'il faut pour nourrir quelque bétail, au moyen de quelque rétribution.

Près de chacun des Ports que les Négocians Danois fréquentent, & qui ſont au nombre de vingt-deux, la Compagnie a fait bâtir une maiſon, des magaſins & des boutiques pour débiter les marchandiſes qu'on y porte, & charger celles du Pays.

M. *Anderſon* nous repreſente l'Iſlande entiere comme un ſeul rocher, creux en dedans & rempli de toute ſorte de mineraux & de matieres combuſtibles. Il prétend inférer de-là qu'elle eſt ſujette à de grands tremblemens de terre : il cite pour exemple ce qui

arriva en 1726, où l'on en ressentit un si violent, qu'une Montagne s'abima; qu'il se forma un Etang vaste & profond dans la place qu'elle avoit occupée, & qu'au contraire un Lac situé à un mille & demi de-là, & qui passoit parmi les habitans pour un gouffre sans fond, fut mis à sec, & son bassin entierement comblé.

Il y a bien à rabattre du merveilleux de cette singuliere histoire, si l'on s'en rapporte à M. *Horrebow*. Elle se réduit, selon lui, à un événement assez simple. En 1720, la plus considérable partie d'une Montagne que les Torrens de neiges fondues minoient depuis longtems, s'écroula tout-à-coup & avec un bruit effroyable dans un vallon étroit, au bas duquel étoit une Prairie fertile & arrosée par un ruisseau. Cette masse énorme que son poids seul avoit entrainé, remplit le vallon, & ferma le passage au ruisseau. Il s'en forma bien-tôt un étang qui continua de croître, jusqu'à ce qu'étant parvenu à la hauteur du terrein qui le bordoit, il trouva une issue & con-

tinua ſon cours comme auparavant.

Cette explication toute naturelle n'a cependant pas lieu pour tous les autres boulleverſemens arrivés dans cette Iſle. De l'aveu même de M. *Horrebow*, elle eſt ſujette aux tremblemens de terre & aux débordemens des eaux: Mais il n'accorde pas à M. *Anderſon*, qu'on n'a qu'à creuſer la ſuperficie de la terre à ſix pouces environ de profondeur, pour y trouver des lits de ſouffre & de ſalpêtre qui venant à fermenter, s'enflamment & conſument ſouvent des cantons entiers. Il n'y que deux endroits dans l'Iſle d'où l'on tire du ſouffre. Il eſt vrai que quelques Montagnes voiſines vomiſſant du feu, il peut arriver que le ſouffre s'enflamme; mais ces accidens ſont ſi rares, qu'on n'en a aucun exemple depuis l'année 1000, juſqu'en 1728.

L'année 1726 fut remarquable par un tremblement de terre, dans le quartier du Nord. Une grande Montagne nommée *Kraflé* commença peu de tems après à vomir, avec un bruit affreux, du feu, de la fumée, des cendres &

des pierres. Cette eruption continua jusqu'en 1728, & elle parut même augmenter pendant quelque tems. Mais une partie de la Montagne s'étant enflammée, elle s'appaisa & jetta sur la fin une matiere enflammée qui forma un ruisseau de feu. Il avança dabord lentement vers le Sud sur un terrein rempli de souffre qui s'enflamma & brula pendant une heure. Cette matiere que la Montagne vomissoit, étoit fort épaisse & semblable à du métal en fusion. Elle faisoit peu de chemin; mais comme elle continuoit toujours à s'avancer, ceux qui avoient leurs habitations près d'un Lac situé à trois milles de la Montagne, commencerent au Printems de 1729 à s'effrayer & à changer de demeure. Ils emporterent tous leurs effets, sans en excepter le clocher de leur Eglise qu'ils bâtirent ailleurs. Leur crainte n'étoit pas chimérique, puisque pendant l'Eté de la même année, le ruisseau gagna une des habitations, entourra la hauteur sur laquelle l'Eglise étoit située, & tomba enfin dans le

Lac qu'il fit long-tems bouillonner.

Cette redoutable éruption ne cessa qu'en 1730. La Montagne après avoir brulé pendant quatre années de suite, ne fournissant plus d'alimens au feu, le ruisseau s'arrêta de lui-même, les matieres se réfroidirent & se durcirent, & le cours n'en fut plus marqué que par des pierres calcinées. Le fond du Lac fut haussé par l'addition de ces matieres que le ruisseau y avoit chariées, & les poissons qui y étoient en abondance disparurent pendant quelque tems. On y en a beaucoup repêché dans la suite, & les Truittes en particulier y sont dans une aussi grande quantité qu'auparavant. Les Habitans ont aussi regagné peu à peu leurs premieres demeures, & s'y sont établis de nouveau. Depuis ce tems-là on ne s'est apperçu d'aucune éruption ni d'aucun tremblement de terre dans toute l'Islande.

L'Auteur a eu soin de s'assurer de toutes les circonstances qu'il rapporte; il les tient d'un Islandois, homme de probité, qui a souvent été près de ce

ruisseau, au feu duquel il a plus d'une fois allumé sa pipe dans ses différentes courses.

Il y a cependant plusieurs autres montagnes, surtout de celles qu'on appelle *Osoe-Keler*, qui ont vomi du feu de tems en tems. Les neiges qui les couvrent toute l'année, venant à se fondre subitement, causent des inondations dangereuses. Les habitans ont remarqué que, lorsque les glaces & les neiges s'entassent sur les montagnes au point de boucher le soupirail par où le feu s'exhale, il arrive presqu'aussi-tôt des tremblemens de terre & de fortes éruptions. Il y a actuellement une montagne nommée *Kosleyan* qui est dans ce cas, & qui cause des inquiétudes à ceux qui demeurent dans le voisinage. Cette montagne a déja brûlé autrefois : en 1722, elle jetta du feu, & fit sentir quelque secousses dans les environs. La neige qui la couvroit se fondit, & causa une si grande inondation, que le torrent qui s'en forma roula jusqu'à la mer, c'est-à-dire à la distance de cinq à six milles, une

quantité prodigieuſe de terre, de pierres & de limon. L'impétuoſité de ce torrent porta ces amas à une demie lieue loin des côtes, où il a formé un écueil qui ſubſiſte encore: il n'eſt gueres poſſible d'imaginer juſqu'à quel point la mer eſt agitée pendant que cela dure. Notre Auteur aſſure que des Pêcheurs qui étoient près des Iſles de *Weſtman*, à douze milles de diſtance, eurent de la peine à ſauver leurs barques que les vagues rempliſſoient.

M. *Horrebow* rapporte ce fait, parce qu'il ſert à expliquer d'une maniere auſſi ſimple que naturelle, un evenement des plus merveilleux dont M. *Anderſon* fait mention ſur la foi d'autrui. Ce dernier a écrit que l'éruption de ce Volcan avoit été ſi violente, qu'une partie conſidérable s'en étoit détachée & avoit été pouſſée par la force du feu & de l'air dilaté à un mille dans la mer, où elle avoit formé un rocher élevé des 60 toiſes au-deſſus de l'eau, qui ſubſiſte encore en partie. Mais le récit de M. *Horrebow* mérite d'autant plus de créance, qu'il en a ſçu les circonſtances de deux Voyageurs

C v

qui entendant de loin le bruit du torrent, se retirerent sur une montagne voisine, située entre l'Osoe-Kel & la mer, d'où ils furent spectateurs de cet évenement. Le lendemain les eaux s'étant écoulées, ils traverserent la plaine couverte de sable, & poursuivirent leur route sans autre danger.

Un autre Osoe-Kel nommé *Oraise* dans le quartier de l'Est, commença vers la fin de Juin 1728 pour la premiere fois à vomir du feu. Cette éruption dura jusqu'au mois d'Octobre; elle fut suivie d'une inondation qui, quoique moins violente que la précédente, fit plus de dégat à cause du grand nombre de prairies qu'elle ravagea dans sa course, & de la quantité de bestiaux qu'elle entraina. Les habitans du voisinage furent même obligés de se réfugier sur leurs toits. Depuis ce tems, cette montagne a paru dans un parfait repos; & comme ni l'une ni l'autre ne s'est trouvée situé dans un terrein sulfureux, ces incendies ont été passagers, & ne se sont point étendus dans la plaine. Tout le monde a oui parler du Volcan en question, & l'on

sçait qu'il n'est pas moins fameux que le Mont Etna ou le Vesuve. Quelques anciens Physiciens s'étoient imaginé qu'il y avoit une communication souterreine entre cette derniere montagne & le mont Hecla, & qu'ils jettoient toujours du feu en même tems; mais outre qu'il est difficile de supposer une telle communication, l'expérience n'est point du tout d'accord avec cette opinion.

Depuis 800 ans que l'Islande est habitée, on compte dix éruptions du Mont Hecla; sçavoir en 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & en dernier lieu en 1693, où elle commença le 13 Février & continua jusque vers la fin du mois d'Août. On voit par les dates de ces différentes éruptions, que la plus grande fureur de l'Hecla s'est fait sentir dans le quatorziéme siécle; qu'il a été tranquille pendant tout le quinziéme, & même pendant 169 années, & qu'il n'a vomi du feu que trois fois pendant les deux siécles suivans. L'Auteur conclut que les matieres en doivent être

consumées, ou que le feu a trouvé d'autres issues; de sorte qu'on peut espérer que cette montagne a cessé pour toujours ses ravages: du moins n'en voit-on plus sortir ni fumée ni exhalaisons. Les cendres & les autres matieres que les éruptions ont accoutumé d'entasser autour de l'ouverture, se trouvent déja couvertes de bonne terre, & elles forment actuellement un des meilleurs paturages du Pays.

En 1750 deux Etudians Islandois qui venoient de Copenhague, ont essayé de monter sur ce Volcan. Ils se sont en effet avancé le plus près qu'il leur a été possible, en se traînant sur les genoux au travers des sables, des cendres & des rochers; mais comme ils n'ont pu parvenir jusqu'au haut, toutes leurs découvertes se sont bornées à quelques fentes qu'ils ont apperçues, d'où il sortoit de l'eau chaude & de la fumée.

Le Mont Hecla est un des plus élevés de l'Isle. On peut le ranger dans la classe des Osoe-Kels, puisqu'il a toujours le sommet couvert de neige &

de glace, ce qui empêche de pouvoir pénétrer jusqu'au haut. Ce que M. *Anderson* avoit avancé touchant un lac voisin dont l'eau douce & toujours chaude s'enflammoit annuellement, & brûloit pendant 15 jours, se trouve faux, au rapport de M. *Horrebow* qui assure qu'on chercheroit en vain un pareil lac en Islande. Les eaux chaudes qu'on y trouve n'ont dans aucun endroit l'étendue d'un lac ou d'un étang. Ce ne sont que des sources ou des ruisseaux qui s'échauffent en passant sur ces terreins sulfureux. L'Auteur a examiné ces sortes de terreins en Eté dans le tems que les ruisseaux les laissoient à sec: le fond lui en a paru composé de pierres & de rochers. Quoiqu'il ne vomit ni feu ni flamme, la chaleur en étoit cependant si forte, qu'il ne pouvoit s'y arrêter sans bruler ses souliers. Il remarqua plusieurs fentes larges de l'épaisseur du petit doigt: la chaleur qui s'en exhaloit, étoit beaucoup plus forte que dans les autres endroits; aussi l'eau paroit-elle bouillir, quand elle passe sur ces ouvertures.

L'Auteur diſtingue trois ſortes de ſources chaudes en Iſlande. Il y en a dont l'eau n'eſt que tiede, & l'on y peut tenir la main ; dans d'autres l'eau bout à gros bouillons ; & dans celles de la troiſiéme eſpéce, elle ſort de la terre avec une telle impétuoſité qu'elle s'élance en l'air comme un jet d'eau : on trouve une fontaine de cette derniere eſpéce dans le Noderſyſſ, & près d'un lieu nommé *Reikum*.

L'eau ſort de cette ſource par trois ouvertures diſtantes l'une de l'autre d'environ 30 toiſes, dans un terrein plein de rochers & de cailloux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ces trois fontaines ne coulent que les unes après les autres, & jamais enſemble ; de ſorte que chaque fontaine jette trois fois de l'eau dans l'eſpace d'un quart d'heure. Il y en a deux qui ne coulent qu'aux travers des fentes des rochers, & dont le jet ne peut s'élever qu'à la hauteur d'environ deux pieds ; mais la troiſiéme a une ouverture auſſi parfaitement ronde, que ſi on l'avoit taillée exprès. Elle eſt de la grandeur

d'une cuve de Brasseur : quand son tour vient, elle jette une eau bouillante à la hauteur de dix à douze pieds ; cette eau retombe ensuite dans le bassin qui a quatre pieds de profondeur. Elle ne jaillit pas tout à coup jusqu'à sa plus grande élévation, elle n'y parvient qu'à trois reprises différentes : le premier bouillon fait monter l'eau à moitié du bassin, c'est à dire, de deux pieds ; le second jusqu'au bord, & le troisiéme la fait jaillir jusqu'à dix ou douze pieds de haut. Quand le jet a diminué jusqu'à ce qu'il n'ait plus que quatre pieds de haut, la fontaine qui est à l'autre bout recommence son jeu, celle du milieu suit, & puis la troisiéme recommence. L'Auteur n'a pas borné ses observations à ce qu'on vient de lire. Je ne sçai si l'Histoire naturelle offre rien de plus singulier que ce qu'il ajoute, & que je vais rapporter fidelement d'après ses propres paroles.

Il assure que, si l'on met de l'eau de la grande source dans une bouteille, on remarquera qu'elle bouillonne & sort de la bouteille à deux ou trois repri-

ses, au moment précisément où la fontaine jaillit; après quoi elle se calme & se réfroidit. Si l'on bouche la bouteille dans laquelle on a mis l'eau, elle se casse aussitôt que la fontaine recommence à couler: expérience qu'on a faite plusieurs fois. Quand l'eau baisse, & qu'on peut s'approcher de la source, tout ce qu'on jette dans le bassin, & le bois même, va jusqu'au fond; mais l'eau le rejette aussitôt que la fontaine a recommencé son jeu. On y a roulé des pierres qu'un homme auroit eu de la peine à lever: elles y sont tombées avec un grand bruit, & elles ont été rapportées avec jaillissement sur le bord, où l'on en voit un grand nombre qui ont servi à ces essais.

Ces eaux bouillantes forment un ruisseau, qui à mesure qu'il s'éloigne des sources, perd de sa chaleur, & se jette enfin dans une petite riviere. Elles sont très bonnes à boire, & n'ont aucun goût minéral. La terre aux environs est fertile, & fournit un bon paturage, excepté à quelque distance, où il n'y a que des pierres. Comme ce

petit ruiſſeau paſſe aux environs d'une habitation, les habitans boivent de cette eau; & c'eſt un fait certain que les vaches qui s'en abreuvent, ont beaucoup plus de lait que les autres.

En général, ces ſources d'eau chaudes ne ſont pas inutiles aux habitans: ils y font bouillir les viandes, & ils s'en ſervent pour le Thé. Les Tonneliers y courbent leurs bois; mais il y en a près deſquelles on ne peut reſter long-tems de ſuite, ſans aller reſpirer un autre air, à cauſe des vapeurs fœtides & ſulfureuſes qu'elles exhalent. D'autres ſont très ſalutaires, & les Iſlandois ne font point difficulté de ſe baigner dans les ruiſſeaux tiédes qui en découlent.

On trouve pluſieurs bains de cette eſpéce qui, quoique naturels, ont toutes les commodités que l'art auroit pu inventer. Celui dont parle M. *Horrebow*, eſt creuſé dans la pierre, & a la figure d'un grand chaudron. Son fond eſt uni & d'une grande propreté; pluſieurs petits canaux y aboutiſſent & y conduiſent les Hivers une eau ſi fraî-

che, & les autres une eau si chaude, qu'on n'y peut mettre le doigt. On peut par ce moyen donner au bain le dégré de chaleur qu'on souhaite. Il y a au fond de cette baignoire une ouverture qu'il est aisé de boucher, quand on veut remplir la cuve ou la vuider; on peut aussi couvrir ce bain d'une tente. Les habitans des environs qui en font usage se portent très bien, & parviennent à un âge fort avancé. On trouve dans les ruisseaux dont l'eau est tiede, d'excellent poisson, comme des saumons & des truites. On a observé la même chose à Bourset près d'Aix la Chapelle, où les ruisseaux qui servent au bain nourrissent plusieurs sortes de poissons, & surtout des carpes qui sont préferés à celles des environs. *Busbec* en rapporte dans ses lettres un autre exemple. Il y a, dit-il, en Hongrie près de Bude, une fontaine d'eau bouillante, où l'on voit nager des poissons qui doivent être tous cuits, quand on les pêche: *In ejus fundo natantes despicias pisces, quos indè, nisi coctos, extrahi posse non putes.*

Il faut convenir, que c'eſt grand dommage que des fontaines, où l'on trouve des poiſſons cuits, ſoient ſi rares : rien ne ſeroit plus commode aux voyageurs. Il ne reſte plus qu'à en trouver, où les poiſſons ſe pêchent tout apprêtés.

On trouve dans cette Iſle une infinité d'autres particularités qui méritent l'attention des Sçavans. Le criſtal qu'on nomme d'Iſlande, eſt une de celles qui ont excité le plus la curioſité des Phyſiciens : on diſpute encore tous les jours ſur ſa nature, ſans pouvoir rien décider. On n'a jamais ouvert de mines dans l'Iſlande ; il y a cependant lieu de préſumer qu'elles y ſont en abondance, & qu'on y en trouveroit aiſément de cuivre, de fer & même d'argent. Les habitans ont ramaſſé dans les montagnes des morceaux de métal qu'ils ont fondus, & dont ils ſe ſont fait des boutons qu'on a reconnus être de bon argent. Quand ils ont quelque choſe à ſouder, ils vont chercher dans les montagnes une matiere qui leur eſt connue ; ils l'appliquent aux

deux piéces qu'ils veulent rejoindre en l'entourrant de glaise, puis ils la font rougir au feu, & les piéces se trouvent soudées, quand on les a retirées du feu, & qu'on a ôté la terre. Cette matiere doit nécessairement être du cuivre ou quelque métal analogue & propre à la soudure. Il n'est pas moins certain que les mines de fer sont fréquentes dans ce Pays; ainsi il n'est plus question que de sçavoir si elles méritent d'être exploitées.

On trouve en abondance, autour des Volcans, de la Poix & des résines de toute espéce. La tourbe qui n'est pas rare, est d'un grand secours aux habitans, & elle est de la même nature qu'ailleurs. L'Auteur qui me sert de guide, n'admet point une espéce de tourbe de mer, dont parle M. *Anderson*, comme d'une production de l'Islande; à moins qu'il n'ait voulu désigner par ce nom celle que la mer couvre par la marée, & qu'on ne peut couper que pendant le reflux.

L'Agathe noire d'Islande est célebre, & l'on en distingue deux sortes : l'une

qui eſt aſſez dure, & luiſante, mais inflammable & d'une ſubſtance analogue à la réſine & au bitume; l'autre que les Iſlandois appellent pierre à fuſil, ne brule point, & eſt plus dure. On peut cependant caſſer celle-ci en pluſieurs morceaux qui ſont tranſparens, quand ils ſont minces: ce qui fait qu'on regarde cette matiere comme une vitrification, & avec d'autant plus de raiſon, qu'on en trouve des morceaux à l'entour des Volcans, ſurtout aux environs du Mont *Krafle*, qui peſent juſqu'à près de 100 livres.

M. *Anderſon* nous apprend à ce ſujet, qu'on a fait à Copenhague pour le feu Roi, une écuelle couverte d'un ſeul de ces morceaux, & que l'Ouvrier y en employa quatre onces, à cauſe de la difficulté qu'il y a à travailler une matiere ſi dure. C'eſt de cette même Agathe qu'on fait les manches de couteaux, les colliers & les boucles d'oreilles dont les femmes ſe ſervent pour le deuil.

Quoiqu'il y ait peu de pays qui puiſſe fournir une auſſi grande quan-

tité de souffre que l'Islande, on ne peut passer à M. *Anderson* ce qu'il a dit au sujet du terrein de cette Isle. En effet, si tout le terroir à six pouces de profondeur n'étoit que pur souffre, comment pourroit-on y nourrir cette innombrable quantité de bestiaux? Aussi M. *Horrebow* a-t il remarqué, qu'il n'y a que deux Cantons qui en fournissent : sçavoir, les districts de *Huscain* & de *Krisevig*. C'est là que, soit sur la pente des Montagnes, soit en différens endroits de la plaine, on peut charger dans une heure de tems 80 chevaux d'un souffre naturel, en supposant chaque charge de 192 livres; ce qui fait en tout 15360 livres. La terre qui couvre le souffre est stérile, seche & chaude; elle est composée de sable, de limon & de gravier de différentes couleurs, blanc, jaune, rouge & bleu. On connoit les endroits où il y a du souffre, par une élevation en dos d'âne qui paroit sur la terre & qui a des crevasses dans le milieu, d'où il sort une chaleur beaucoup plus forte que des autres endroits. On ne

fait qu'ôter la superficie de la terre, & on trouve dans le milieu le souffre en morceaux, pur, beau, & assez ressemblant au sucre candi : il faut le casser pour le détacher du fond. On peut fouiller jusqu'à la profondeur de deux ou trois pieds ; mais la chaleur devient alors trop forte, & le travail trop pénible.

Plus on s'écarte du milieu de cette veine, plus les morceaux de soufre deviennent rares & petits, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que comme du gravier. On ramasse ce soufre avec des pêles, & il est d'une qualité un peu inférieure à l'autre. Ce n'est que dans les nuits claires de l'Eté qu'on y travaille, la chaleur du soleil incommoderoit trop les Ouvriers. Ils sont même obligés d'envelopper leurs souliers de quelques gros morceaux de vieux drap, pour en garantir les semelles qui, sans cette précaution, seroient bientôt brûlées, le soufre étant si chaud qu'on ne peut le manier qu'avec peine.

Depuis 1722 jusqu'en 1728, on a tiré une grande quantité de soufre de

ces deux endroits ; mais celui qui avoit obtenu le privilége pour ce commerce, étant mort, personne ne l'a continué.

Le soufre est contraire aux poissons. Un vaisseau chargé de cette marchandise ayant fait naufrage près de Huscoin, les poissons de ce quartier là disparurent entierement pendant longtems. Ainsi ceux qui veulent pêcher, ne doivent point en avoir à bord de leurs barques. M. *Anderson* rapporte à ce sujet une particularité, dont M. *Horrebow* a bien de la peine à convenir. Il prétend que lorsque les Pêcheurs veulent se jouer quelque tour les uns aux autres, ils frottent de souffre les bateaux de leurs camarades, & en garnissent les fentes qui se trouvent entre les ais, persuadés que cela fera périr le poisson. Il ajoute que les habitans de Ferve, pour se garantir d'une sorte de Baleine qu'ils appellent *Troldhval*, ou *Diables de Baleines*, qui renversent souvent leurs bateaux, les enduisent avec un peu de *castoreum*, qui a la proprieté de chasser ces animaux, &

que

que le bois de geniévre & la chaux ſont auſſi contraires aux poiſſons

L'Auteur penſe qu'on trouveroit du ſel en Iſlande, ſi on vouloit y en chercher, & il ajoute même qu'il en a vu. Il y en a dans les rochers qui bordent la mer, & qu'on recuille avec grand ſoin; ce ſel y eſt dépoſé par l'eau de la mer, après qu'elle a été cuite par le Soleil. On a fait autrefois du ſel en Iſlande, comme il eſt aiſé de le prouver par d'anciennes Chartres qu'on a conſervées, & dont quelques-unes accordent aux Egliſes & aux Eccléſiaſtiques la permiſſion de faire cuire du ſel, ſurtout dans le Nord de cette Iſle; ce qui prouve qu'il y a eu autrefois des ſalines, & qu'on a tiré du ſel de l'eau de la mer.

Juſqu'ici nous avons vu l'Iſlande pourvue de preſque toutes les choſes néceſſaires, & enrichie de pluſieurs autres qui peuvent en quelque ſorte ſuppléer à celles que la Nature lui a refuſées, telles que ſont les bois; car on ne peut donner ce nom à quelques bouleaux courts & minces qu'on

y trouve épars. La plus grande Forêt de cette Isle est dans le Norder-Syssel, ou quartier du Nord, & peut avoir trois quarts de mille de longueur. Les Habitans ont cependant du bois en abondance ; car outre les buissons, les ronces & le genievre qui y viennent fort aisément, la Mer y voiture d'elle-même chaque année une si grande quantité d'arbres, que les Habitans des Côtes les mettent en pile au bord de la Mer, ne pouvant consumer tout ce qu'ils en tirent. Ce phénomene est un fait reconnu & avéré. Un autre qui ne l'est pas moins, c'est qu'on trouve entre les rochers un bois dur, pesant & noir, assez semblable à l'Ebene. Les morceaux sont entre deux couches de pierres larges comme une moyenne table, rondes & minces, de sorte qu'on pourroit les prendre pour des pétrifications, s'ils ne se laissoient travailler au rabot & ne donnoient des raclures & des planures.

Nous avons déja remarqué, que les pâturages sont excellens en Islande. Il y a des cantons dans les Montagnes,

où les Moutons paissent toute l'année, & même plusieurs années de suite, & deviennent extrêmement gras.

Il se fait dans cette Isle, surtout dans le Nord, un commerce très considérable de betail : ceux des Provinces du Sud s'addonnent plûtôt à la pêche. L'herbe croit mieux aussi du côté du Nord, à cause que la neige y tombe plus abondamment & garantit l'herbe du froid ; de sorte que la neige venant à se fondre dans un tems où à peine découvre-t-on quelques brins d'herbes (ce qui arrive ordinairement à la Saint Jean), l'herbe est à la hauteur de deux pieds, d'une qualité exquise, mêlée de plusieurs Plantes salutaires, & toute prête à être coupée.

Les Habitans des Isles de Ferye traitent, suivant M. *Anderson*, les Moutons de la même maniere. Ces Isles sont au nombre de vingt-cinq, tant grandes que petites. Les plus grandes ont quinze milles de Dannemarck de longueur, & dix de largeur. Il n'y en a que dix-sept de cultivées qui ren-

ferment 39 Eglises. Elles sont très fertiles en paturages & en orge, dont on dit qu'un grain en produit vingt & même trente : elles sont situées entre l'Islande & les Orcades.

Le *Cochlearia*, cette herbe si salutaire, & que tout le Nord produit en si grande quantité, est une des plantes d'Islande, de même que l'Oseille & surtout l'Angélique qui est d'une bonté & d'une grosseur particuliere, & dont les Habitans font un très grand usage. Pour l'oseille, ils en mettent infuser dans leur boisson qui en général consiste en petit lait. Le *Muscus Catharticus Islandiæ*, sorte de mousse qui croit sur des Montagnes, est connu des Sçavans, & l'Auteur assure que c'est un fort bon mêt. Plusieurs, tant qu'ils en sont pourvus, ne se servent jamais de farine dans leur ménage. Une autre plante connue sous le nom d'*Alga Saccharifera*, est une herbe que la Mer amene & que les Habitans amassent pendant le reflux.

M. *Horrebow* dit qu'en arrivant en 1749 à Blesseßad, où demeure le

Bailli du Roi, il fut tout étonné d'y trouver un jardin potager fourni de toutes sortes de légumes & de plantes, comme Persil, Sellery, Thim, Marjolaine, Choux, Racines, plusieurs especes de Pois, & de tout ce que peut produire notre propre climat. Il y a des Navets qui pésent deux livres & demie; les Groseilliers y viennent bien & portent du fruit.

Le privilege d'avoir un jardin s'étend à d'autres qu'au Bailli; les Evêques, les Employés & les Officiers du Roi en ont.

M. *Horrebow* a vû un seul pied de Chou verd portant graine, qu'on avoit oublié en Automne en 1750, & dont la graine étoit tombée, qui au Printems de 1751, après un Hyver fort rude, étoit environné de petites plantes crues à l'entour. Quoique les Islandois ne cultivent ni n'ensemencent leurs terres, M. *Horrebow* soutient cependant qu'elles sont aussi propres au labourage que dans tout autre pays. Les Loix d'Islande, qui dans plusieurs chapitres traitent de l'Agriculture, &

le bled ſauvage qu'on y rencontre, prouve qu'on y a labouré autrefois. Mais puiſque les Annales de l'Iſle n'en parlent plus depuis le quatorziéme ſiécle, M. *Horrebow* ſuppoſe que la terrible peſte qui dans ce tems-là a ſi cruellement dépeuplé le pays, eſt cauſe que ceux qni ont échappé à la mort & qui ſe ſont retirés dans les Montagnes, ont négligé cette culture, étant en trop petit nombre pour la continuer. On a envoyé de Copenhague, en 1753, pluſieurs perſonnes pour eſſayer d'y ſemer du bled; quelques Gazettes en aſſurent le ſuccès, & d'autres le nient. Suivant les *Acta Eruditorum* de l'Académie de Suéde de 1732, le Seigle a meuri dans la Laponie en ſoixante-ſix jours, & le Froment en cinquante-huit, quoique l'Eté n'y ſoit ni ſi long ni ſi chaud qu'en Iſlande. En certains endroits, ſurtout en Skafte-fields-Syſſel, il y a une ſorte de Bled ſauvage dont la farine & le pain ſont fort bons; il vient dans un terrein de pur ſable, ſe ſeme de lui-même, & donne une bonne paille, dont ceux des

environs se servent pour couvrir leurs maisons. Les Habitans ne donneroient pas un tonneau de cette farine, pour un tonneau de celle qu'on leur porte annuellement en grande quantité.

Le Bétail aime & cherche avec empressement certaines herbes qui ont un goût salé, & dont il se nourrit, quand la marée est basse, de même que les Moutons de Dieppe si estimés en France, & qu'on appele *Moutons de Pré salé.*

L'Islande n'a point d'animaux carnassiers, excepté les Renards. On y voit quelquefois des Ours, mais ils ne sont pas originaires du Pays : ils y viennent sur des glaçons de Groenlande. Dès que les Habitans apperçoivent un Ours, ils lui donnent la chasse & ne l'abandonnent que lorsqu'ils l'ont pris, de peur que sa race ne se multipliant dans les Montagnes ne devienne nuisible aux hommes & aux moutons qui y vivent & paissent en toute sureté : on en tue souvent avec une simple pique. S'ils rencontrent un Ours, sans être en état d'en-

gager le combat avec lui, ils lui jettent quelque chose qui l'amuse & l'arrête, & c'est ordinairement un gand. L'Ours ne quitte pas la place qu'il n'ait bien examiné, tourné & retourné chaque doigt du gand, ce qui donne le tems d'aller chercher des armes propres à lui porter un coup mortel. La peau de l'Ours doit être portée au Bailli qui paye une récompense fixée par le Roi. Ces peaux sont plus belles que dans les autres Pays ; il s'en trouve de blanches, de brunes, de grises & de tachetées.

Les Renards y sont en grande quantité ; la plûpart sont d'un roux foncé, comme sont presque toutes les Brebis. Les noirs qui viennent de la Groenlande par la même voiture que les Ours, sont extrêmement rares ; quelques-uns sont blancs, ou bleus-gris. On les tire, ou on les prend dans des piéges de fer.

Les Chevaux d'Islande ressemblent à ceux de Norwege & d'Ecosse, pays avec lesquels les Islandois faisoient autrefois un très grand commerce. Ceux

dont les Islandois se servent en Eté pour le travail, n'entrent jamais dans l'écurie; ils cherchent leur nourriture comme ils peuvent. En Hiver ils cassent la glace avec leurs pieds, ôtent la neige, & découvrent les brins d'herbes. Les Chevaux de monture sont mis pendant l'Hiver dans l'écurie. Ceux qui veulent se défaire de leur Chevaux, les chassent dans les montagnes; ils se multiplient & font une race de bons chevaux sauvages que les habitans vont prendre ensuite & qu'ils apprivoisent facilement.

Les Brebis & les Moutons sont un des principaux revenus des Islandois. Dans le Skafte-Field-Syssel, les Moutons paissent toute l'année sur les Montagnes; mais dans les endroits où ils sont plus communs, on les nourrit pendant tout l'Hiver à l'étable. Ceux qu'on laisse dans les Montagnes pendant l'Hiver, se trouvent quelquefois enterrés dans la neige, quand ils ne peuvent se sauver dans les creux des Montagnes ou des Volcans. Ils s'assemblent en troupe, se serrent le plus

qu'ils peuvent, laissent neiger sur eux, sans se remuer, & restent quelquefois cinq à six jours tous couverts de neige dans la même situation. Les propriétaires vont les chercher, dès que la neige a cessé.

M. *Anderson* dit, que la chaleur naturelle des Moutons forme dans le milieu de la neige, audessus du troupeau, une ouverture, & que les vapeurs qui en sortent, comme par le tuyau d'une cheminée, s'élevant en haut, indiquent à ceux qui vont les chercher l'endroit où ils sont cachés. M. *Horrebow* nie le fait de cette fumée ; il prétend que c'est le Renard qui se promenant sur la neige, sent le troupeau de Moutons & se fait un trou, afin de se loger avec eux. Les Habitans qui suivent ces ouvertures, trouvent leurs troupeaux si pressés par la famine, que ces pauvres bêtes se mangent quelquefois la laine sur le corps ; & gardent même souvent cette mauvaise habitude : aussi trouve-t-on dans l'estomach de la plûpart, une croute fort dure qui en dedans ne contient que poil & laine.

La laine en général est fort grasse; elle est cependant de différentes qualités. La laine extérieure est très rude; sous elle il s'en trouve une autre beaucoup plus fine & très douce qui fait un très bon drap, si on la sépare de l'autre. Les Islandois ne soignent pas beaucoup leurs laines : ils ne tondent pas leurs Moutons, mais ils attendent qu'au Printems ils muent; alors ils tirent & emportent toute la laine qu'ils ont sur le corps.

Les Brebis & les Moutons y ont communément des cornes; on en trouve qui en ont quatre & quelquefois cinq. Les Vaches au contraire n'en ont point, du moins pour la plûpart. La peau des Agneaux nouveaux nés fait une bonne fourrure; on l'appelle *Smaatrin*, peau mince, & on la vend bien cher aux Etrangers.

Les Chevres sont communes dans les cantons où il y a des ronces & autres buissons.

Les Islandois ont un soin particulier de leurs Vaches qu'ils nourrissent pendant l'Hyver à l'étable. Dans les endroits

où la pêche est abondante, & où le foin est rare, on donne aux Vaches une soupe aux poissons, dans laquelle on laisse les arrêtes après les avoir attendries par la cuisson : les Vaches aiment beaucoup cette nourriture.

Le lait est très bon, le peuple s'en nourrit, & le petit lait lui sert de boisson ordinaire. Ce petit lait est fait de lait de beurre qu'ils font cailler de nouveau : ils le passent ensuite, & mangent sur le pain ce caillé, qui s'étend comme du beurre. Ils conservent le liquide qu'ils appellent *Syre*, pour leur boisson. Plus ce *Serum* vieillit, plus il devient clair, mais plus en même tems il s'aigrit, de sorte qu'on le prendroit pour du vinaigre. Aussi s'en servent-ils pour conserver & mariner, comme nous faisons du vinaigre. Quand on veut en boire, il faut le tremper & le mêler avec de l'eau, sans quoi il ne seroit pas potable.

Suivant M. *Anderson*, leur beurre n'est pas appétissant, parce qu'ils ne

le salent jamais. Il est cependant probable que, si le Peuple n'y apporte pas un grand soin, les honnêtes gens usent d'une plus grande propreté. Ils ne le conservent pas, comme prétend M. *Anderson*, dans des peaux de moutons, mais dans des vases de terre, excepté quand ils voyagent : ces vases étant alors trop incommodes pour les Paysans, ils l'enveloppent dans une peau bien apprêtée. A dire le vrai, je ne sçai si ceux qui sont accoutumés à notre beurre, s'accommoderoient de celui de l'Islande qui, s'il n'est pas rance, doit être au moins d'une odeur bien forte.

Il y a très peu de Cochons, parce qu'ils gâteroient leurs pâturages & leurs enclos.

On trouve chez tous ceux qui ont de quoi nourrir de la volaille, des Poules, des Canards & même des Pigeons. Mais comme le bled est cher dans cette Isle, & que les oiseaux sauvages fournissent beaucoup de bons œufs, les Habitans ne tiennent pas beaucoup compte des d'oiseaux domes-

tiques. On y trouve en abondance toutes sortes de Becasses, de Perdrix, & surtout de Perdrix de montagne. Les Habitans les tirent au fusil, & ceux qui prennent des Faucons, tâchent de prendre les Perdrix de montagne en vie, afin de s'en servir pour attraper les Faucons.

L'Aigle, l'Epervier, le Faucon, le Corbeau, sont les oiseaux de proie du Pays, & les ennemis des tendres agneaux & de la volaille. L'Aigle y est fort hardi, quoiqu'il ne le soit pas tant que le prétend M. *Anderson*. Cet Auteur assure que, quand cet oiseau a goûté une fois de la chair humaine d'un corps mort que la mer a jetté sur les bords, il a la hardiesse d'enlever des enfans de 4 à 5 ans, & de les porter dans son nid. Ils sont souvent réduits à se nourrir de poissons, & comme ils ne sont pas si agiles que les Faucons qui ne manquent guere les Perdrix, ils ont l'œil sur ces voleurs subalternes, & leur enlevent leurs proie dont ils se repaissent ensuite.

Le Faucon d'Islande surpasse tous

les autres en grandeur, en beauté & en bonté : il se soutient jusqu'à 12 ans, tandis que ceux des autres pays du Nord ne sont bons que pendant quelques années. Les Fauconniers François n'appellent Faucon que la femelle, & donnent au mâle le nom de *Tiercelet*. Il est moins beau, moins grand & plus foible que la femelle, mais c'est toujours la même espéce.

La couleur des Faucons, est ce qui en fait le prix. Il y en a de trois sortes, des gris, des demi-gris, ou d'un gris blanc ; & des blancs ; une même couvée a souvent des oiseaux des trois couleurs.

Il y a quelquefois pendant l'Hiver des Faucons pellerins ou passagers qui viennent de Groënlande, & qui sont ordinairement blancs ; on leur préfere cependant le Faucon né en Islande.

Dans tous les cantons, le Bailli tient des Chasseurs établis exprès pour prendre des Faucons vers la S. Jean. Tous ces Chasseurs arrivent avec les oiseaux à Slepe-Stedt, où est la Fauconnerie Royale : ils sont tous à cheval, &

peuvent porter chacun douze Faucons tous chaperonnés, perchés sur une traverse au bout d'un grand baton que l'homme tient dans sa main droite & appuye sur son étrier.

Le Fauconnier du Roi qui avec deux aides va tous les ans à la Fauconnerie Royale, examine tous les oiseaux, rejette ceux qui ne sont pas bons, & porte les autres à Copenhague. Ceux qui ont pris les oiseaux reçoivent, sur le certificat du Fauconnier, 15 écus ou rixdales pour chaque Faucon blanc, 10 pour un demi blanc, & 7 écus pour un gris ordinaire. Cette paye a été augmentée depuis quelque tems; autrefois on n'en donnoit que cinq. Ces Chasseurs reçoivent en outre quelques gratifications qui sont proportionnées au nombre & à la qualité des Faucons qu'ils apportent.

Il n'y a que les personnes préposées par le Bailli, ou autre Officier, qui osent prendre des Faucons. La façon dont ils les prennent est assez singuliere. Ils enfoncent dans la terre deux pieux peu éloignés l'un de l'autre: ils

attachent par le pied à un de ces pieux une perdrix de montagne, ou un pigeon, ou un poulet avec une ficelle de 6 à 8 pieds, afin que l'oiseau ait du jeu & qu'il puisse en s'élevant en l'air attirer le Faucon. Ils mettent une autre corde d'environ 100 toises au même pied de la perdrix qu'ils passent par un trou qui est au bas du second pieu, afin de pouvoir retirer la perdrix auprès dudit pieu, au-dessus duquel ils posent perpendiculairement leur filet fait en nasse de Pecheur, & arrêté autour d'un cerceau de 6 pieds de diametre. Ce filet, aussi-tôt qu'on l'abbat, couvre le pieu; on attache ensuite au cerceau une corde qui passe par le pieu, & avec laquelle le Chasseur peut tirer le filet sur le Faucon.

Le Chasseur, qui se cache le mieux qu'il peut, se tient tranquille, & attend, ventre à terre, l'arrivée du Faucon. Dès que cet oiseau apperçoit la Perdrix, il monte & s'éleve. Quand il ne voit aucun danger, il s'élance comme un trait sur elle, & ordinairement avec tant de justesse qu'il lui coupe le

col, aussi nettement qu'on le feroit avec un rasoir.

Dès que cet oiseau carnassier a abbatu la Perdrix, il s'éleve de nouveau, & pendant ce tems là le Chasseur tire la Perdrix du premier pieu au second sous le filet; ce que le Faucon ne sçauroit remarquer, puisqu'il revient tout de suite sur sa proie. Le Chasseur profite de ce moment, pour le couvrir du filet qu'il tire sur lui par la corde qui y est attachée; il accourt, & se saisit du Faucon, en prenant garde non-seulement de ne pas le blesser, mais même de ne pas briser une seule de ses plumes, ni dans les ailes, ni sur son corps.

Le vaisseau qui porte les Faucons à Copenhague, se pourvoit de la nourriture qui leur est propre, ordinairement pour l'espace de sept semaines, en cas que le passage dure tout ce tems-là. Avant que de mettre à la voile, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour les quinze premiers jours, & on en embarque d'autres avec des moutons, pour les tuer à mesure qu'on

en a besoin. On ne leur donne aucune graisse, & on humecte leur manger avec du lait. Quand ils sont malades, on le mêle avec des œufs & de l'huile.

Les grands Corbeaux noirs se trouvent en quantité en Islande. On remarque, dit M. *Anderson*, que dans chacune des petites Isles, autour de l'Islande, il n'y a jamais qu'une paire de vieux Corbeaux qui en défendent l'approche aux autres, & s'y maintiennent. Quoique d'autres rapportent la même chose, & principalement des Isles d'Ecosse, on nous permettra cependant d'en douter.

La multitude des oiseaux y est incroyable : les rochers sur les côtes d'Islande, & les petites Isles désertes en sont couvertes ; ils obscurcissent, pour ainsi-dire, l'air. Ils se nourrissent de harangs qu'ils attaquent au-dessus de l'eau, pendant que le Dorset & le Cabillau l'attaquent par-dessous. Les Cignes y sont en grande quantité, & y restent toute l'année. En Eté ils sont dans des lacs d'eau douce ; mais à mesure

que les glaces les leur ferment, ils se retirent dans la mer. On en trouve des compagnies de plusieurs centaines.

Cet oiseau fait son nid près de l'eau douce, & ses œufs sont bons à manger. Pendant la mue, les Cignes s'avancent dans les terres, & cherchent en troupes les eaux qui sont dans les montagnes. C'est alors que les habitans les poursuivent & les attrapent, ou qu'ils les tuent facilement, parce qu'ils ne peuvent voler. Leur chair est bonne, surtout la poitrine des jeunes, qui fait un mets délicat. Leurs plumes, & principalement leur duvet font un article interressant du Commerce.

Les Oyes sauvages n'y viennent qu'au Printems, & il y en a de plusieurs sortes. Les unes ont les pieds & le bec rouges, d'autres jaunes, & quelques autres noirs. On ne sçait si ces Oiseaux font leurs petits en Islande, d'autant plus qu'on remarque qu'ils ne sortent point, & qu'ils continuent toujours leur voyage vers le Nord. Ce n'est, à proprement parler, qu'un Oiseau de passage fort

difficile à tirer. Ils forment des compagnies nombreuſes, ne ſe laiſſent point approcher, & poſent une ſentinelle qui, au moindre bruit, donne l'allarme.



ANGLETERRE.

I.

*DESCRIPTION de trois grandes Pierres trouvées en 1752, près d'*Wroxeter *en Schropshire, sur lesquelles on lit quatre Inscriptions Latines. Par* Jean Ward. *Extrait des Transactions Philosophiques.*

CES pierres furent trouvées au mois de Septembre & d'Octobre de 1752, dans une terre labourée, à environ un mille d'*Wroketer*, qui fut autrefois un quartier des troupes Romaines appellé *Vriconum* (1). Le Proprié-

[1] On trouva au même endroit en 1701, une autre Antiquité Romaine dont il a été rendu compte dans les Transactions Philosophiques, *N.* 306, & qui semble avoir échappé au laborieux & sçavant M. *Horsley. V. Brit. Rom. p.* 419

taire de ce champ, nommé *Jean Dias*, trouva en le labourant la premiere de ces pierres. M. *Robert Cartwright*, Vicaire d'Wroxeter, en expliqua l'inſcription, & l'avis qu'il en donna fit déſirer à quelques Sçavans, ſurtout au Chevalier *George Edward*, de voir cette antiquité. Ils ſe rendirent à cet endroit, firent fouiller dans le même champ, & trouverent les deux autres pierres. La premiere & la derniere étoient à quelque diſtance de leur ſocles; & en les déterrant on trouva des débris d'urnes, avec une pouſſiere griſâtre qui reſſembloit à de la cendre.

La premiere de ces pierres a 6 pieds 8 pouces de hauteur & 2 pieds 3 pouces de largeur priſe au-deſſus du ſocle (1). La partie ſupérieure a quelques ornemens: on voit une pomme de pin s'élever du haut du fronton ſur chaque

---

[1] Il paroit dans la Planche avoir huit pouces de hauteur & quatre ſaillies. Audeſſus eſt une eſpéce de doucine renverſée, mais ſans courbure, & qui ſaille d'environ deux pouces.

[illegible]

[illegible] est grave [illegible] dans un [illegible] & d'une [illegible].

MANNIVS

[illegible] OL. SECV

[illegible] POLLEN.

[illegible] XX.

ANNORV. LII.

STIP. XXXI.

BEN. LEG. PR.

H. S. E.

On peut la lire ainsi : *Caius Mannius, Caii filius, Pollia Tribu, Secundus Pollentinus, Miles Legionis vicesimæ, annorum* LII. *stipendiorum* XXXI. *Beneficiarius*

neficiarius Legati principalis, hic situs est.

La seconde Pierre a deux pieds sept pouces & environ quatre lignes de hauteur : elle est large d'environ deux pieds quatre pouces huit lignes, & un peu arrondie sur sa largeur. Sa partie supérieure en devant est quarrée & ornée d'une tête en demie bosse coiffée de cheveux en boucles. Il manque une partie de cette tête : on voit audessous deux Serpens qui sont enfermés avec elle dans un triangle ou une espece de fronton, & un Dauphin sur chacun des côtés de ce fronton (3). La partie inférieure est divisée verticalement par deux reglets en trois bandes. Sur les deux premieres à gauche, sont gravées deux inscriptions ; il semble que la troisiéme n'en a jamais eues. Voici ces Inscriptions.

(3) Celui de la droite manque presque entierement.

D. M.	D. M.
PLACIDA.	DEVC. CV.
AN. LV.	S. AN. XV.
CVR. AG.	CVR. AG.
CON. I. A.	RATRE.
XXX.	❦

On peut lire ainſi la premiere : *Diis manibus. Placida annorum LV, curam agente conjuge, annorum XXX.* & la ſeconde : *Diis manibus. Deuccus annorum XV. curam agente Patre.*

La troiſiéme Pierre eſt haute de ſix pieds onze pouces, & a deux pieds de largeur priſe audeſſus de ſon ſocle, dont la ſaillie paroit ſur la planche être d'environ deux pouces. Audeſſus de ce ſocle, eſt une eſpece de cimaiſe ou de gueule renverſée, pareille à celle de la premiere Pierre, & dont la ſaillie peut être d'un pouce. Elle eſt couronnée par un fronton dont une grande fleur remplit le tympan. Un peu plus bas

on lit l'Inſcription ſuivante renfermée dans un quarré long, entourré ſupérieurement & latéralement d'un liteau & d'une Aſtragale.

M. PETRoNIVS
L. F. MEN.
VIC. ANN.
XXXVIII.
MIL-LEG.
XIIII GEM.
MILITAVIT
ANN. XVIII.
SIGN. FVIT.
H. S. E.

Il faut peut-être la lire ainſi : *Marcus Petronius, Lucii filius, Menenia tribu, vixit annos XXXVIII, Miles Legionis XIIII geminæ, militavit annos XVIII, ſignifer fuit. Hic ſepultus eſt.*

Ajoutons ici maintenant quelques

observations sur les ornemens de ces Pierres & sur les Inscriptions mêmes, dont les explications qui viennent d'être données paroissent simples & naturelles.

Les ornemens de la premiere n'ont rien de particulier. On trouve des Pommes de Pin sur quantité d'Urnes que le Pere *Montfaucon* (4), & d'autres ont fait connoître. La forme de celle-ci est fort altérée; cependant on diroit qu'elle a été copiée d'après quelques-unes qu'on voit dans les monumens donnés par *Horsley*. Il n'est pas plus rare de trouver des roses dans de pareils monumens, & l'on en voit un dans l'Auteur que nous venons de citer, dont le sommet est aussi couronné par deux Lions (5). Dans celui que nous décrivons, il faut remarquer que les langues de ces animaux sortent de leur gueule & sont pendantes.

Dans l'Inscription le mot *Secundus* tient la place du surnom [*cognomen*]

---

[4] *Tom. V. Pl.* 28, 33, 38 & 62.
[5] *Cumberland*. XXXIX.

qui étoit d'abord un prénom, ou nom personnel, & désignoit le second fils, comme le mot *primus* désignoit le premier fils, & *tertius* le troisiéme. Mais l'usage de ce mot changea, on l'employa comme surnom, & alors celui qui auparavant en tenoit lieu, devint peu à peu héréditaire, & distingua les différentes branches d'une même famille. Le mot de *Pollentinus* qui vient ensuite, est tiré de *Pollentia*, nom du lieu de la naissance. Mais comme trois Villes Romaines ont porté ce nom, on ne peut pas assurer de laquelle il s'agit ici. On lit ensuite, *Miles Legionis vicesimæ* : en effet cette Legion fut, comme *Horsley* l'a remarqué (6), une de celles qui passerent dans la Grande Bretagne sous l'Empereur *Claude*; mais dans toutes les Inscriptions des Antiquités de cette Isle, que l'on connoit & qu'on a pû lire, cette même Légion est décorée de ces titres, *Valens*, *Victrix*, exprimés par ces deux lettres,

---

(6) *Philosoph. Transf. N. 476. pag. 557.*

V. V. [7]. Pourquoi manquent-ils ici? Il eſt difficile d'en rendre raiſon, à moins que l'on n'en accuſe l'inattention du Sculpteur. Dire que l'uſage de donner à cette Légion ces glorieux titres eſt poſtérieur à cette Inſcription, ce ſeroit former une conjecture trop vague & ſans fondement.

On a voulu expliquer ainſi la derniere ligne, *Beneficiarius Legionis præfecti*; & il eſt vrai que ce titre, *Præfectus Legionis*, ſe trouve ſur pluſieurs Monumens qui nous ont été donnés par *Gruter*. Mais ce n'a été que fort tard que chaque Légion a eu ſon Chef, [*Legatus*] qui eſt quelquefois nommé *Præfectus* (8), & la forme des lettres de cette Inſcription nous indique une plus grande antiquité. Un Sçavant nous a fait part de cette autre leçon, *Beneficiarius legati principalis* :

---

(7) *V. Brit. Rom. Northumb. LXVIII. chesh.* 1. *and ſomers III.*

(8) *V. Montf. tom. IV. pag.* 13. *& le Suppl. tom. V. pag.* 92.

elle est fondée sur ce qu'on trouve écrits en entier dans les Inscriptions de *Gruter* (9) ces mots, *Principalis beneficiarius Tribuni.*

La tête qui est sur la seconde Pierre est peut-être une tête d'*Hecate*, caractérisée par les deux Serpens qui sont audessous. On sçait assez que les Anciens donnoient ce nom à la Lune, ou à *Diane*, considérée comme Déesse des Enfers. On voyoit autrefois aux portes d'Ephese une figure qui ne différoit de celle-ci qu'en ce qu'elle avoit les Serpens sur la tête. *M. Chishull* nous en a donné le dessein (10). En effet les Mythologistes nous disent, que les *Trigla* ou Serpens étoient consacrés à *Hecate* (11); mais ce qui a pû ne dépendre que du caprice d'un Sculpteur, peut-il être allégué comme preuve? On trouve dans *Horsley* deux Dau-

(9) *Pag.* 551. 3.
(10) *Antiq. Asiat. Part. altera. pag.* 1.
(11) *V. Vossius de Idololatria. Liv. II. cap.* 29. *pag.* 167.

phins qui ont une position contraire, c'est-à dire la tête en haut : ils sont, comme ceux-ci, à côté d'une tête humaine, audessus de laquelle est une Pomme de Pin (12). Il faut encore remarquer ici qu'au haut de chaque bande est une guirlande de fleurs, ornement ordinaire de ces Monumens.

Je ne me souviens pas d'avoir vû dans aucune autre Inscription cette expression, *Conjux trigenta annorum*, qu'on lit dans la premiere de ces deux-ci. Le point qui est à gauche de la lettre *I*, qu'on voit après le mot abregé *CON*, me paroit être une faute du Sculpteur, ainsi que la division du mot *Deuccus*, marquée par un point entre les deux *C*. Cette conjecture devient vraisemblable ; si l'on fait attention aux fautes suivantes. Dans la premiere de ces Inscriptions la premiere lettre du monosillabe *AG*, mis pour *Agente* a été omise d'abord & gravée après coup entre le *G* & la lettre précédente. Dans le dernier mot de l'au-

(12) *Durham. IV.*

tte Inscription, l'R qu'on voit évidemment avoir été mise pour un P n'est pas tout-à-fait achevée. C'est peut-être à dessein qu'on a laissée vuide la derniere de ces trois bandes, & l'on peut croire qu'on vouloit y mettre dans la suite une autre Inscription. Il manque à cette Pierre-ci tout ce qui étoit sous les Inscriptions.

On n'apperçoit rien de singulier dans les ornemens de la troisiéme. Quant à son Inscription, le mot abregé *Vic* désigne sans doute *vicsit*, où l'on voit que la lettre composée *X* est réduite en ses premiers élémens *CS*. On trouve écrit tout au long dans *Horsley* le mot *Vicsit* (13). Mais l'explication du nom de *quarta decima gemina*, donnée à la Légion dont on parle ici, nous paroit plus difficile. Par malheur la Pierre est fendue d'un côté à l'autre dans l'endroit où sont les lettres qui indiquent le rang de cette Légion; mais ce n'est cependant pas de façon que ces lettres soient indéchiffrables. *Tacite* nous ap-

(13) *Cumberland LXX.*

prend que quatre Légions Romaines furent envoyées dans la Grande Bretagne sous l'Empereur *Claude*. Deux de ces Légions étoient la vingtiéme & la quatorziéme qui sont nommées toutes deux dans ces Inscriptions. La premiere resta dans cette Isle aussi longtems à peu près que les Romains en furent maitres. L'autre fut rappellée par *Neron*, renvoyée par *Vitellius*, & il paroit que sous *Vespasien* elle fut rappellée pour toujours. « Ce dernier rap-
» pel arriva, dit *Horsley*, avant que
» les Romains eussent adopté l'usage
» d'ériger de pareils monumens. On
» ne doit donc pas s'étonner de ce
» qu'aucune des Inscriptions trouvées
» dans la Grande Bretagne ne fait
» mention de cette Légion (14) ». Cependant celles-ci nomment ces deux Légions & on y voit le surnom *gemina* ajouté à la *XIV*^e. Nous ne pouvons attribuer qu'à *Pompée*, l'origine de ce surnom. *Cesar* nous apprend qu'entre ses Légions qui étoient for-

(14) *Page* 80.

mée de Romains, il y en avoit une de Vétrans, levée en Sicile, qu'il avoit formée de deux autres & appellée *Gemella* (15). Plusieurs Inscriptions données par *Gruter* prouvent assez, qu'en effet une Légion Romaine a porté le nom de *quarta decima gemina*; mais elle n'est jamais venue dans la Grande Bretagne. *Dion* qui en fait mention dit, que de son tems, c'est-à-dire sous *Severe*, elle alla en Pannonie (16). *Cesar* semble dire encore que cette quatorziéme Légion étoit près de lui en Espagne, peu de tems après le commencement de la guerre civile, & avant qu'elle eut reçu de *Pompée* le surnom de *Gemella* (17). De plus, si cette Légion avoit été ainsi nommée, soit lorsqu'elle étoit dans la Grande Bretagne, soit après en être sortie; comment *Tacite*, qui en parle si souvent, & qui rapporte si avantageusement les grands services qu'elle y avoit rendus, ne dit-il rien de ce surnom?

---

(15) *B. C. Lib. XXX. cap.* 3.
(16) *Lib. LV. pag.* 564. *edit. Leunclav.*
(17) *Bell. Civ. Liv. I. cap.* 44.

Son ſilence à ce ſujet auroit d'autant plus lieu d'étonner, qu'il a donné le même ſurnom de *Gemina* à la treiziéme (18). Il eſt vrai que *Henri Savile* a mis cette quatorziéme Légion au nombre de celles de *Galba*, & lui a attribué ce ſurnom de *Gemina* (19). Mais il ne cite aucune autre autorité que ce paſſage de *Dion* que nous venons de citer nous-mêmes ; & il faut obſerver que cet Hiſtorien en parle, comme ſi elle avoit été nommée ainſi de ſon tems : il ne ſemble dire en aucune maniere qu'elle l'ait été plutôt. Ajoutons qu'il paroit qu'elle n'a point eu ce ſurnom pendant ſon ſéjour dans la Grande Bretagne, puiſque dans ce même tems il n'y avoit dans cette Iſle aucune Légion dans laquelle elle eut pu être incorporée. Les trois autres, qui y firent un plus long ſéjour (20), reſterent entieres, & l'Hiſtoire Romaine a tou-

(18) *Hiſt. Lib. III. cap. 7.*

(19) Traduction Angloiſe de Tacite, vers la fin, *pag.* 218.

(20) Leurs noms étoient, *Legio ſecunda*

[illegible] pellé de chacune en particu[illegible] ces divers noms.

[illegible]lons encore cette observation [illegible] propos des deux Soldats, en [illegible] desquels on a élevé le [illegible] & le [illegible]ier de ces monumens. On y a [illegible] noms de famille : c'est ce qu'on ne [illegible] trouve point dans les [illegible] autres [illegible] Horsley nous a fait connoître, & qui [illegible] à deux Soldats de la [illegible] nommée *Secunda Augusta* [illegible] vrai qu'on a une autre Inscrip[illegible] l'épitaphe d'un Soldat qui [illegible] de [illegible] appartenoit à la Légion nommée [illegible] *Augusta*, & au nom propre [illegible] on trouve joint aussi son nom [illegible] famille. Mais comme il paroit que [illegible] Légion n'est jamais venue dans la [illegible] Bretagne, on peut dire que ce [illegible] y a voyagé pour sa santé, & que [illegible] raison qui a engagé à nommer [illegible] dans cette Inscription (22).

[illegible], *Legio nona*, & *Legio vicesima*, [illegible]

[illegible] Num. XXXIII. *Moesia*. I. *Mil*. I. [illegible] ne pourroit-on pas dire avec autant



Voilà peut-être la maniere la plus vraisemblable de résoudre cette difficulté qui ne regarde pas moins la premiere & la derniere des Inscriptions dont nous rendons compte. On peut supposer que le titre de feudataire d'un Chef de Légion (*Beneficiarius Legati principalis*) a fait ériger ce monument au Soldat qui en étoit décoré, & que l'autre a été conduit dans cette Isle par quelque raison particuliere, dont on n'a pas fait mention dans son épitaphe, tandis que le Corps auquel il appartenoit, étoit occupé ailleurs. Comme on s'est proposé de faire de nouvelles recherches dans l'endroit où ces

---

de vraisemblance que, quand deux Soldats de même nom servoient dans la même Légion, ce qui pouvoit arriver fréquemment, on les distinguoit par leurs noms de famille, non-seulement tant qu'ils servoient, mais encore sur les Monumens qu'on leur érigeoit lorsqu'ils mouroient Légionaires ? Peut-être même distinguoit-on par leurs noms de famille, tous les Citoyens qui portoient le même nom propre.

Inscriptions ont été trouvées, & aux environs, il y a lieu d'espérer qu'on en découvrira quelques autres qui éclairciront les difficultés que celles-ci nous présentent.



II.

RELATION

D'UNE EXHALAISON DE FEU,

Qu'on a découverte dans les Mines d'Etain du Pays de Cornouaille.

LE Surintendant des ouvrages de cette Mine étant descendu en bas au niveau du fond de la mine, mais à quelque distance de l'endroit où travailloient les ouvriers, vit dans un coin qui étoit négligé ou plutôt épuisé, puisque autrefois on y avoit travaillé, un petit globule de vapeur blanche du volume d'une noix qui s'agitoit sur la surface, ce qu'il jugea être le commencement d'une exhalaison. Il résolut de couper racine au mal dans son origine; il y fit mettre le feu, ce qui causa une explosion considérable, & remplit toute la cavité de la mine, sans y faire au-

cun dommage. Peu de jours après étant revenu au même endroit, il y vit un autre globule qui s'y étoit encore formé. Comme il n'avoit résulté aucun inconvénient du premier, l'Entrepreneur résolut de laisser celui-ci quelque tems sans y mettre le feu, afin d'observer le progrès de la nature dans la formation de ces vapeurs. En conséquence il descendit tous les jours dans la Mine, & il y vit le globule flottant qui augmentoit toujours de volume. Le quatriéme jour il étoit de la grosseur d'une balle de raquette; le quinziéme il étoit de la grosseur de la tête d'un homme, toujours d'une forme globulaire & beaucoup plus blanc qu'au commencement. Ce qui est remarquable, c'est qu'à mesure qu'il grossissoit, au lieu de plonger vers la terre, comme on auroit pû l'attendre, il s'élevoit en l'air. Au reste, comme il étoit dans un coin & hors du chemin des ouvriers, il n'incommodoit personne. Cependant l'Entrepreneur effrayé du progrès de ce globule, se prépara à y mettre le feu. A cet effet il fit retirer les

Ouvriers, & mit le feu à la vapeur au moyen d'une lumiere attachée à une corde, dont la communication avoit vingt-huit verges de long. Le bruit de l'explosion fut aussi considérable que celui de plusieurs canons qui feroient feu ensemble.

L'air s'enflamma jusqu'à l'endroit même où étoient les Ouvriers, quoiqu'à cette distance de vingt-huit verges. Ils crurent ne revoir jamais le jour, tant ils furent effrayés du bruit horrible des pierres qu'ils virent rouler & qui tomboient d'en haut. Par bonheur ils trouverent que ce n'étoit que quelques masses du rocher qui n'avoient point fermé le passage. Cependant cet évenement fit tant d'impression sur l'Entrepreneur, qu'il résolut de ne plus descendre dans la mine, en quoi il fit très prudemment; car de dix-huit personnes qui y étoient alors, il fut le seul qui se sauva, & qui fût en état de raconter la seconde explosion. Cette mine communiquoit avec deux autres qui avoient été longtems auparavant travaillées, & tous

les passages avoient été remplis & comblés. Toutes les fois qu'on y avoit fait quelqu'ouverture, il en étoit sorti des exhalaisons empoisonnées qui avoient pensé causer la mort aux Mineurs. Il est vrai semblable que quelques-uns de ces malheureux avoit frappé de son pied dans quelqu'une de ces cavernes abandonnées, & que la vapeur dont elles étoient remplies ayant pris feu à leur lumiere, les a tous fait périr. L'Entrepreneur dans ce moment étoit au haut du passage de la mine, dont l'ouverture étoit couverte d'un ouvrage de charpente assez fort pour soutenir les poutres, les échelles & autres machines pour le service de la mine. Il entendit un bruit beaucoup plus considérable que ne feroit la décharge de 1000 canons à la fois; & au même instant il vit sortir de la mine une colonne de feu de couleur de salpêtre qui s'éleva à la hauteur de quarante pieds, & qui étant tombé sur une chaumiere du voisinage, l'écrasa, en tua le Propriétaire, & estropia toute sa famille. Près de-là on trouva le corps d'un de ces Mineurs qui s'é-

toit sans doute rencontré à l'ouverture de la mine : son ouverture étoit comblée de morceaux de rocher qui avoient été fendus & mis en piéces par le feu.



III.

LETTRE

A L'AUTEUR DU SENTINELLE.

Feuille Périodique fort estimée.

Le trait qu'on va rapporter, est un des tristes effets de la cherté des grains, dont l'Angleterre a été affligée il y a quelque tems.

MONSIEUR,

Il y a une espéce d'indigens qui excitent plus que tous les autres la compassion de tous ceux qui ont de l'humanité. Ce sont tous ceux qui, après avoir été dans l'opulence, tombent dans la derniere misere, & quoique les moins faits pour la supporter, animés d'une fierté, peut-être plus décente que louable, s'efforcent de cacher au public leur triste situation. Ils

sçavent à quel point de mépris la pauvreté les expose, & leur sensibilité fait de cet outrage la mortification la plus insuportable pour eux. Ils souffrent le besoin comme un inconvénient personnel; ils évitent le mépris comme une disgrace publique. Je fus dernierement témoin d'une scene qui m'a fait, je vous jure, une telle impression qu'elle ne s'effacera jamais.

La veuve d'un riche Marchand de Bois de charpente, qui avoit vécu dans l'abondance, se trouvant, par la mort prématurée de son mari, réduite à la situation la plus triste, se refugia dans une petite habitation, qui pendant sa prospérité lui avoit servi de maison de campagne: c'étoit le seul domicile qui lui fut resté. Elle n'y prit pour compagne de sa misere que sa fille, veuve d'un Officier de Marine, qui avoit une petite fille d'environ 8 ans, & dont une modique pension de 30 liv. sterl. faisoit l'unique soutien, le seul revenu. Pendant quelques années leur œconomie les fit vivre avec une sorte de décence, quoiqu'entierement séquestrées de toute communication,

jusqu'à ce que la jeune veuve mourût. Par cet évenement, il ne resta plus aucune ressource à la mere ; ce qui ne l'empêcha pas de paroitre à l'Eglise avec sa petite fille en habit de deuil. On observera que cette derniere avoit atteint l'âge de 13 ans, & qu'elle étoit d'une figure charmante. Une Dame charitable, qui demeuroit dans le voisinage, & qui soupçonnoit le triste état de cette famille, fut voir la grand-mere, & lui offrit d'élever sa petite-fille dans sa maison. La vieille Dame la remercia avec fierté, & bénissant Dieu de ce que jamais dans sa famille personne n'avoit encore été réduit à servir. Elle rejetta de même toutes les avances que lui firent ses honnêtes voisins. On sçut qu'elle mettoit en gage piéce à piéce tous ses petits meubles, jusqu'à ses habits. Bientôt on ne la vit plus à l'Eglise, & sa petite-fille portoit sur le visage toutes les marques de la plus affreuse misere. Quelque rude que fut cet hyver, on ne vit entrer chez elle ni feu ni étincelle ; on ne vit presque point fumer sa cheminée ; au-

cun Boulanger n'entra dans la maison. Les Inspecteurs des pauvres voulurent la visiter & l'assister : elle alla audevant d'eux jusqu'à la porte, refusa tout secours, & les assura que ce ne pouvoit être que ses ennemis qui les eussent envoyés chez elle. Les haies, qui entouroient son jardin, furent dans peu arrachées pour servir au peu de chauffage qui lui étoit indispensable. La petite fille devint de plus en plus décharnée, & elle n'eut plus que des haillons pour se couvrir : leurs gémissemens furent entendus par les passans. Je ne pus plus douter que ces deux misérables personnes ne fussent réduites à la derniere détresse, & je résolus de les sécourir en dépit d'elles-mêmes. J'allai chez elles, accompagné de deux Marchands honnêtes gens. On me fit attendre quelque tems à la porte ; nous fumes enfin introduits par la jeune fille, spectre affligeant qu'on ne pouvoit voir sans répandre des larmes. Elle étoit dans une vieille couverture déguenillée, & sa figure représentoit la famine & le désespoir ; on ne voyoit absolument

solument que les murailles nues; la grand-mere étoit dans un coin où elle expiroit sur de la paille, abbatue par la faim, & saisie de froid. Elle venoit de tomber en paralysie, & étoit aux dernieres agonies de la mort. La petite fille n'avoit pas voulu l'abandonner dans cet état, de peur qu'elle ne mourut pendant son absence. Croyez-moi, Monsieur: il n'y a point d'expressions, pour vous peindre cet effrayant tableau. Vous pouvez bien juger que nous ne les laissames pas dans cette cruelle indigence; personne ne pouvoit plus apporter de résistance au secours que nous leur donnâmes. Malgré tous nos soins, la grand-mere mourut le lendemain, & ma femme prit dès le jour même la petite fille chez elle, pour en prendre soin. La derniere chose qu'ils avoient vendue, pour avoir du pain, étoit le chassis de leurs fenêtres: leur derniere semaine, elles n'en avoient point mangé, & n'avoient subsisté que de navets cruds qui avoient été retournés par la charrue dans le champ voisin.

Voilà à quoi peut réduire un orgueil

déplacé & opiniatre. Si ceux qui sont à leur aise, sçavoient donner, les malheureux qui ont besoin d'assistance, auroient moins de répugnance à reclamer les secours qu'ils sont en droit de leur demander.



I V.

LES Réflexions suivantes ; qui ont été insérées dans le Magasin de Londres, prouvent que les Anglois ne s'aveuglent pas sur les amusemens qui leur sont les plus chers ; qu'ils ne se dissimulent pas les inconvéniens qui y sont attachés ; & qu'ils se font un devoir de publier leurs observations. Si leur zéle ne produit pas tout d'un coup la réformation qu'ils proposent, c'est toujours un premier ébranlement qui donne lieu d'esperer, que des efforts réitérés rétabliront le bon ordre & feront disparoitre les modes abusives.

Il faut avouer que le spectacle d'une course de chevaux, qui est particulier à l'Angleterre (1), seroit fort agréable & recommandable, s'il n'y entroit pas quelque cruauté, & s'il ne favorisoit pas la fainéantise parmi le Peuple. Voir une nombreuse assemblée de tous les étages, depuis le plus élevé jusqu'au

[1] Il y a à Rome les courses des Barbes.

plus vil, une multitude de Cavaliers bien montés, d'équipages lestes & brillants, sur un verd gazon, en pleine campagne, avec un tems serein : regarder les évolutions de tous les Spectateurs qui dans un cercle de deux ou trois milles suivent avec intérêt la Course : examiner la vive curiosité des uns & les transports turbulens des autres : être témoin des cris & des mouvemens violens de ceux qui s'interessent aux paris ; c'est pour ainsi dire la représentation d'une bataille dont on jouit, sans en éprouver les dangers & la terreur. On ne peut disconvenir qu'un tableau aussi gai, aussi vivant ne soit digne d'amuser le Public & même la Noblesse. Faut-il que ce soit aux dépens du plus noble, du plus généreux & du plus beau des Animaux, qu'on outre au-delà de ses forces ? Faut-il encore que cet amusement soit l'occasion de tant de fripponneries, & que la plûpart de ceux qui se mêlent de la vente de ces Chevaux & des paris de la Course, soient regardés comme des gens suspects & frauduleux ? La Loi ne devroit-elle pas interdire ces

paris deshonnorans ? On convient d'ailleurs que les Chevaux les plus rapides sont d'un moindre service. Ne vaudroit-il pas mieux distribuer des prix à ceux qui produiroient les Chevaux qui auroient le meilleur pas pour l'usé, & qui tireroient le mieux au carosse ou au chariot ? On ne feroit ces sortes d'assemblées qu'une fois l'an, pour ne pas y accoutumer trop le Peuple. De cette façon ce Spectacle auroit les agrémens & le brillant de nos Courses actuelles, sans en avoir les inconvéniens.

V.

LES JARDINS DE LONDRES [1].

Extrait du Connoiſſeur.

Nunc & Campus, & Areæ,
Lenesque ſub noctem ſuſurri
Compoſitâ repetantur horâ. Hor.

» C'EST à préſent qu'il faut retour-
» ner aux promenades, & paſſer agréa-
» blement les ſoirées ».

Now Venus in Vaux-hall her altar rears

[1] Pour l'intelligence de cette Piéce, il faut ſçavoir que les Jardins de *Ranelagh* & *Vaux-Hall* à Londres, ſont ouverts au Public tout l'Eté en payant. Ils ſont bien illuminés, il y a un excellent Orcheſtre, & on y chante des Ariettes Italiennes. Il y a un grand concours de monde à ces divertiſſemens. Lorſqu'on veut prendre des rafraichiſſemens à *Vaux-Hall*, il faut les payer à part, & on les vend prodigieuſement cher.

While fiddles, drown the Music of the
spheres:
Now girls hum out their loves to ev'ry
tree,
Young Jockey the lad, the lad for me.

Ces quatre Vers Anglois, non plus que notre version, ne sont rien moins qu'une traduction litterale, mais une paraphrase très libre, ou plutôt une espéce d'imitation.

Les différentes saisons de l'année ne produisent pas une plus grande diversité dans la nature que dans la maniere de vivre du beau monde. Les divertissemens de l'Hiver & de l'Eté different autant entr'eux, que les jours caniculaires, & les jours du mois de Décembre. Il n'y a guerres que le jeu qui se soutienne également pendant toute l'année. A mesure que les longs jours viennent, la Gent Théatrale qui contribue à dissiper nos soirées d'Hiver commence à se séparer, & à former des compagnies ambulentes, qui empaquettent leur garderobe & pré-

parent force éclairs & tonnerres pour étonner la Province. C'est dans le même tems que nos Jardins publics se préparent à recevoir nos Dames. On taille les arbres, on néttoie les allées, on perfectionne l'illumination, on embellit ce qui est d'ornement, on répare dans les peintures le dégat qu'y font ces admirables connoisseurs qui veulent s'assurer avec le doigt, si la figure qui est représentée n'existe point en chair & en os. Ranelagh & Vaux Hall, où va la Noblesse, ne sont pas les seuls lieux d'amusement de la saison. Le peuple a les siens : l'Artisan peut pour son pot de bierre voir l'inimitable Grotte de Perrot ; il peut aussi se procurer le spectacle de la chasse du canard pour 12 sols a Jenny's Whim. Point de taverne aux environs de la Ville, ni de jeu de boule qui ne soient décorés d'allées vertes & de petits bocages, où l'on entend la mélodieuse harmonie d'un aveugle. Qui peut résister à la représentation séduisante d'un aloyau & d'une quarte de bierre peints sur la porte des Cabarets ?

Nos climats Septentrionaux ne nous

permettent pas de nous borner aux plaisirs champêtres que décrivent nos Poëtes. Nous avons besoin d'une nourriture substantielle & solide : c'est ce qui occasionne la cherté de ces sortes d'amusemens, & ce qui rend le repas qu'on y fait aussi nécessaire pour le moins que la musique qu'on y entend, & les feux d'artifices qu'on y voit.

Je me divertis beaucoup Samedi dernier à *Vaux-Hall*, en y voyant un honnête Citoyen avec sa femme & deux filles, qui avoient enfin gagné sur lui de les mener à ce divertissement. Comme j'attendois beaucoup d'amusement de ce que feroit cette compagnie, je me mis dans le cabinet d'à côté pour voir & écouter ce qui se passeroit entr'eux.

En y entrant, le vieux bon homme dit à sa famille : *venez, venez, il est bien tems de nous rafraichir.* C'est à quoi les Dames souscrivirent volontiers ; & l'une des jeunes Demoiselles dit : *allons, Papa, donnez-nous un poulet.* » Oui-dà ! dit le pere, ils cou-» tent un demi écu la piéce, & ils ne

» sont pas plus gros qu'un moineau ». Et la vieille Dame reprit : » si donc, M. » Rosse, vous êtes si chiche qu'il n'y a pas » moyen d'y tenir. Quand on sort pour » se divertir, ne faut-il pas faire com» me tout le monde ? Que font quel» ques schelings de plus ou de moins » ? Ce reproche renforça la parole au vieux grison, de sorte que son autre fille qui n'avoit point encore parlé, eut le courage de demander qu'on ajoutât au poulet un peu de jambon. On donna des ordres en conséquence, sans attendre la réponse du patron. Quand l'un & l'autre fut apporté, le vieux Bourgeois mit au bout d'une fourchette la mince tranche de jambon qu'on venoit de servir, & demanda au garçon, pour combien il y en avoit : » Pour » un scheling, répondit le drôle. » Je te » prie, mon ami, combien crois-tu que » cela pese ? une once : une once, 1 sche» ling ? c'est donc 16 schelings la livre. » Joli profit, en vérité ! Voyons : suppo» sons que le jambon entier pese trente » livres, c'est plus de 20 Louis le jam» bon ; & si votre maître l'achete de la

» premiere main, le salle & l'accommo-
» de chez lui, je parie qu'il ne lui re-
» vient pas à plus d'un demi Louis la
» piéce. A ce calcul, la bonne Dame, son épouse, recommanda à son mari de garder son radotage pour un autre tems, lui demanda s'il ne falloit pas que tout le monde vêcut, & ajouta qu'elle étoit *en verite* confuse de ce qu'il venoit de dire. Ensuite s'étant ôté un mouchoir de couleur du col, elle le lui mit à la boutonniere en guise de bavette, & lui servit une cuisse de poulet. A chaque morceau qu'il avaloit, il se consoloit en disant : « en voilà pour 4 sols ;
» en voilà pour 6 ; en voilà pour 12 ;
» il faudroit ici n'avoir pas l'avaloir plus
» grand que celui d'un Sansonet ».

On peut bien s'imaginer qu'un aussi chétif régal fut bientôt dépêché. Ce ne fut cependant pas sans peine, qu'on obtint de lui de faire venir encore un morceau de bœuf qui essuya les mêmes commentaires. Quand il n'en resta plus qu'un petit morceau, le bonhomme le prit, l'enveloppa dans une vieille Gazette, & le serra soigneuse-

ment dans un portefeuille, en disant: » Je vais garder ceci jusqu'à ma mort, » comme une curiosité «. Enfin on apporta des assiétes de tartre, de flan & de ramequin, à la réquisition des jeunes Demoiselles, qui n'eurent aucun égard à la remontrance & aux regrets de leur pere qui se tuoit de dire, que cela étoit quatre fois plus cher que chez tous les Patissiers de Londres. Ce fut alors que Madame s'avisa de dire à son mari: » Il » nous faut du vin, mon très cher, sans » quoi en vérité on ne feroit aucun cas » de vous «. Oui, ma chere, reprit-il, cela est juste, mais ne vendent-ils pas aussi leur liqueur à l'once? Holà, garçon? quel vin avez-vous? Le coquin, qui voyoit à qui il avoit affaire, lui répondit: nous avons d'excellens vins de France de toutes sortes. Monsieur, veut-il du Champagne, du Bourgogne, ou du clairet? Non, non, interrompit le Vieillard impatienté, apporte-nous une bouteille de vieux vin de Portugal; mais qu'il soit bon, entens-tu? Pendant qu'on l'alloit chercher, le bonhomme se plaignoit ame-

rement de ce qu'il n'avoit pas là sa pipe ; mais sa femme ne voulut jamais lui permettre d'en demander, rien n'étant si incivil, disoit-elle, que de fumer quand on étoit avec des Dames. Quand le vin fut venu, il prit gravement la bouteille, & se mit à l'examiner. Ah, ah! dit-il, ce n'est pas là une mauvaise couleur ; voyons comment il est *brassé*. Sur cela, il en versa un verre, & après l'avoir miré, senti & gouté, il l'avala, & sur ce que les secondes pensées étoient, disoit-il, toujours les meilleures, il en prit une autre rasade ; après laquelle d'un air important il se hasarda à prononcer que ce vin étoit potable. Les Dames en dirent autant, & ajouterent qu'il étoit bon & chaud sur l'estomac. Le bonhomme se mit un peu de meilleure humeur en vuidant la bouteille, de sorte que de son propre mouvement il en demanda généreusement une autre, en recommandant particulierement au garçon d'en choisir une de jauge & de bonne qualité.

Pendant que la deuxiéme bouteille rouloit, toute la famille s'amusoit à

faire ses remarques sur le jardin. Le pere exprima son admiration sur l'illumination du lieu, & sur la dépense excessive que cela devoit occasionner. Sa fille aînée dit, que pour elle, elle préferoit les allées obscures, parce que c'étoit plus *solentaire* (a). La petite cadette se récriant sur les ariettes qu'on venoit de chanter, dit qu'elle voudroit bien les acheter, si elle en pouvoit retenir l'air. La bonne mere observa qu'il y avoit *en verité* bien bonne compagnie, mais que les hommes étoient si *singuliers*, qu'ils l'avoient entierement décontenancée, en la fixant avec leurs lorgnettes. On sembloit avoir oublié dans ce moment les flans, les tartres, les ramequins, les poulets, l'once de jambon, & tout l'écot, si le malheureux moment de compter n'étoit arrivé. Comme cette importante affaire ne regarde que les hommes, les Dames garderent un profond silence : seulement quand on eut prononcé le terrible total, notre Matrone fronça le sourcil en

(1) Pour *Solitaire*.

déclarant, que c'étoit *en vérité* exiger bien suffisamment. Cependant notre vieux Bourgeois supporta son infortune avec assez de patience. Il se borna à secouer la tête à chaque article, & à jurer qu'il n'acheteroit jamais rien davantage à l'once. Enfin, après avoir scrupuleusement recompté une ou deux fois la carte, & avoir tiré une bourse de cuir, il en tira lentement piéce à piéce 15 schelings, qu'il mit en deux rangées sur la table. Ensuite il fit changer un scheling, donna quelques sols au garçon, & remit le reste dans sa poche, en disant : ceci me servira demain à acheter du tabac.

Cette affaire terminée, la famille se prépara à s'en aller ; mais comme il tomboit quelques gouttes de pluye, Madame boutonna l'habit de son mari, de crainte qu'il ne gâtât sa veste brodée, & lui rabbatit son chapeau qu'elle attacha avec un mouchoir de poche, pour sauver sa perruque. Pour ce qui est d'elle-même, comme elle n'avoit encore porté sa robe que trois Dimanches, disoit-elle, elle la troussa par dessous sa tête, & fit embéguiner ses

filles avec des mouchoirs de poche.

Etant partis dans cet accoûtrement, je les suivis hors du jardin, & lorsqu'ils furent prêts d'entrer dans le carosse, la petite cadette s'avisa de demander : » Quand reviendrons nous, » papa ? Comment revenir ! petite fille ; » que diable, voulez-vous donc me ruiner ? Je crois qu'une fois en la vie, » c'est bien assés ; il me paroît que j'ai » aujourd'hui fait les choses assez honnêtement. Il ne m'en auroit coûté que » 4 sols & demi pour passer ma soirée » au jeu de boule, tandis qu'avec votre » maudit carosse de louage & tout le » reste, voilà presqu'un louis de dépense, » sans que nous y profitions rien «. » Fi » donc, M. Rosse, repliqua sa femme, il » y a dequoi en rougir pour vous. Vous » me reprochez, ainsi qu'à mes filles, » le moindre plaisir, & quand nous n'i» rions que boire du thé. (1) Mais voilà

---

[1] On va pour de l'argent, dans d'autres Jardins, boire du thé à un prix très inférieur à celui des Jardins publics de *Vaux-Hall* & de *Ranelagh*.

» que mes filles commencent à devenir
» grandelettes, il faut qu'elles voyent
» un peu le monde, & assurément elles
» le verront «. Le mari, qui hors de chez
lui n'aimoit point les disputes suivies,
& qui voyoit approcher le carosse,
mit fin à la conversation, en disant :
» Entrez, entrez, notre femme, allons
» vîte ; sans quoi nous n'arriverions pas
» à tems, pour que ma bonne perruque
» soit accomodée ce soir : vous sçavez
» que c'est demain Dimanche «.



VI.

AUTRE EXTRAIT

DES PAPIERS DE LONDRES.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli. (Juvenal).

» TOUT ce qui occupe les hommes, » le désir, la crainte, la colere, l'a» mour du plaisir, la joie, & leurs » mouvemens continuels, voilà les » ingrédiens de mon Livre «.

Whatever the busy bustling world employs,
Our wants and wishes, pleasures, cares and joys,
These the historians of our times display,
And call it News, the hodge-podge of a day.

LORSQUE j'ai résolu pour la premiere fois de paroître en public

comme *Connoisseur*, (1) j'avois quelque envie de faire mon entrée public dans les Gazettes ou les Nouvelles. Les avantures particulieres, les faits courans qui en sont l'objet, sont assez de mon ressort. Les parties brillantes de jeu qui se font au Caffé de Whigte, les paris des courses de Newmarket, les repas qui se donnent entre differentes Coteries, fournissent à nos réfléxions sur le luxe du présent âge. Y a t'il rien de plus digne de faire le pendant de mes observations, que tous les faits qu'on trouve dans le *Daily Avertiser*, (2) composé par M. *Jenour*. On y apprend qu'est-ce qui s'est marié ou pendu; quand son Excellence va à Newmarket, ou quand Myladi N. part pour Bath. La semaine derniere, dans la même feuille, les gens de loix furent instruits que Milord Chance-

---

(1) On se rappellera que c'est le titre de ce Journaliste.

[2] Feuille Périodique contenant les Nouvelles du *Pavé* de Londres, laquelle paroît tous les jours.

lier ayant la fistule, ne pouvoit pas sieger à la Cour de la Chancellerie; & les gens à la mode apprirent la triste nouvelle que Ricciarelli étant indisposé, ne chanteroit pas au premier Opera.

La partie des élucubrations de M. *Jenour*, qui est consacrée aux avertissemens, n'est pas moins instructive, ni moins amusante, & la plûpart de ces articles sont bien faits pour occuper ma censure. On y fait mention de M. *Stephen Pits*, comme celui qui fournit à meilleur compte les Bibliotheques des Dames de boëtes à Thé *in-8°.* & de chaises percées *in fol.* On avertit les gens de goût des *Japons* rares pour les desserts, & des riches étoffes de Soye qui doivent se vendre à l'enchere. On prévient que tout à côté du *Bagnio de Haddock*, on vend un antidote contre le poison qu'on contracte à ce bain; que le Docteur *Rock* guerit infailliblement certaines maladies épidémiques, en vertu d'une patente du Roi; que tel sçavant Médecin-Chirurgien traitera secretement toutes sortes de personnes (*pro morbus veneria curans*

das), ainsi que l'exprime modestement M. le Docteur dans ce latin de sa façon ; qu'un habile Accoucheur, en présence de 50 personnes, servira les personnes du sexe qui se trouveront dans le cas d'accoucher secretement.

Nonseulement ont trouve dans ces papiers publics tout ce qui concerne les Banquiers, Courtiers, Macquignons, mais encore tout ce qui a trait au plaisir & à la galanterie. Au moyen de deux Schelings, on donne des rendez-vous, on forme des intrigues. Toute jeune fille gentille sachant tout faire, & qui n'a pas de place, est sûre de trouver un maître en se faisant mettre sur les papiers. Toutes personnes des deux sexes d'un caractere *sûr*, qui veulent loger ensemble, trouvent un appartement sans qu'on leur fasse de questions incommodes. Souvent *Romeo* déclare en caracteres imprimés sa passion inexprimable pour la charmante *Arabella*. Telle Dame habillée de telle maniere & vue en tel lieu, est priée de laisser un mot pour A. B. à telle adresse. Avant l'acte du mariage, il étoit très ordinaire de voir

de jeunes Messieurs & de jeunes Demoiselles, doués des qualités requises pour adoucir le joug du mariage, s'offrir l'un à l'autre. On y avertissoit du besoin que l'on avoit d'une agréable compagne pour la vie, comme aujourd'hui on avertit dans ces mêmes papiers, pour trouver un compagnon de voyage dans une chaise de poste. Depuis que ce trafic de mariages est défendu, il s'est ouvert une nouvelle branche de commerce, & les femmes s'offrent pour les mêmes fins à d'autres titres. Le *Daily Avertisser* est aujourd'hui le registre des jolis visages & des nouvelles beautés. On a vû dernierement les offres de plus d'une jeune Dame qui seroit bien aise d'avoir la compagnie de quelque homme âgé, pour passer ses heures de loisir avec lui, & *jouer aux cartes*.

Je regarde ces papiers publics comme d'excellentes Annales de la Nation, où notre posterité verra le goût & les mœurs de notre âge. On y apprendra qu'elles ont été nos lectures favorites; & quand on trouvera les *Avis au Public* par lesquels les maris redemandent

leurs femmes qui les ont quittées; nos marchands qui invitent leurs apprentifs fugitifs à revenir; nos procès criminels à Westminster, & nos factums pour des adulteres & des parjures, ne prendra t'on pas une notion suffisante de notre vie privée? Entr'autres motifs de regret de ce que l'Art de l'imprimerie n'a pas été inventé plutôt, je regrette particulierement les détails de cette nature, qui par ce moyen seroient parvenus jusqu'à nous.

Avec quel plaisir ne verrions-nous pas aujourd'hui un Gazetier Athenien & une affiche Romaine! Un bon Critique, un habile Antiquaire, en feroient autant de cas que des Auteurs Classiques. Combien ne seroit-on pas flatté de sçavoir, quels jours Ciceron & Pline ont été à leurs magnifiques maisons de campagne; qui étoit le principal Chanteur aux Opera Grecs; quel étoit le rôle où Roscius brilloit le plus? J'ai moi-même connu un très habile homme, qui m'a assuré qu'il a été beaucoup plus enchanté, lorsqu'il a fait la découverte que les

Sofies étoient les Libraires d'Horace; & que *l'Hecyre* de Terence avoit été sifflée, qu'il ne l'auroit été en apprenant des Anecdotes sur la destruction de Carthage, ou sur la mort de Cesar. Pour moi, je ne doute pas qu'on n'ait appellé nos papiers *Daily*, c'est-à-dire, *Journaliers*, parce qu'ils ne durent qu'un jour. C'est ce qui me fait craindre qu'ils ne soient par trop fugitifs, de sorte que peut être ne parviendront-ils jamais à la posterité. Pour remedier en quelque sorte à cet inconvenient, je terminerai ce discours par quelques *Avis* importans qui, pour n'avoir pas été dans le tems insérés dans nos papiers, sont bien certainement de la même nature que ceux qui y ont place tous les jours.

AVIS DIVERS.

OBRIEN RAPAX, prête serment de toutes sortes & à tout prix; & il procurera des témoins positifs à un jour préfix, dans toutes sortes de causes. Il contractera avec tout homme

me de loi, s'accommodera même pour jurer par quartier, & fournira des certificats à des termes fort raisonnables. On le trouvera tous les jours à son logement à *Old-Bailey*.

Il suivra la Chambre des Communes, servira le Public aux Elections du Parlement, & se trouvera à Westminster le prochain quartier.

On a besoin d'une jolie Fille négresse ou mulâtre, ayant la peau douce, de belles dents, les membres bien proportionnés, haute pour le moins de cinq pieds trois pouces, & qui ne soit pas au-dessus de dix-huit ans. Quiconque aura une telle Fille à indiquer, sera récompensé de cinquante guinées, en s'adressant à la Tête de *Shakespear*, Taverne de *Covent-Garden* (1).

Nota. Toute jolie Fille blanche entendra quelque chose à son avantage à la même adresse.

---

[1] C'est le quartier consacré à la débauche.

Différentes sommes depuis 10 livres sterlings jusqu'à 10000, dont ont besoin immédiatement;

Quelqu'un qui est dans une affaire considérable & très avantageuse. Un autre dont le caractere & la conduite sont au-dessus de tout examen. Une Personne qui n'en a besoin que pour une semaine, ou plus long-tems, si le Prêteur l'aime mieux. Sur une sûreté *indéniable*. On donnera une jolie gratification. L'intérêt sera payé ponctuellement. On peut compter sur la probité la plus stricte & le plus profond secret. L'Emprunteur donnera toute sorte d'hypotheques, & assurera même sa vie.

On s'adressera à *A. B. L. M. S. T. X. Y. &c. &c. &c.*

On a publié aujourd'hui les Avantures de *Dick Hazard*.

L'Histoire de M. *Josua Véridique*.

L'Histoire de *Jacques Vagabon*, Ecuyer.

Le *Bill*, ou l'*Acte de Mariage*. Nouvelle.

Et on publiera incessamment les Avantures de *Jacques Sans-Soin.*

Les Mémoires de *Dicx, condamnable, &c.*

Collection complette de Nouvelles pour l'amusement du présent Hyver.



ESPAGNE.

I.

HISTOIRE

D'UN PRÉTENDU HOMME MARIN.

(*Extrait de* DOM FEJIOO).

LE bruit ſe répandit en Eſpagne il y a quelques années, qu'un jeune homme des Montagnes de Burgos s'étoit jetté à la Mer, & y avoit vécu pendant longtems parmi les poiſſons. J'avouerai que je révoquai en doute ce fait, & il y auroit eu réellement de la légéreté à le croire ſur la voix publique, d'autant plus qu'on ajoutoit que c'étoit l'effet d'une malédiction prononcée contre ce jeune homme par ſa [illegible], circonſtance qui s'eſt depuis [illegible] uſſe. J'avois mépriſé ce pro[illegible] me [illegible] d'autres bruits vul[illegible] a environ trois

mois qu'un de mes amis, homme respectable, m'engagea à publier cette merveille comme digne de la curiosité du public, en m'assurant qu'elle étoit réelle & qu'il la tenoit de deux personnes qui avoient connu ce jeune homme, & qui l'avoient fréquenté depuis qu'il avoit quitté la Mer, pour vivre sur la terre. Je ne me contentai cependant point de cette assurance; je consultai plusieurs personnes de cette Province, & à force de soins je me procurai une description de cet homme rare qui me fut remise par le Marquis de *Valbuena*, résident dans la Ville de Santader : en voici la copie.

A Lierganès, Bourg de l'Archevêché de Burgos, à deux lieues au S. O. de Santader, demeuroient *François de la Vega* & *Marie del Casar* sa femme, qui eurent quatre garçons, nommés *D. Thomas*, *François*, *Joseph* & *Jean*. Le premier de ces quatre garçons étoit Prêtre, & le dernier qui vit encore est âgé de 74 ans. Leur mere envoya en 1672 son second fils *François*

à Bilbao, pour apprendre le métier de Charpentier. Il étoit alors âgé de 15 ans. Il y resta pendant deux ans jusqu'à la veille de la Saint Jean de 1674, qu'étant allé avec d'autres jeunes gens se baigner, ils lui virent faire le plongeon, après avoit laissé ses habits sur le rivage avec les leurs. Ne doutant pas qu'il ne revint bientôt, ils l'attendirent quelque tems, jusqu'à ce qu'enfin ils désespererent de le revoir & se persuaderent qu'il s'étoit noyé. Ils en informerent le maître de ce jeune homme, & celui-ci le fit sçavoir à sa mere qui pleura sa perte. L'an 1679. quelques Pêcheurs de la Mer de Cadix virent un jour une figure d'homme nageant sur les eaux & y plongeant. Le lendemain ayant revu la même chose, ils divulguerent cette nouvelle qui fixa l'attention du public, de sorte qu'on résolut de lui tendre des filets. Après l'avoir amorcé avec des morceaux de pain qu'on lui jetta dans l'eau & qu'il mangeoit, ils le prirent dans ces filets & trouverent que c'étoit un homme très bien conformé. On lui parla en

plusieurs langues, sans qu'il répondit à aucune ; on alla même jusqu'à le conjurer au Couvent de Saint François, pour s'assurer s'il n'étoit point possédé de l'Esprit Malin, ce qui ne produisit aucun effet. Enfin peu de jours après il prononça le mot de *Lierganès*. Quelqu'un de ceux qui étoient présens se trouva être de ce lieu, & on l'écrivit à Don *Dominique de la Cantolla*, Sécrétaire de l'Inquisition, qui étoit aussi de Lierganès ; ce dernier, pour aller à la source, en fit part à ses parens. On sçut qu'il avoit en effet disparu, sur la côte de Bilbao, un jeune homme de Liergaṅès, & on rendit cette réponse au Couvent de Saint François de Cadix. Il s'y trouvoit alors un Religieux de Saint François nommé le P. *Jean Rosende*, qui venoit de Jerusalem, & qui demandoit l'aumône pour les Saints Lieux. Ce Religieux résolut, en faisant sa tournée, de remener ce jeune homme à Liergaṅès, ce qu'il exécuta l'année suivante. Lorsqu'il fut à un quart de lieue de ce Village, il ordonna au jeune homme de prendre

les devans & de lui montrer le chemin de sa maison ; ce que ce jeune homme exécuta. Il marcha droit chez sa mere, qui aussi-tôt qu'elle l'apperçut, l'embrassa en disant : *Voilà mon fils François que j'ai perdu à Bilbao*. Ses deux freres qui y étoient aussi l'embrasserent avec la même tendresse, sans que *François* donnât plus de signe d'étonnement & de sensibilité, que s'il avoit été un tronc d'arbre. Après le départ du P. *Rosende*, ce jeune homme resta neuf ans de suite chez sa mere, le jugement troublé, ne parlant que fort peu, & prononçant tout au plus ces mots, *tabac*, *pain*, *vin*, sans que ce fût même avec suite ni à propos. Lui demandoit-on s'il en vouloit ? Il ne répondoit rien ; mais si on lui donnoit du pain, il en mangeoit avec excès pendant quelques jours, après quoi il en passoit quelques autres sans prendre aucune nourriture.

Si on lui envoyoit porter quelques papiers d'un Village à l'autre, surtout dans l'un de ceux qu'il connoissoit de son bas âge, il s'acquittoit avec exac-

titude de cette commission, le remettoit à la personne, sans se tromper, & rapportoit avec soin la réponse ; de sorte qu'il n'y avoit pas à douter qu'il entendit ce qu'on lui disoit, mais de lui-même il ne formoit aucun discours.

Une fois, entr'autres, quelqu'un de Lierganés l'ayant envoyé à Santader, pour y porter une lettre, comme il falloit passer la riviere qui a plus d'une lieue de large au lieu de Pedrena, n'y ayant point trouvé de barque, il se jetta dans la riviere, la traversa, & remit la lettre ponctuellement à son adresse.

Ce jeune homme avoit environ six pieds de haut, le corps bien formé, le teint blanc, le poil roux & court, comme s'il ne venoit que de naître. Il avoit les ongles rognés, & comme rongés par le salpêtre, & il alloit toujours nuds pieds. Si on lui donnoit des habits, il les portoit ; sinon il ne lui en coutoit pas plus d'aller tout nud. Si on lui donnoit à manger, il prenoit tout ce qu'on lui donnoit : si on ne lui en donnoit pas,

il n'en demandoit point, de sorte qu'il paroissoit inanimé, lorsqu'il étoit question de discourir, & qu'il ne montroit de sentiment que pour obéir. On avoit remarqué que pendant sa jeunesse il avoit beaucoup d'inclination pour pêcher; il alloit souvent dans la riviere de Lierganés, & il étoit grand nageur. C'est ainsi que ce jeune homme resta pendant 9 ans chez sa mere, après quoi il disparut, sans qu'on ait sçu ce qu'il est devenu, quoique quelques-uns prétendent qu'un homme de Lierganés l'a depuis revu dans un Port des Asturies, ce qui est sans fondement.

Tout ce qu'on vient de rapporter a été certifié par D. *Thomas* & *Jean* ses freres.

Ainsi finit la relation qui a été confirmée par D. *Gaspard Melchior de la Riba Aguero*, Chevalier de S. Jacques, demeurant à Gaians, à une demie lieue de Lierganés, qui avoit été consulté là dessus par son gendre D. *Diegue Antoine de la Gardera Velarde*, demeurant à Madrid. Ce Chevalier de S. Jacques assure avoir vû souvent chez lui & trai-

té notre homme marin ; on a encore sur cela le témoignage de D. *Pierre Denis de Rubalcava*, demeurant à Solarés, Village voisin, lequel à tous les faits qu'on a raportés, ajoute avoir vû le corps de François tout couvert d'écailles, lesquelles écailles à la vérité sont tombées depuis. D'un autre côté, D. *Gaspard de la Riba* dit dans sa relation, que le même avoit en quelques endroits du corps la peau aussi rude que du chagrin. Il est vrai que d'autres personnes ne disent point avoir vû ces écailles, ce qui n'est pas une objection sans replique. Ceux qui l'ont vu à son arrivée à Santader, ont pû assurer avec vérité qu'il les avoit, puisqu'alors il les avoit réellement : ceux qui l'ont vû depuis, ont pû affirmer avec autant de vérité qu'il ne les avoit plus, parce que réellement elles étoient tombées. On a pu aussi prendre la rudesse de sa peau pour des écailles.

Peut-on trop regretter que cet homme eut perdu l'usage de la raison ; en regardant cet accident non-seulement comme un grand malheur pour lui,

mais encore comme une très grande perte pour nous, vû les connoissances que nous aurions pû attendre de lui, comme le fruit de son séjour dans la Mer. Que de faits ignorés par tous les Naturalistes! Que n'aurions-nous pas pû apprendre de lui sur les Poissons! Que de lumieres ne nous auroit-il pas fournies sur leur génération, leur façon de vivre, leur nourriture, leurs transmigrations, leurs guerres, leurs alliances; comme aussi sur le fond de la Mer, sur les plantes qui y naissent, les matiéres qui s'y joignent, les eaux qui s'y rendent! On auroit pû s'instruire par lui, comment il s'étoit fait si subitement à ce genre de vie si opposé à celui qu'on mene sur la terre; comment il se nourrissoit dans la mer; s'il y dormoit pendant quelques intervalles; combien de tems il supportoit le défaut de respiration; comment enfin il échappoit à la voracité des monstres marins.

Si le fait de la malédiction de sa mere étoit fondé, nous pourrions regarder les circonstances surprenantes de

la vie de François, comme une suite de cette malédiction : on pouroit même alors supposer que la Toute-puissance de Dieu y est intervenue ; mais ce premier fait étant entierement faux, on ne peut admettre rien de surnaturel pour cause de ces évenement extraordinaire.

L'histoire ne nous offre qu'un cas qui ressemble à celui-ci, & encore n'est-ce qu'en partie. C'est celui d'un Sicilien, nommé *Nicolas*, connu sous le nom de *Pesce-cola*. Ce Nicolas, né de pauvres parens à Catania, s'exerça dès l'enfance à nager. Il y avoit des dispositions naturelles, de sorte qu'il devint bientôt très habile nageur. Le goût & le besoin lui firent choisir le métier de la pêche, & il s'attacha à celle des huitres & du corail. A force de s'y livrer, il s'habitua tellement à l'eau, qu'il ne vivoit qu'avec peine sur terre. Apprivoisé avec ce féroce élement, il méprisoit ses fureurs, & jouissoit de sa sévérité. Il n'y avoit point de poisson qui pénétrât avec plus de hardiesse dans sa profondeur, & qui parcourut avec

plus de rapidité son immense étendue. La superstition payenne n'auroit pas manqué de faire de ce Pêcheur une Divinité Marine. Ce qui au commencement n'avoit été que plaisir & amusement, devint un besoin indispensable. S'il étoit un jour sans entrer dans l'eau, il souffroit tant de la poitrine qu'il ne pouvoit y résister. Il servoit fréquemment de Courier d'un port à l'autre, ou du Continent aux Isles voisines, & se rendoit surtout nécessaire, lorsque la mer étoit si orageuse que les Mariniers n'osoient s'y risquer. Il ne se bornoit pas à nager le long de la côte ; souvent il s'avançoit fort loin, & y passoit des jours entiers. Aussi étoit-il universellement connu de tous ceux qui fréquentoient les côtes de la Sicile & du Royaume de Naples. S'il voyoit passer un bâtiment, quelqu'éloigné qu'il fut, il l'atteignoit, l'abordoit, mangeoit & buvoit ce qu'on lui donnoit, & s'offroit à porter des nouvelles des Navigateurs, quelque part que ce fut, ce qu'il exécutoit surement. Il avoit même soin de se munir d'une

bourse de cuir bien garnie pour porter les lettres, sans qu'elles se mouillassent.

Ainsi vivoit cet Amphibie raisonnable, jusqu'à ce qu'enfin il devint victime du Dieu Neptune à qui il rendoit hommage. Soit que le Roi de Naples, Frederic, voulut essayer les talens de Nicolas, ou qu'il voulut absolument se faire instruire de la position & du sol de la mer dans ce fameux gouffre d'eau, près du Cap de Faro, si connu par les anciens sous le nom de *Carybde*, il ordonna à Nicolas de s'y jetter. Ce dernier effrayé du danger dont il connoissoit toute la portée, fit quelque résistance; mais le Roi voulant le décider, y jetta une coupe d'or, en lui disant qu'elle seroit à lui s'il pouvoit la retirer de cet abyme. La cupidité excita son courage; il se jetta dans cette terrible profondeur, où après avoir cherché pendant trois quarts d'heure, il reparut avec la coupe. Il informa le Roi de la situation de ces cavernes & des différens Monstres Marins qui en faisoient leur repaire: peut-être outra-t-il la vérité, étant

bien certain que personne ne pourroit le démentir. Le Roi désira une relation plus distincte des particularités de ce lieu si remarquable, ou peut-être, comme tant d'autres Princes, mesuroit-il sa satisfaction sur le danger qu'on couroit pour la lui procurer. Quoiqu'il en soit, il voulut mettre *Nicolas* à une nouvelle épreuve, & trouvant chez lui encore plus de résistance que la premiere fois, parce que ce dernier avoit senti par lui-même l'énorme péril auquel il s'exposoit, persuadé qu'il le détermineroit par un appas encore plus séduisant, il jetta dans cet endroit une autre coupe d'or, & promit de plus au Pêcheur de lui donner une bourse d'or, s'il rapportoit la coupe. L'avidité du gain qui a été fatale à tant d'humains, le fut à ce malheûreux Pêcheur. Il partit pour cette deuxiéme expédition, mais ce fut sans retour, & même sans qu'on retrouvât son corps, soit qu'il eût péri dans quelque passage difficile du Détroit, soit qu'il eût été dévoré par les Monstres Marins qu'il avoit dit

avoir vus la premiere fois.

Cette derniere Relation s'accorde avec la premiere fur plufieurs points. On voit dans l'une & dans l'autre une paffion violente pour la vie aquatique, une force & un gout extraordinaire pour nager, & l'avantage merveilleux de paffer plufieurs heures fans refpirer. La premiere Relation offre de plus un défaut de fommeil très probable, & une privation de jugement bien conftatée. Tous ces articles méritent d'être difcutés. Le premier préfente peu de difficultés; la paffion de nager eft très commune chez ceux qui ont une fois commencé cet exercice, & fouvent violente chez ceux qui y ont beaucoup de difpofition & d'adreffe.

Illis in ponto jucundum eft quærere pontum,
Corpora qui mergunt undis, ipfumque fub antris
Nerea, & æquoreas conantur vifere Nymphas.

Quoique je ne fçache pas nager, je

sens le goût extraordinaire qu'on peut y prendre. Le risque qu'on court en s'y livrant prouve encore combien il faut qu'il y ait d'attrait.

La force & l'habileté extraordinaire des Nageurs n'a encore rien de surprenant, si on suppose beaucoup d'éxercice. *Alexandre ab Alexandro* dit avoir connu un autre Nageur Napolitain qui faisoit de suite les six milles qui sont entre l'Isle Enaria & Procyta dans le Golfe de Naples; encore faisoit-il souvent six autres milles en revenant dans le même jour. Cela paroitra moins incroyable à ceux qui considéreront, que tel homme qui ne fait point d'exercice ne peut souvent pas faire un quart de lieue, sans se fatiguer; tandis que tel autre qui s'y sera habitué fera sept à huit lieues de suite sans s'incommoder. Peut-être aussi les Nageurs célébres dont nous parlons, étoient-ils doués d'une vigueur de corps qui leur donnoit la facilité de fendre les eaux, comme les Dauphins.

Il y a plus de difficulté au défaut de respiration pendant un certain tems.

Cependant j'ai déja rapporté dans plusieurs autres endroits du *Théâtre Critique*, quels sont les cas & les causes qui font qu'on peut vivre quelque tems sans respirer. *Galien* dit, que ce qui fait que les femmes incommodées d'affections hystériques sont longtems sans respirer, c'est parce qu'elles ont le cœur très refroidi. Il dit dans un autre endroit, que la respiration n'est nécessaire chez les animaux que pour tempérer le trop d'ardeur du cœur & du sang. Or il est certain que l'eau doit bien refroidir le cœur & le sang de ceux qui y sont longtems. Je sçai qu'on a contredit cette opinion de *Galien*, & que celle qu'on y a substituée est bien plus plausible; sçavoir, que les esprits nitreux qui résident dans l'air conservent le mouvement & la flexibilité du sang qui se coaguleroit sans l'assistance de ces esprits. Après tout, pourquoi ne supposeroit-on pas que le sel Marin qui se trouve dans l'Ocean équivaut au nitre de l'air, & empêche également la coagulation du sang?

Nous avons jusqu'ici traité de ce

qui étoit commun aux Nageurs Espagnols & aux Nageurs Siciliens ; il nous reste encore quelques remarques à faire.

Le Sicilien passoit ordinairement les nuits à terre, où il reposoit comme les autres hommes. Pendant 4 ou 5 ans l'Espagnol habita les flots, où il semble qu'il ne pouvoit pas jouir des douceurs du sommeil. On a des preuves que plusieurs personnes ont passé beaucoup de tems sans dormir. *Seneque* rapporte que *Mecene* veilla pendant trois années de suite. *Fernel* parle d'un homme en délire qui veilla pendant quatre mois ; & *Jean Heurnius*, Médecin de Leyde, fait mention d'un autre, qui, sans être en délire, veilla continuellement pendant 10 années. Si ces faits sont fondés, il est possible que *François de la Vega* ait habité dans la mer pendant 4 ou 5 ans, sans dormir. Son cerveau étoit surement affecté, ce qui rend le fait moins étonnant. Il se peut encore, qu'il se soit procuré quelques heures de sommeil, en allant se reposer sur le rivage en tant de lieux inhabités qui sont baignés

par la mer. Enfin on peut ſuppoſer, qu'on peut dormir dans le lit même de la Mer. *Ariſtote* dit y avoir vû dormir des poiſſons : *Piſces enim omnes, atque adeò qui molles appellantur, dormire obſervavimus.* Je ne vois pas que l'objection qu'on tire du beſoin de la reſpiration, puiſſe avoir lieu ; & puiſqu'un homme peut reſter au fond de la mer pendant deux heures ſans reſpirer, pourquoi ne pourroit-il pas y dormir pendant le même tems ?

Venons-en à la privation de Jugement : ſi ce n'étoit que comme les autres hommes à qui ce malheur arrive, il n'y auroit pas de quoi s'en étonner. Ce qui demande ici toute notre attention, c'eſt la complication extraordinaire de la maladie, en conſéquence de laquelle certaines facultés de l'ame étoient ſenſiblement affectées, ſans que d'autres le fuſſent. Cet homme obéiſſoit ponctuellement à ce qu'on lui ordonnoit, & il éprouvoit en même-tems une ſtupidité qui alloit juſqu'à l'inſenſibilité, lorſqu'il étoit queſtion d'agir par lui-même. Il n'y avoit pas moins de con-

tradiction dans les opérations de sa mémoire. Il se ressouvenoit des lieux, des chemins, des personnes qu'il avoit fréquentées, & il oublioit ce qui semble beaucoup plus difficile à oublier, c'est-à-dire, l'usage des mots, des noms & jusqu'aux signes les plus communs par lesquels on demande tout ce qui tend à notre conservation, avantage de l'instinct dont les brutes les plus déraisonnables sont douées.

On a vu une pareille lésion du jugement dans les foux que les Médecins appellent *mélancholiques*, ou *maniaques*. Ils raisonnent sensément sur certaines matieres, & extravagent sur d'autres. *Pline*, *Liv.* 7. *ch.* 24, parle d'un homme qui ayant été blessé d'un coup de pierre à la tête, oublia les lettres de l'Alphabet, & conserva le souvenir de tout le reste. En effet la partie du cerveau où s'exerce la faculté mémorative étant divisée en un nombre de cellules où se distribuent les images des objets, il se pourroit qu'un coup de pierre, qu'une chute ou un autre accident attaquât précisément quelques

unes de ces cellules en particulier, de ſorte qu'il ne ſe perdit que les images qui y ſont empreintes, & que les autres ſubſiſtaſſent entieres.

Si l'on fait l'objection qu'il eſt difficile que tant d'images puiſſent obtenir une place diſtincte dans un eſpace ſi étroit, on répondra par l'exemple des objets de la puiſſance viſuelle qui ſe diviſe très diſtinctement dans un eſpace beaucoup plus ſerré. Celui qui d'une éminence voiſine voit une armée de 200000 hommes, reçoit 200000 images bien diſtinctes, & même ſi autour de cette armée il y avoit un côteau de 200000 arbres, on auroit ces 200000 images d'arbres également diſtinctes. Mais revenons au fait.

On a dit dans la Relation précédente que cet homme, avant que de vivre dans la Mer, jouiſſoit de l'uſage de ſes facultés ſpirituelles. Eſt-il bien croyable qu'un homme ayant tout ſon bon ſens naturel, ſe réſolût à un genre de vie auſſi étranger à ſa premiere éducation, & par conſéquent auſſi violent? Un homme ſenſé ſe dé-

terminera-t-il à se priver du commerce des hommes, des habits, du coucher, ainsi qu'à vivre de poissons crus, & à essuyer le danger d'être mangé par des Monstres Marins? Il faudroit en ce cas que sa folie fût de l'espece connue sous le nom de *Lycantropie*. Cette maladie dont l'etymologie se tire du dérangement du cerveau, fait que nous croyons ressembler à des Loups; mais ensuite elle s'est étendue à tous les autres délires où nous croyons être transformés en quelques bêtes, de quelque nature qu'elles soient, cherchant à en imiter la maniere de vivre. Ceux qui se croient Loups, se retirent sur les montagnes, poursuivent les brebis, & les mangent crues. Ceux qui se croient Chiens, dont la maladie est connue plus particulierement sous le nom de *Cynantropie*, aboyent comme eux, gardent la porte de la maison, & rongent les os. On peut conjecturer que notre Nageur s'imaginoit être Poisson, lorsqu'il prit ce genre de vie. Je ne sçai dans quel Auteur de Médecine j'ai lû qu'un autre homme s'imaginoit être Anguille.

D'un

D'un autre côté, si *François de la Vega*, avant que de vivre dans la Mer, avoit donné quelque marque de folie, auroit-on passé sous silence une circonstance aussi essentielle dans cette Relation ? On convient qu'il n'étoit plus dans son village, lorsqu'il renonça à la Société, & qu'il étoit alors à Bilbao où il apprenoit le métier de Charpentier. Mais seroit-il possible que le Maître chez lequel il étoit n'eût eu nulle connoissance d'un accident aussi terrible que celui de la perte du jugement ; qu'il n'en eût pas donné avis à sa famille, & qu'il n'eût pas attribué tout naturellement sa perte à cet accident ? N'est il pas même à présumer qu'en pareil cas on l'auroit gardé avec plus de soin & qu'on ne lui auroit pas permis de trop approcher du rivage ? Il n'est pas plus vraisemblable que la tête lui ait tourné précisément dans le moment auquel il se jetta dans la Mer pour ne plus reparoître.

Je crois donc beaucoup plus probable, que sa raison s'égara à mesure qu'il faisoit du séjour dans la Mer, à quoi

ont pû contribuer plusieurs causes différentes, sçavoir :

Premierement la qualité de l'eau de la Mer dans laquelle il vivoit ; & il faut distinguer dans l'eau de la Mer l'eau pure, le sel qui y est mêlé, & la substance bitumineuse ou souffrée, qui la rend mal-saine & fetide. Car ce n'est pas comme quelques-uns pensent, le sel qui empêche que l'eau de la Mer ne soit potable, puisque s'il n'y avoit que cet obstacle, on pourroit facilement l'en séparer ; mais on n'a jamais pû diviser les parties bitumineuses dont l'eau marine est impregnée, & ce sont précisément ces dernieres qui auront le plus affecté son cerveau, comme étant plus étrangeres à l'homme que le sel & l'eau.

2°. La nourriture des poissons crus peut fort bien causer du désordre dans le jugement. Peut être même a-t-il pû manger de quelque espéce particuliere de poissons qui aura produit plus particulierement cet effet.

3°. La séparation du commerce des hommes est bien propre à opérer ce

désordre. Il n'y a point de faculté dans l'homme qui ne se perfectionne par l'exercice & qui ne s'émousse faute d'exercice. Il est très vraisemblable que, si on vivoit séparé de toute Société, on exerceroit fort peu son jugement, & que si ensuite on se trouvoit dans le cas de discourir, on y seroit fort embarrassé. Dailleurs le commerce avec les hommes nous occasionne de penser non-seulement pendant que nous conversons avec eux, mais encore dans d'autres momens, tant pour refléchir sur nos dernieres conversations, que pour préparer celles qui suivent. En effet un Montagnard, tout grossier, tout féroce qu'il est, employe dumoins sa raison à se procurer les moyens de trouver les alimens nécessaires pour sa conservation. L'homme en question qui avoit toujours sous sa main les Poissons, qui faisoient sa nourriture, étoit exempt de cette occupation. Si l'on étoit livré aux écarts d'une imagination sans objet & désordonnée, il en résulteroit nécessairement une étrange confusion d'idées qui se tourneroit en démence, à moins qu'on

rentrât dans la Société. *François de la Vega*, après avoir eu neuf ans de séjour habituel dans la Mer, étant retourné à son premier genre de vie, auroit donc pû, par le commerce des hommes, recouvrer sa raison, si toutes les causes qu'on vient ici de réunir ensemble n'avoient concourru à son espece de délire.

Mais, dira-t'on, comment est-il possible qu'un homme ayant tout l'usage de sa raison, ait pu prendre une résolution si extravagante ? Faire une telle objection, c'est bien peu connoître les passions humaines. A quelles fatigues immodérés ne s'exposent pas les Chasseurs aux dépens de leur santé ? Quels hazards ne courent pas ceux qui passent leur vie dans l'exercice d'une galanterie continuelle ! A quoi tient la vie de ceux qui vont chercher à la guerre la vaine fumée d'une applaudissement dont ils sont rarement l'objet direct ? Pourquoi ne pas imaginer que notre Pêcheur, dominé par le goût le plus vif pour l'humide élément, se sera déterminé facilement à passer le reste de ses jours

avec les poiſſons ? Pourquoi n'auroit-il pas pû eſſayer quelque tems auparavant ce genre de vie & ſes forces pour le ſupporter ? Il ſe ſera ſans doute beaucoup exercé à nager ; il aura éprouvé juſqu'à quel point il pouvoit ſouffrir le défaut de reſpiration ou de ſommeil ; il ſe ſera auſſi réduit d'avance à ne manger que des poiſſons cruds, hypotheſe d'autant moins abſurde que ſur les côtes de la Galta pluſieurs perſonnes mangent par régal les huitres vives & crues au moment que les Pêcheurs les tirent de l'eau. Il n'y a que les gens délicats qui les aſſaiſonnent alors avec un peu de poivre & de jus d'orange.

Profitons de l'exemple de *François de la Vega* pour conjecturer, que les Hommes Marins, dont on a donné en différens tems pluſieurs Relations, ont pû provenir d'une race particuliere dont le premier Pere étoit un homme ainſi que nous, & ſe ſera habitué à la Mer, comme notre Pêcheur de Lierganès.

On dira peut-être que l'œuvre de

la génération, celle de l'accouchement, & la nourriture des enfans n'auroient pas pû réussir dans la Mer. Quant aux deux premieres de ces opérations, rien n'empêche qu'elles n'ayent pû avoir lieu en pareil cas, soit dans les Isles désertes, soit dans les écueils que rencontrent les Navigateurs, soit enfin sur les Côtes inhabitées. Pour ce qui est d'élever les enfans, rien n'empêcheroit que le pere & la mere ne se fussent relevés pour soutenir l'enfant sur la superficie de l'eau, jusqu'à ce qu'il fut en état de nager.

Le même exemple de *François de la Vega* résoud encore une autre difficulté, tirée de ce que les hommes marins, dont on a fait mention jusqu'ici, ont été privés de l'usage de la parole. On a déja vû que *François de la Vega* ne prononçoit que très peu de mots, depuis son séjour dans la mer, & il est probable que, s'il y étoit resté plus long-tems, il auroit entierement perdu l'habitude de ce peu d'articulation qui lui étoit resté.

Dès que l'uniformité de configura-

tion entre ces hommes marins & les autres hommes, eſt auſſi bien établie qu'elle l'eſt, tout concourt à prouver qu'ils ont la même origine que nous. D'ailleurs quelle impoſſibilité y a-t'il qu'un homme & une femme, ou même pluſieurs hommes & pluſieurs femmes ayent volontairement habité dans la mer, comme *François de la Vega*? Ne s'eſt-il pas pû trouver des perſonnes des deux ſexes entraînées & dominées par cette même paſſion pour l'exercice de nager, & pour la vie aquatique? L'émulation n'a-t'elle pas pû exciter pluſieurs bons nageurs à ſe réunir, & à ſe fixer à ce genre de vie? Ne peut-on pas même ſuppoſer que l'amour effrené entre un homme & une femme dont on traverſoit la paſſion, les a pû déterminer à la ſatisfaire dans la république des poiſſons? Ne pourroit-il pas ſe faire auſſi que pluſieurs hommes & pluſieurs femmes du même Pays, complices de quelque crime grave, ne trouvant pas d'autres moyens d'éviter les ſuplices, ayent recouru à ce même azile? Peut être la fable des Tyrrhenes transformées par

Bacchus en Dauphins tire-elle sa source de quelqu'évenement de cette espéce.

La Dissertation Anatomique faite par le Médecin du Vice-Roi de Goa sur un homme marin, vient à l'appui de ce que nous venons de dire sur la conformité de la configuration entre les hommes marins & terrestres.

A l'égard des Tritons, des Néreides & autres monstres dont la figure est humaine par en haut, & finit par en bas en poisson, on peut conjecturer qu'ils viennent de la monstrueuse conjonction des deux espéces.

L'homme de Lierganés ajoute encore aux fortes conjectures qui font croire que les Sauvages de l'Isle de Borneo, sont de vrais hommes. L'inclémence de l'air à laquelle sont exposés des hommes qui s'abrutissent dans une vie entierement sauvage, peut autant déranger le cerveau qu'une vie aquatique. On rapportera ici un fait qui en servira de preuve. En 1661, quelques Chasseurs découvrirent dans une Foret de Lithuanie au milieu d'une troupe d'Ours deux

enfans dont les traits & la peau ne laissoient pas douter qu'ils ne fussent de nature humaine. Ces Chasseurs, après avoir mis en fuite les Ours, ne purent se saisir que d'un de ces deux enfans, encore ce ne fut pas sans qu'il se défendit avec les ongles & les dents, & ils le présenterent au Roi de Pologne. Cet enfant étoit parfaitement proportionné; il avoit la peau fort blanche, les cheveux blonds, la phisionomie agréable & belle. On ne fit parconséquent aucune difficulté de le baptiser; la Reine fut sa Maraine, & l'Ambassadeur de France son Parain. On lui donna pour nom de Baptême celui de *Joseph*, & pour nom de famille *Ursin*, par allusion à la façon dont il avoit été nourri. Mais il ne donna jamais signe de raison: quelque soin que l'on prit pour son éducation, on ne put l'apprivoiser entierement, ni lui apprendre à parler, quoiqu'il n'eût aucun défaut dans la langue. Il ne put jamais souffrir ni habit ni souliers; il mangeoit les chairs crues comme les cuites, & quelquefois il s'échappoit pour courir dans les Bois, où il déchiroit avec les ongles l'écorce

des arbres, comme il en suçoit la seve; enfin toutes ses inclinations étoient sauvages. Quoiqu'on se fut attaché à l'instruire sur la Religion, il ne donna aucune marque qu'il en voulut profiter, si ce n'est que quand on prononçoit le nom de *Dieu*, il levoit les yeux & les mains au Ciel, ce qui ne doit pas se prendre comme une preuve de connoissance, puisqu'on accoutume les bêtes les plus brutes à faire & à imiter certains mouvemens quand on prononce certaines paroles. Cet enfant paroissoit avoir environ neuf ans, quand on le prit dans les Bois.

Il n'est ni facile ni important de rechercher par quel accident ces deux enfans se sont élevés entre les Ours. Ce qui se présente comme le plus vraisemblable, c'est qu'ils furent le fruit de la violence de quelques-uns de ces animaux, qui ayant surpris quelque femme, en avoit joui. Peut-être aussi que cette femme après ce malheur ne pouvant se soustraire à la puissance de l'animal, & perdant insensiblement la crainte & l'horreur que doit inspirer un tel commerce, l'aura continué

volontairement. Peut-être enfin que le pere & la mere étoient de notre même espéce; il se peut qu'un homme & une femme coupables de quelque crime se soient refugiés sur les montagnes; qu'après y avoir vécu quelque tems, ils y aient fait deux enfans; qu'ensuite les Ours ayent mis en piéce le pere & la mere, ou les ayent fait fuir si précipitamment qu'ils auront laissé ces deux enfans à la merci des Ours. Reste à sçavoir par quel évenement ils ont été garantis de la fureur des bêtes féroces.

Quoiqu'il en soit, cet enfant avoit contracté les inclinations, les habitudes & la stupidité des Ours avec lesquels il avoit été élevé. Comment s'en étonneroit-on? Les bêtes mêmes les plus apprivoisées, qui par quelque accident vivent dans le désert, deviennent bientôt farouches, sauvages, & même féroces, ainsi que plus velues, plus agiles & plus fortes.

Peut-être voudra-t'on étendre notre conjecture jusqu'à ces Singes si extraordinairement adroits, dont a parlé *Plin*, & dans des tems moins reculés le

P. le *Comte*. Ils ont tant de sagacité, tant de talent pour nous imiter, qu'il est difficile de distinguer cet instinct & cette adresse de tout ce que peut inspirer le raisonnement. J'ai déja expliqué dans le neuviéme Discours de mon troisiéme Tome, quelle espéce de raison il falloit accorder aux bêtes; par ce systême on ne craindra point de les confondre avec les hommes. Quelque ressemblance que puissent d'ailleurs avoir certains Singes avec les hommes, il faut toujours bien se garder de la tentation de les confondre avec nous, parce que, comme ils sont certainement de la même espéce que d'autres Singes, qui plus éloignés de notre ressemblance en ont toujours avec eux, il arriveroit, en suivant cette gradation, que nous serions obligés d'accorder l'humanité à toute espéce de Singes.

Conjectures pour conjectures, voici ce que nous pensons de cet homme. Il se peut faire qu'étant à se baigner avec ses camarades, & s'étant éloigné d'eux, il aura eu quelque rencontre terrible qui l'aura effrayé, & que le danger lui aura fait tourner la

tête. Delà peut-être, sans coucher dans la mer, il sera resté sur la côte, & ne se trouvant bien nulle part, ou ne reconnoissant point la maison paternelle, il aura toujours couru de côte en côte. On n'a d'ailleurs aucune preuve que cet homme ait couché ni séjourné dans la mer.



ITALIE.

I.

PROLOGUE.

Mis à la tête des Tragédies de GRAVINA.

(*Le Poete fait parler la Tragédie.*)

ENFIN, après tant de ſiécles révolus, me voici jouiſſant encore de ma premiere beauté. Je naquis en Gréce, au tems où les ſciences régnoient avec le plus d'éclat dans ce Pays. Je menai d'abord la vie errante & vagabonde des Scythes, promenée en public par Theſpis dans un tombereau. Le marc d'olives & la lie de vin furent le premier fard dont j'uſai, juſqu'à ce que l'on m'eut aſſigné par un décret public une demeure plus ſtable & plus relevée.

Ce fut par les ſoins d'Eſchile, que

j'acquis mon premier renom : il me revêtit le premier d'un air grave & majestueux, & plaça le masque sur mon visage. Sophocle après lui porta chez moi l'art de la parure à sa perfection. Enfin vint Euripide, dont le sçavoir fut pour moi une nouvelle source d'agrémens.

Enlevée de mon pays natal par les conquêtes de ces Héros du Latium, qui ne firent de l'univers qu'une seule & même patrie, je parvins au Pays de Saturne. Là je fis long-tems retentir avec succès ce divin langage, auquel on n'oseroit même encore aujourd'hui disputer la préférence ; mais les Barbares au pouvoir de qui je tombai ensuite me priverent totalement de la parole.

Ce ne fut que sous l'illustre Pontificat de *Leon X*, que l'on me vit reprendre parmi les Beaux Arts qui fleurirent alors un rang distingué. Je brillai, quoique déchue de cette ancienne liberté, & de cette vigueur qui me caractérisoient, avant que le joug servile & onéreux des regles d'*Aristote* m'eût été imposé par quelques Gram-

matiens esclaves de la lettre, dont le cerveau surchargé d'érudition, fait plier le bon sens sous l'autorité d'un Auteur en crédit. Il m'étoit cependant encore plus avantageux de m'y astreindre, que d'être la victime des fougueux excès du parti opposé, chez qui le mépris des regles va jusqu'à secouer le frein utile & nécessaire de la raison.

On peut qualifier à bon droit ces derniers de fanatiques. Ce n'est avec eux que mêlange confus d'époques & de mœurs. Ils renversent impunément toutes les Loix de la Nature. Tantôt c'est un siécle entier qu'il leur plait de renfermer dans le court espace de quelques heures ; ici c'est un bois que leur imagination vous substitue effrontément à la place d'une simple chambre ; là ce sont des Personnages transplantés sans action préparatoire. Tantôt ils peignent dans un barbare des mœurs Romaines ; tantôt c'est un Romain, auquel ils font débiter des fanfaronades. Avec eux la chaste & innocente Vierge étale tous les senti-

mens de la Courtisane ; le Valet s'énonce en maître qui commande. En un mot, que l'on s'imagine un chaos affreux de catastrophes amenées sans préparation, assaisonnées de poisons ; d'emprisonnemens, de carnage, d'alliances, de sacrifices, & surtout de lettres qui tombent des nues : tel est l'assaut perpétuel qu'ils livrent à la raison, avec laquelle ils ne sont pas plus d'accord qu'avec eux-mêmes.

Ne diroit-on pas d'après de tels gens que le propre de la Poesie seroit de renverser l'ordre qui regne dans toute la Nature, tant aux Cieux que sur la Terre, & de n'avoir aucun égard aux différences des mœurs & de caractères ? Comme s'il n'étoit pas au contraire de précepte étroit pour elle, de donner à la fiction l'air de la réalité & la convenance la plus parfaite ; comme si une fade déclaration, où les froids reproches d'un Amant étoient les seuls sentimens du cœur humain qu'elle fut capable de rendre, ou qu'il y eût pour elle du mérite & de la gloire, à fronder la raison.

La Poesie dailleurs n'a-t-elle donc pas par elle-même assez de vigueur, sans recourir, pour subsister, aux talens étrangers d'Artistes tels que des Chantres, des Peintres en décorations, des Sculpteurs, sous lesquels on la voit aujourd'hui ramper honteusement, elle qui les primoit jadis avec tant d'avantage ? En un mot, cet Art Divin, qui dans des tems plus heureux où les sens subordonnés à l'esprit ne prétendoient pas réformer la raison, enfanta le Poeme Dramatique, joue aujourd'hui sur nos Théâtres le rôle le moins intéressant, & le moins relevé. Cependant cette frenésie dont le nouveau préoccupe tous les esprits, jointe à l'absurde plaisir que l'on trouve de nos jours à un genre de musique ridicule, est telle, que le génie éclairé se voit réduit à déraisonner avec la multitude, s'il veut enlever les suffrages & attirer les Spectateurs. En faut-il d'avantage pour corrompre toute espece de bon gout ? Car le Théâtre est l'école du Peuple ; c'est là qu'il apprend à corriger ses mœurs, ou à

les rendre pires qu'elles n'étoient.

Aussi ce Souverain Pontife chargé par état de fournir au troupeau sacré des fidelles l'aliment céleste qui lui convient, je veux dire l'instruction vocale & l'exemplaire, tient prudemment & avec raison les Théâtres publics fermés, depuis que l'Eloquence, au lieu d'y retracer comme autrefois des mœurs pures & honnêtes, s'en est retirée, pour faire place au luxe, à l'oisiveté & à la grossiere dissolution, dont notre stile & nos compositions sont infectés.

C'est pour m'affranchir de ces désordres, qui s'accreditent sous mon nom & auxquels il sert comme de rempart, que j'ai eu recours, ainsi que vous voyez, à la Jurisprudence. Désormais je ne marcherai que précédée du flambeau de la critique, & sous l'aîle de cette mâle & véritable éloquence connue des anciens Latins. Je reviens donc vers vous aujourd'hui, Messieurs, ramenée par un homme qui tout ensemble homme de Loi, Orateur & Philosophe, n'attend rien de la Cour, & craint peu

parconséquent les envieux. Une poësie sage & raisonnée, à laquelle les Loix obéissent, me sert d'escorte, & va vous rendre en langue vulgaire mes vrais sentimens. Mon guide, j'en conviens, prit dès sa plus tendre jeunesse une route bien opposée à celle de l'Hélicon ; mais je suis bien dédomagée de son peu de pouvoir, par le zéle avec lequel il recommande mes intérêts aux Disciples d'Apollon, & les exhorte à dépouiller la maligne & arrogante imposture du voile d'érudition dont elle se pare. En un mot, j'aurai en lui un défenseur qui repoussera tous les obstacles que l'ignorance pourroit me susciter. C'est maintenant que ceux qui trouvent mon Protecteur trop libre dans sa censure, jugeront plus sainement de la retenue avec laquelle il a jusqu'ici ménagé leurs grossieres erreurs, quand la nécessité de me défendre les lui fera mettre au grand jour. Car il est permis de démasquer l'ignorance, ce mal si funeste au Genre humain. Le gláive des loix n'est point fait pour ceux qui, sans troubler le repos

de l'Etat, ni blesser le respect dû au public, font la guerre à ce vice en général, & rendent aux Belles Lettres, rejettons cheris de la raison humaine, toute leur liberté. C'est cette raison qui donne aux loix leur vigueur, & elles n'ont par conséquent sur elle aucun empire.

Jusqu'ici je me suis servi du stile simple & familier, propre à la conversation, mais je vais par la suite en adopter un plus noble, employant à cet effet le Vers endécasillabe, mêlé, suivant l'ancien usage, d'iambes épars en quelques endroits, pour mieux imiter par la marche de ce Vers le ton ordinaire & usuel du discours familier, dont il est de mon devoir de saisir la ressemblance. Nous ferons aussi usage, à l'exemple des Latins, du vers Hellenique & de l'Anapeste, si propres par la variété de leurs mesures & de leur cadence à rendre au naturel les sentimens & les passions de l'ame. Ce que les ignorans de nos jours appellent très improprement nombre & harmonie, n'est qu'un frivole

bourdonnement qui, sans parvenir jusqu'à l'ame, produit tout au plus sur l'organe de l'ouie une grossiere impression. Quelle différence entre une pareille harmonie, & ce moëlleux stile d'Homere qui ne chatouille au contraire l'oreille qu'en passant, pour aller par ce canal graver au fond de l'ame, en caracteres propres & choisis, l'idée vraie de l'objet que le Poëte veut peindre. Aussi est-ce sur ce divin modele qu'Eschile, Sophocle & Euripide ont travaillé; car tel qu'un arbre fécond en fruits, le divin & immortel Poëme de l'Iliade, est une source inépuisable de Tragédies.

Convenons donc que le sage *Trissin* eût tort d'exclurre tout autre Vers que l'hexamêtre & l'endecasillabe, quoique *Dante* & *Petrarque* lui en eussent donné l'éxemple. Un Auteur Dramatique doit parler le langage ordinaire, dont il est aisé de remarquer que la mesure & la cadence varient, selon le plus ou le moins de passions qui l'animent. Aussi *Homere*, ce Poete presque Dramatique, a-t-il rompu souvent

la mesure même de l'hexametre, soumettant ainsi la cadence à la nature de son sujet. *Horace* dans ses Satires & ses Epitres, en a fait autant, ainsi que *Virgile* dans ses Bucoliques. Cet exemple à la vérité est plus rare dans son Enéide, parce que le Poete y ayant beaucoup plus à parler que ses personnages, doit le faire avec plus d'enthousiasme, & déployer davantage son génie : car il n'a pas le privilege qu'ont ceux qu'il introduit sur la scène, de parler sans préparation & sans art.

Que l'on n'attende donc pas de moi ce jargon empoullé, pris jusqu'ici par le public pour le vrai langage de la Tragédie ; comme si les Rois, les Empereurs, les Consuls, en un mot tous les personnages que l'on introduit sur la Scene, étoient d'une nature audessus de l'humaine, & descendus vers nous du pays des chimeres. S'il avoit plû à nos Anciens Tragiques de s'écarter ainsi du stile familier, dont au contraire ils cherchoient tant à se rapprocher, se seroient-ils servi de l'Iambe! l'Hexame-

tre le plus ſonore & le plus majeſtueuſement cadencé, ne leur auroit-il pas paru plus convenable ! Auroient-ils d'ailleurs confiné, comme ils ont fait, le ſtile & la cadence lyrique dans les Chœurs, & à la fin des Actes, attendu que cette partie s'exécutoit en chant ? Car à l'égard des Scenes, quoique la Déclamation fut chez eux un art, elle s'éxécutoit ſans chant, & ce qu'ils appelloient tons appauvris ou tendus & méſure, n'étoient autre choſe qu'une prononciation tantôt ſoutenue, tantôt baſſe, guidée & reglée par la flute, dont les ſons differens avertiſſoient du geſte & de la prononciation. Auſſi l'acteur qui ſortoit de meſure, étoit il raillé & ſifflé.

C'eſt encore pour imiter en cela de plus près les anciens, que l'auteur qui me fait revivre aujourd'hui, n'a mis que les Chœurs en rimes, jugeant qu'elles ſont peu convenables au ſtile dialogique des Scenes. En effet, il eſt contre la nature que des hommes qui converſent enſemble, cherchent à mettre de la ſimetrie & de la conſonance dans les

les finales de leurs phrases. Cette étude n'est placée à propos que dans le chant, qui est un espéce de divertissement, & elle convient à merveille aux poëtes soit lyriques, soit épiques. C'est par la même raison qu'il est encore ridicule de donner aux Rois, quels qu'ils soient, une façon de s'exprimer tout à fait hors de l'usage ordinaire, de leur supposer des sentimens étrangers au cœur de l'homme, & d'introduire sur la Sçene des personnages dont le langage annonce de la frénésie. Tel est cependant le mauvais goût du siécle dernier, & encore aujourd'hui d'un grand nombre de mauvais Dramatiques qui condamnent notre Auteur d'après les préjugés dont l'ignorance profonde où ils sont du Grec & du Latin, à imbue leur chetive raison. Envain prétendent ils faire valoir l'autorité de certaines gens que désormais je bannis de notre société; comme je proscris leurs piéces empoullées & fades, où tout est altéré, l'Histoire & la Fable, & ces ridicules critiques qui n'ont pour fondement que des regles fausses & pedantesques, toujours en contradition avec les grands

modeles de l'Antiquité. J'entends parler ici des commentaires d'*Aristote*, ce labyrinthe où l'esprit s'égare, & se trouve comme emprisonné; loix indignes d'asservir l'esprit Platonicien, dont le vol libre & hardi entraine notre auteur, & l'eleve au-dessus de l'empirée. C'est ce même esprit qui le dégage de la contrainte & de la gêne qu'impose la basse flatterie au malheureux courtisan que la frivole attente d'une récompense tient dans une perpétuelle servitude, qui ne recueille un peu d'honneur qu'aux dépens de sa liberté, & qui est privé du plaisir qu'une conscience intégre goute seule & préfere à la Royauté. Un homme accoutumé ainsi à la liberté, ne pouvoit borner son vol au circuit d'une simple contrée habitée par un seul peuple: aussi embrâsse-t-il dans sa course toute l'Ausonie, ramassant de toutes parts les termes les plus purs & les plus choisis. Ses Tragédies comme on le va voir, sont écrites dans cette même langue Italienne, que le Castilioni n'a pas dédaigné d'employer dans ses Dialogues dignes de Ciceron; dont le sage Trissin s'est servi, lors-

qu'il composa son docte poëme, & que tant d'autres savans auteurs ont enrichie par leurs productions, à l'éxemple du Dante. Car la sublime Comédie de ce grand Maitre est écrite en cette Langue, & il est aisé de voir le cas qu'il en faisoit, par la façon dont il en prescrit l'usage à la posterité, dans son traité de l'*Eloquence Vulgaire*.

Enfin, à l'éxemple des Latins, qui malgré la difference du climat & de l'Analogie emprunterent des Grecs, les mots & les constructions qui leur plûrent, mon restaurateur a aussi recours, comme vous le verrés, à ce divin & immortel idiome que posseda jadis l'Italie, avec d'autant plus de droits, qu'il est comme la tige principale du nôtre. C'est dans cette source qu'il a puisé des expressions capables en même tems de satisfaire l'oreille de la multitude, & d'accompagner dignement la majesté de ses sujets. Car la noblesse & l'emphase de cette Langue, que l'on peut appeller le triomphe de l'harmonie, sied bien mieux à la Tragédie, qu'au Poëme Epique, ou aux Sonnets que gazouille la Lyre.

D'ailleurs la nouveauté des matières & la disette de notre Langue, autorisent cet emprunt de termes étrangers. Et si l'Arioste & le Tasse ont cru pouvoir en faire une ample provision, si Pétrarque s'en est servi pour donner plus de relief à sa poësie lyrique, à combien plus forte raison doit-on accorder le même privilége à celui qui ose le premier produire sur votre Théâtre la Tragédie, telle qu'elle naquit dans la Grèce, & dont le Tasse, Bonarelli, le Trissin & tant d'autres, tant Italiens qu'étrangers, ne vous ont offert jusqu'ici que le phantôme inanimé. C'est dans les cinq Tragédies que l'on vous présente, qu'il sera facile à quiconque aura secoué le joug de l'ignorance & de la partialité, d'en reconnoître le véritable Esprit. C'est par elles que va renaître le génie des Grècs, & que vous allés être dédomagés de la facheuse & chagrinante perte de tant d'excellentes Tragédies Latines, dont celles de Sénéque occupent à tort la place parmi vous, lui de qui je tiens le malheureux gout de déclamation qui regne aujourd'hui sur le Théâtre.

Mais finissons : ce Prologue suffit, pour marcher à la tête de Tragédies achevées dans l'espace de trois mois & composées par un Auteur qui ne sçait pas s'en faire accroire. Maintenant je vais, Messieurs, m'offrir à vous dans l'exécution.



TRAGEDIES DE GRAVINA, Célébre Jurisconsulte.

I.

(*Extrait de* PALAMEDE).

ACTE PREMIER.

LA Scene est dans le camp des Grecs devant Troye. Le Poete feint une treve entre les deux partis, pendant laquelle *Polixene*, fille de *Priam*, vient, à la faveur d'un déguisement, conjurer *Achilles* de qui elle est aimée, de donner la paix à son pays. Ce Héros lui témoigne combien de son côté il la désire; il lui apprend que *Palamede* est sur le point d'être élû pour commander à la place d'*Agamemnon*, dont chacun sçait que la vengeance ne s'assoupira qu'après la ruine entiere de l'Armée, & il lui promet tout de ses dis-

positions pacifiques. *Palamede* vient prier *Achille* de faire tomber sur un autre le fardeau du commandement dont il est menacé, & *Achille* lui représente que l'intérêt public exige de lui qu'il s'en charge. *Palamede* répond qu'*Agamemnon* est trop puissant pour souffrir patiemment cet affront. Le Héros insiste en l'assurant qu'il a le peuple pour lui. Voici ce que répond *Palamede*, & ce morceau mérite d'être traduit.

» Croyez-vous, dit-il, que la po-
» pulace ait d'autre volonté que celle
» que le plus fort lui inculque, soit
» par force, soit par artifice. Aussi
» inconstante & aussi facile à changer
» que les métaux exposés à l'ardeur
» du feu, où l'onde en proie aux vents,
» croyez-vous que la sotte multitude
» sache distinguer l'esclavage d'avec
» la liberté, lorsque la premiere s'of-
» fre à elle avec l'appas du gain (1) ?

---

(1) *E'l popolo tu credi,*
Ch'abbia altra volontate,
Di quella, che gl'imprime il più possente :

» L'Empire d'*Agamemnon*, ajoute-
» t-il, sera stable, tant qu'il aura pour
» appuy la solidité des richesses, &
» qu'il sçaura en faire usage pour
» amortir la fureur du peuple. Je le
» vois d'ailleurs déja appaisé à l'é-
» gard de *Calchas* qui eut l'audace de
» lui demander sa fille pour victime.
» Et lorsqu'il aura une fois réuni à
» la puissance humaine la souveraine
» autorité des Dieux, non-seulement
» il sçaura conserver le sceptre mais
» m'arracher encore le mien avec la
» vie, s'il le veut (2).

Che con forza, e con fraude il cangia,
e volge,
Come fuoco i metalli, o vento l'onde?
Credi la turba stolta,
Distinguer servitù da libertate,
Quando la servitù lucro le porge?

(2) *Mentre stabili avrà richezze e premio,*
Con cui possa smorzar l'ira del popolo:
Poi con Calcante gia placato il veggio
Che gli chiese la figlia in sacrificio.

Paroiſſent *Agamemnon* & *Ulyſſe* qui conferent enſemble des moyens d'empêcher *Palamede* de parvenir au commandement. Le Chœur qui termine ce premier Acte exprime les plaintes des Grecs las d'être ſi longtems éloignés de leur patrie.

ACTE II.

Cet Acte eſt ouvert par *Uliſſe* & *Calchas*. Voici comme parle le Grand Prêtre:

» Non les Dieux ne permettront pas » que l'Empire tombe entre les mains » d'un impie. Un Royaume eſt comme » un arbre ſans racine, lorſqu'il n'a » pour fondement que l'autorité hu- » maine, où le caprice du peuple tou- » jours inquiet & turbulent. Il faut » indiſpenſablement, pour lui faire » prendre une route fixe & guider ſon » inconſtance, que l'autorité Céleſte » intervienne & deſcende au milieu

---

E s'ei l'autorita de i ſommi Dei
Accoppierà con la potenza umana;
Non ſolo ſoſterrà lo ſcettro proprio;
Ma torre a me potrebbe, e ſcettro, e vita.

» du Peuple par l'entremise d'un In-
» terprete Sacré. Alors jamais les si-
» nistres présages ne manqueront de
» traverser ses injustes entreprises (1).

Calchas en conséquence recommande à *Ulisse* d'engager le peuple à le venir trouver, pour consulter par son ministere la volonté des Dieux, qu'il promet de faire parler en faveur d'*Agamemnon*. *Ulisse* sort pour accomplir ce projet. *Polixene* revient trouver *Achille*; elle lui apprend le soulevement des Grecs qui demandent la paix, & *Palamede* pour Chef. Le bruit de la sédition qui augmente, les sépare. *Achille* court où il juge que sa présence peut être nécessaire, laissant son Amante flotter entre l'espérance & la crainte.

---

(1) *E come arbor saria senza radici*
Regno fondato soprà forza umana,
O nel voler del popolo inquieto,
Che può solo condursi a certa legge
Da quel poter che trae ragion del Cielo
Per mezzo dell' interprete Divino.
Ne contro un' opra ingiusta anzi nefaria,
Mancheràn mai dal Ciel sinistri auguri.

Ulisse reparoit avec *Agamemnon* : il fait part à ce Prince d'une lettre supposée de *Priam* à *Palamede*, dont il est l'Auteur, & du projet qu'il a formé de cacher un trésor dans la tente de ce Guerrier, pour le faire soupçonner d'intelligence avec l'ennemi. *Agamemnon* goute cette affreuse trame, & le conjure d'en accélerer l'exécution.

Achille dans la scene suivante fait à *Calchas* les plus vifs reproches sur sa conduite, le grand Prêtre se défend assez mal, en rejettant tout sur les Dieux. On vient à bout de persuader à *Lidie*, Eclave de *Palamede*, de cacher dans la tente de son Maître le trésor supposé par *Ulisse*. Suivent de nouveaux débats entre *Palamede* & *Achille* sur le commandement de l'Armée, que ce premier persiste à refuser.

Le Chœur contient de touchantes plaintes sur le malheureux sort de la Gréce, dont ceux qui sçavent le mieux gouverner refusent de tenir les rênes.

ACTE III.

PALAMEDE déclare à *Agamemnon*,

que, bien loin de songer à lui ôter le commandement, il ne feroit pas la moindre démarche pour le recouvrer, si c'étoit un bien qu'on lui eut ravi; mais qu'il vient lui demander au nom de tous les Grecs une paix désirée depuis si long tems, & nécessaire même pour lui, s'il veut mettre son autorité à l'abri des revers. *Ulisse* combat cette proposition. *Palamede* refute avec force ses raisonnemens captieux, & *Ulisse* quitte la partie dont il sent l'inégalité, pour mettre à exécution ses lâches desseins.

Les scenes troisiéme & quatriéme qui suivent, sont deux monologues; l'un d'*Achille* qui se rend à la tente d'*Agamemnon*, pour appuyer la demande de *Palamede*; l'autre d'*Ulisse*, qui s'applaudit d'avoir réussi à tromper *Lidie*, & du succès qu'il attend de son projet.

Une éclipse, qui survient tout à coup, est habilement mise à profit par *Calchas*. Dans la derniere scene de cet Acte, il déclare à haute voix que le Ciel s'oppose à la paix, & que la noirceur dont il vient à l'instant de se revêtir, présage aux Grecs tous les maux

qu'ils éprouveront, s'ils y acquiescent. *Agamemnon* en conséquence s'excuse à *Palamede* de ne pouvoir lui accorder sa demande. Celui-ci indigné reproche en termes énergiques à *Calchas* toute son imposture; il lui soutient que ce qui n'est qu'un effet de la nature, ne doit pas servir à tromper les hommes. Le Chœur qui vient à la fin de l'Acte est très beau.

ACTE IV.

Achille apprend à *Polixene* le renversement de leurs mutuelles espérances, depuis que la prétendue lettre de *Priam* à *Palamede* est tombée entre les mains d'*Agamemnon*. *Polixene* soutient que *Palamede* est incapable de cette lâcheté, & reconnoit la noirceur du fourbe *Ulisse*. *Achille* l'assure que, malgré tous ces évenemens, sa foi sera inébranlable, & il la congédie en voyant approcher vers lui *Ulisse* & *Agamemnon*. Ce dernier tâche d'écarter de l'esprit d'*Achille* tout soupçon de fraude, & il l'invite à passer dans sa tente, jusqu'à ce par la visite de la tente de *Palamede* il soit justifié du soupçon formé contre lui. *Achille* en y allant rencontre *Palamede* même,

qui plein de sécurité lui déclare qu'il va se livrer en otage aux Grecs, malgré l'injure qu'ils lui font d'oser seulement le soupçonner.» Je vous suivrai, » lui dit *Achille*, & je partagerai s'il » le faut le danger avec vous ».

Lidie paroit entourée de Gardes exhalant ses remords & son indignation contre *Ulisse* qui l'a fait participer innocemment à son crime, & qui lui a donné des Gardes, pour empêcher qu'elle ne le découvre. *Achille* dans un Monologue s'adressant au peuple Grec, lui reproche son ingratitude, & jure de venger *Palamede* au prix de son sang. Surviennent *Agamemnon* & *Ulisse* attendant des nouvelles de ce qui se passe, & le Grand Prêtre vient leur en donner. Il raconte que déja *Palamede* est condamné à mort par le peuple, & qu'il va être lapidé. Le Chœur déplore d'une maniere touchante le triste sort de *Palamede*.

ACTE V.

Ce cinquiéme Acte s'ouvre par un touchant Monologue de *Palamede* marchant au lieu de son supplice.

» Je vais, dit-il, les mains liées » chercher la fin de mes malheureux

» jours. Dans cet état, ton sort, peu-
» ple ingrat envers moi, cruel pour
» toi-même, m'occupe encore plus que
» le mien. Peux tu sans te nuire don-
» ner la mort à qui tu fus tant de fois
» redevable de ton salut? C'est ce même
» corps, ce sont ces bras, qui t'ont ser-
» vi de rempart contre la fureur de l'en-
» nemi que tu vas détruire ! Cette tête
» que tu cherches à écraser contre ter-
» re, ne veilloit que pour tes intérêts,
» & étoit pour toi une source intaris-
» sable de conseils salutaires. C'est cet-
» te meme tête qui jadis fit fuir de ton
» camp la famine qui t'alloit consu-
» mer, en faisant abonder chez toi le
» bled ramassé par mes soins & par ma
» prudence dans des Pays éloignés,
» d'où *Ulisse* étoit revenu sans succès,
&c.

» Ainsi donc en vous tirant tous du
» danger, c'étoit à conserver les jours
» de mes bourreaux que je veillois.
» Non, ajoute-t'il, ce n'est pas moi
» que je plains, c'est la vérité qui meurt
» avec moi, & que l'on persécute.
» Car une fois débarrassé de cette gros-

» ſiere & rampante priſon, mon ame
» n'en ſera que plus libre pour prendre
» ſon eſſor dans le ſein de la Divinité,
» qui ne peut manquer d'être ouvert à
» ceux qui lui ont préſenté pour victi-
» mes pendant leur vie des mœurs pu-
» res, incorruptibles & pleines de cette
» innocence qui rapproche tant l'hom-
» me des Dieux.

« Vien donc, perfide Nation : ar-
» me-toi de pierres, pour en accabler
» un homme qui fut toujours oppoſé
» comme un mur à tes ennemis. Maſſa-
» crez, aveugles & inſenſés que vous
» êtes, maſſacrez celui qui imaginoit
» & qui exécutoit tout pour vos inté-
» rêts ; abandonnez enſuite à la vora-
» cité des Loups & des Chiens ces
» membres que vous allés déchirer, &
» ces os qui vont être briſés ſous vos
» coups ».

---

(1) *Con le mani legate dietro il tergo*
Vo de' miei giorni ad incontrare il fi-
ne,
Penſoſo più del tuo, che del mio male;
Popolo ingrato a me, crudo a te ſteſſo;

La Scene qui suit ce Monologue, est encore d'une grande beauté. C'est toute la colere d'*Achille* qui se déploie à la nouvelle de la tragique exécution

---

Che puoi creare à te medesmo il danno,
E morte dare a chi ti diè salute.
Scioglierai queste membra, e queste braccia,
Riparo a te contro il furore ostile;
E questo capo spargerai per terra,
Che sol per te vegliava, ed era il nido
Dei piu sani consigli, e salutari?
Onde col senno, e providenza sua
Discacciò dall' esercito la fame,
Quando adunò dalle remote Genti;
(La dove Ulisse fù mandato in vano)
Frumento, che'l bisogno superava, &c.

Onde io, con liberarvi dal pericolo,
In vita ho mantenuto i miei carnefici, &c.

Dunque venite pure, o gente perfida,

de *Palamede* : on le retrouve ici peint au naturel d'après *Homere*. *Polixene*, pour le détourner de ſon projet de vengeance, lui fait obſerver que la partie n'eſt pas égale entre lui & *Agamemnon* : voici ce que lui répond *Achille*.

» Penſés-vous dit-il, que toute l'ar-
» mée ſe pique de fidélité envers Aga-
» memnon ? Combien de Grecs ne vi-
» vent tranquiles & ſoumis en appa-
» rence au pouvoir de la royauté,
» que parceque perſonne n'offre à leur
» yeux le drapeau de la rébellion, ſous
» lequel ils puiſſent ſe ranger. Vous
» verrez ſi au premier rayon que mon

E i ſaſſi raccogliete per opprimere
Degl' inimici voſtri il grande oſtacolo.
Uccidete, uccidete, o ciechi, e ſtolidi,
L'autore, e'l fabro d'ogni voſtro commodo,
E date a corbi, a cani, e a lupi rapidi,
L'oſſa mie rotte, e queſte membra lacere.

» épée fera luire, je ne rangerai pas
» dans un clin d'œil à ma suite, tous
» ceux qui maintenant étouffent au
» fond d'eux mêmes l'indignation &
» la colere que leur fait ressentir le
» supplice de Palamede. Mais j'aper-
» çois mes Thessaliens, & l'éclat des
» lances de mes soldats qui accourent.
» Allons, invincibles guerriers ; venés,
» courons terrasser & vanger les noires
» impostures du perfide *Ulisse*. Que
» l'orgueil des cruels fils d'*Atrée* tombe
» à nos pieds, & qu'ils servent de vic-
» times aux mânes du malheureux
» *Palamede* (5).

---

(5) *Pensi tu, che Agamemnone*
Abbia fedele a se tutto l'esercito ?
O quanti al regno, e alla potenza cedono,
Perche insegna contraria
Non veggon dove possano ricorrere !
Vedrai, della mia spada al primo folgore,
Se ad un tratto saprò dietrò me traere
Quanti di Palamede dal supplicio

A l'inſtant qu'*Achille* ſe prépare à marcher à la tête de ſes ſoldats, Mercure ſurvient, & lui ordonne de la part de Jupiter de ne point aller plus avant, attendu que les deſtins s'y oppoſent. Il lui apprend que *Palamede* jouit du ſort d'*Hercule*, & que *Jupiter* la placé au rang des aſtres, en récompenſe de ſa vertu; qu'à l'égard

---

Fiero, e tacito ſdegno in petto premono!
Mà già ſi veggono,
De miei Mirmidoni
Le lance ſplendide,
Col lume tremulo
L'aria dividere.
Schiere invincibili;
Corrετe rapide
Meco ad abbattere
La nera aſtuzia,
D'Uliſſe perſido:
E a Palamede il miſero;
Date per vittima
L'empia ſuperbia
Dei figli d'Atreo.

de *Polixene*, l'ordre des destins est qu'il n'en jouira qu'aux Champs Elisées, où ils doivent se trouver un jour réunis. C'est le dénouement de cette piéce, qui finit par un dernier Choeur rempli, comme les autres, d'excellente morale.

II.

La seconde Tragédie de Gravina, est *Andromède*, sujet très connu. Ce qu'il y a de plus remarquable, est le récit que Triton vient faire à *Cassiope*, de la cruélle situation d'*Andromède*, lorsqu'elle attend le monstre marin. Ce morceau qui est admirable, mérite d'être raporté en entier.

» Cette jeune & malheureuse Prin- » cesse, dit-il, est suspendue au pied » d'un rocher escarpé, dont la cime » effroyable se recourbe vers la mer, » & qui reçoit l'onde dans sa cavité. » C'est là, que les inéxorables minis- » tres de Jupiter ont étendu le long » de la pierre les membres délicats de » cette victime, que des chaînes de » fer tiennent garottée. Les cris qu'elle » a jettés, les larmes mêlées de san-

» glots qu'elle a répandues, lorsqu'elle
» s'est vue dans les grossieres mains
» de ses boureaux ; auroient attendri
» & percé le cœur le plus dur & le
» plus barbare. Ensuite l'excès de la
» peur & du désespoir l'amena par
» dégrés à une telle insensibilité, que
» ses larmes s'arrêterent tout à coup
» glacées sur son visage, & que sa voix
» demeura étouffée dans sa poitrine.
» Mais bientôt la confusion de voir
» son chaste sein découvert à la face
» du ciel & des eaux, fondit la glace
» dont la crainte avoit pénétré son
» cœur, & éteint en elle tout senti-
» ment. Un rouge vif & animé re-
» parut sur son beau visage, la pudeur
» rendit le cours à ses larmes, & la
» terre en fut trempée de nouveau.
» Près de là j'ai vu les Néréides émues
» de compassion, levêr au ciel des
» yeux inondés de pleurs. Les Alcions
» assemblés autour d'elle, réunissoient
» leurs aîles déployées & formoient
» obligeamment sur son sein un voi-
» le qui le préservoit des inso-
» lens regards. Un instant après, on
» voyoit la pudeur céder la place au

» chagrin ; tout mouvement, tout » ſymptôme de chaleur diſparoiſſoit. » On l'eut priſe alors pour une ſtatue » ſculptée en relief ſur cette froide » pierre, ſi le vent n'eût pas fait volti- » ger ſes cheveux épars, dont les bou- » cles en flottant demeuroient accro- » chées aux pointes que formoit de » toutes parts l'inégale ſuperficie du ro- » cher. Ces mêmes pointes ont enco- » re tellement déchiré en pluſieurs » endroits cette chair délicate, que l'on » voit le ſang innocent de cette mal- » heureuſe victime ruiſſeler le long de » cette pierre fortunée (1).

---

(1) *Sotto la cima del prerotto ſcoglio,*
Che piega verſo il mar la fronte alpeſtre
E dentro il cavo ſen l'onda raccoglie,
Soſpeſa fu la miſera fanciulla
Dai Miniſtri di Giove ineſorabili,
Che le ſue braccia morbide diſteſero,
Con catene di ferro, attorno il ſaſſo;
E in ſimil nodo i piè gentili avvinſero.
Quando levata ſu le braccia ruvide,

Cette description, à laquelle Persée se trouve présent, fait dans la piéce un bel effet, & prépare l'intérêt du dé-

---

Si vide la Donzella ; e voce, e lagrime,
Confuse in un lamente così flebile ;
Che penetrava ogni petto più rigido ;
Sinche sù gli occhi si gelar le lagrime
E nel petto le voci s'arrestarono,
D'alla soverchia paura e mestizia,
Ch'a poco a poco in stupor trapassavano.
Ma la vergogna di vedere aperto
Il suo pudico seno al Cielo, e al mare
Sciogliea quel gelo, ch'estingueva i sensi
Dell'intera sua pena entro il bel petto.
Onde tornando su'l bel volto il fuoco ;
Cadeva in terra liquefatto il pianto.
Indi mosse à pietate le Nereidi,
Le lor umide luci al Cielo alzavano.
E le cortesi Alcioni accopiando
L'ali, tesseano sotto il seno un velo
Ch'indi escludea l'ingiuria degli sguardi,
Si cedendo il rossore alla mestizia,
Ogni moto di nuovo, ogni colore

Perdeva

nouement, qui est la délivrance d'Andromede par ce Heros.

Perdeva, e patea sculta al freddo sasso,
Se l'aure non movean la chioma sciolta;
Di cui l'anella mentre al vento ondeggiano,
Restano avvolte per le scabre vie,
Ch'ha su la scorza il variato sasso.
Le cui punture rigide, ed acute,
Lacerando le membra tenerelle,
Segnano linee d'innocente sangue,
Del quale è tinto il fortunato scoglio.



ADDITION

A L'ARTICLE D'ALLEMAGNE.

Voici deux morceaux qui appartiennent à la Littérature d'Allemagne, & qui nous ont été adressés depuis l'impression de ce Journal. Nous avons cru devoir les joindre ici, pour ne point laisser vieillir leur date.

I.

LE SYSTEME de M. POPE sur la perfection du Monde, comparé à celui de M. de Leibnitz, *avec un Examen de l'*Optimisme, *par M.* Adolphe-Frédéric Reinhard, *Sécrétaire de Justice de S. A. M. le Duc de* Mecklenbourg-Streliz. *Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, pour l'année* 1755.

L'AUTEUR de cette Piéce traite séparément les deux points qui font l'objet de la question proposée. 1°. Il

compare le Syſtême *Que tout eſt bien*, établi par Pope dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, au ſyſtême de Leibnitz ſur le meilleur des Mondes, ou à l'*Optimiſme*, comme on l'appelle. Il fait voir par une comparaiſon aſſez détaillée, que le ſyſtême du Poëte Philoſophe eſt la même choſe que celui du Philoſophe Mathématicien, quoiqu'il ne ſoit point croyable que le premier ait puiſé ſa doctrine dans les Ecrits du dernier. 2°. Il examine le ſyſtême de l'*Optimiſme* & les principales raiſons ſur leſquelles il ſe fonde. » Comme je ſuis perſua» dé, dit l'Auteur, que ce ſyſtême » ne peut être prouvé par de bonnes » raiſons; & qu'au contraire il y a les » plus forts argumens, pour en dé» montrer la fauſſeté & l'inconſiſ» tance, ce ſera à diſcuter ceci que » j'emploierai le reſte de cet Ecrit ». Pour le faire avec la clarté & la préciſion néceſſaires, l'Auteur commence par donner la définition de la perfection & des idées qui en dépendent. » La Perfection, dit-il, n'eſt autre » choſe que la ſomme de la réalité qui

» se trouve dans un Etre ". Après cela il explique ce que c'est qu'une fin, une regle de perfection, une fin principale ou secondaire, & la collision des regles de la perfection. Il s'étend le plus sur ce dernier point qu'il met dans un grand jour. Voici la conclusion que l'Auteur tire de cette doctrine. » Ce » n'est pas, dit-il, pour amuser le » Lecteur par de vaines subtilités que » j'ai tâché de développer en partie » la Théorie de la collision des regles » de la perfection. Je suis par-là par» venu à une vérité qui sera d'un » très grand usage pour ce que je » dirai dans la suite, & la voici cette » vérité. Un Etre intelligent qui tend » à la perfection dans ses ouvrages » peut dans l'exécution des fins & des » regles qu'il s'est proposés, trou» ver plusieurs manieres d'agir également conformes à ses intentions, » qui sont par conséquent d'une per» fection égale, & entre lesquelles il » lui est indifférent de choisir l'une ou » l'autre ".

L'Auteur examine ensuite les preu

ves sur lesquelles se fonde la doctrine, que parmi les Mondes possibles il y en a un qui est le plus parfait de tous, que c'est ce Monde le plus parfait que Dieu a choisi & créé, & qu'il n'a pu ne le pas choisir ni lui en préférer un autre. L'Auteur réfute les preuves que les Leibnitiens donnent de leur Systême. Il soutient que l'idée de la perfection & d'un Systême d'Etres finis ne permet pas de penser qu'un seul Monde puisse être plus parfait qu'aucun autre de tous ceux qui sont possibles. Il entre là-dessus dans un assez grand détail, & fait voir que cette souveraine perfection qu'on suppose dans le meilleur des Mondes ne sçauroit consister, ni dans la souveraine perfection des fins, ni dans celle des moyens, ni dans le plus haut dégré d'un perfection d'une certaine espece.

L'Auteur ne se contente pas de cette réfutation, il entreprend aussi de détruire l'*Optimisme* par une démonstration directe. Voici comment il entre en matiere, & de quelle façon il explique son dessein. » J'ai fait voir, dit-il,

» assez clairement, que les idées que
» nous avons de la perfection ne nous
» permettent pas de penser qu'un seul
» monde soit à tous égards le plus par-
» fait de tous les possibles ; & cela suf-
» firoit pour renverser le systême de
» l'*Optimisme*, qui ne sçauroit consis-
» ter sans cette supposition. Mais in-
» dépendamment de ces argumens, je
» puis prouver aussi, que, sans la per-
» fection de Dieu, il n'y a aucune raison
» pour laquelle un systême ou un Mon-
» de doive être préféré à tous les autres
» possibles. Les défenseurs de l'*Optimis-
» me* se fondent ordinairement sur la
» perfection de la volonté divine, &
» ils seroient peut-être très portés à trai-
» ter de fiction ce que j'ai dit touchant
» l'égalité de la perfection de plusieurs
» Mondes possibles. Nous allons donc
» voir si de la perfection divine il s'en-
» suit quelque chose de favorable à
» leur systême ».

Nous allons donner le précis des raisonnemens de l'Auteur. » Dieu, étant
» une perfection infinie, se suffit plei-
» nement à lui-même, & sa perfec-

» tion ne dépend en aucune maniere
» de l'existence d'aucun Etre hors de
» lui. Si dans la perfection de Dieu il
» pouvoit y avoir une raison pour la-
» quelle les Etres finis dûssent plutôt
» exister que n'exister pas, la perfection
» de Dieu demanderoit l'existence des
» Etres finis : donc elle ne seroit plus
» indépendante de l'existence de ces
» Etres. Cela étant tout-à-fait opposé
» à la souveraine perfection de Dieu,
» il faut donc nécessairement que par
» toutes les perfections divines l'exis-
» tence des Etres finis ne soit que pos-
» sible, sans qu'il y ait une raison
» pour laquelle ils doivent plutôt exis-
» ter que n'exister pas. La perfection
» divine trouve son accomplissement
» en elle-même : l'existence de quel-
» qu'Etre que ce soit hors de lui-
» même, lui est absolument indifféren-
» te. Or s'il est indifférent à Dieu que
» les Créatures existent ou non, il lui
» doit être indifférent aussi quels de
» ces Etres reçoivent l'existence ; car
» ce qui est vrai à l'égard de tous les
» Etres en général, convient aussi à

» certains Etres en particulier. Ainsi il » est absolument indifférent à Dieu quel » systême d'Etres finis il choisisse, pour-» vû qu'il n'y ait rien de contraire à la » perfection divine «. A cette occasion l'Auteur explique la différence qu'il y a entre la volonté nécessaire & la volonté libre de Dieu. Il attribue à la derniere, la liberté de contradiction aussi bien que la liberté de contrariété, & même l'indifférence de l'équilibre, pour nous servir des termes de l'Ecole. L'Auteur ne manque pas ensuite de défendre avec énergie l'idée qu'il donne de la liberté contre les idées Leibnitiennes sur cette importante matiere. Il termine sa Dissertation par une comparaison qu'il fait de son systême de la libre élection, à celui de l'*Optimisme*. Nous en rapporterons un morceau qui fait en même tems la conclusion de tout l'ouvrage, pour donner un échantillon de la maniere d'écrire de l'Auteur.

„ Ces motifs de consolation & de „ tranquillité, tirés du systême de l'Op-„ timisme, sont aussi vagues, qu'incapa-

„ bles de nous soulager des maux que „nous soufrons. Quelle consolation pour „ nous que de savoir que nous sommes „ malheureux, parce que le bien des „ autres êtres & la constitution de „ l'Univers le demandent ! Que seroit-„ ce si cette constitution demandoit „ que je fusse à jamais malheureux ? „ M'en trouverois-je mieux de savoir „ cela ? Vous dites que Dieu me donne „ autant de bien que ma capacité, & „ la constitution de l'Univers le per-„ mettent. C'est se moquer de moi, „ que de me donner de telles consola-„ tions. Ma capacité de bonheur est „ infinie, mais aussi elle peut-être „ restreinte & diminuée à l'infini par „ la détermination du systême où je „ suis placé. Ainsi vous m'ôtés toutes „ mes espérances dans le même tems „ que vous me les donnés, par cette „ terrible restriction, que je n'aurai „ qu'autant de bien que la constitu-„ tion de l'Univers m'en permet. Eh ! „ montrez-moi donc les caracteres par „ où je pourrai savoir, si la Constitution „ de l'Univers permet que je sois „ heureux ou non, & jusqu'à quel point

„ mon bonheur est compatible avec
„ la Constitution de l'Univers ? Vous
„ me dites, il est vrai, que le bien
„ général comprend en même tems
„ le bien particulier; mais ce bien par-
„ ticulier reste toujours subordonné
„ au général; il ne sera jamais que
„ tel que la Constitution du tout le
„ permet. C'est un *Criterium* qui est tout
„ à fait hors de ma sphere. Je ne
„ pourrai jamais comprendre l'arran-
„ gement du tout, donc je ne pour-
„ rai jamais être sur de mon bonheur.
„ Laissons donc là tous ces raisonne-
„ mens frivoles, & tenons nous en à
„ ce que les notions les plus commu-
„ nes de la raison nous en disent. Les
„ Esprits raisonnables & libres sont
„ les principaux & *finals* de la Pro-
„ vidence divine(1). Le bonheur des su-
„ jets obéissans de la Cité divine, est
„ donc cette grande fin de Dieu qui
„ n'est subordonnée à rien, pas même
„ au Tout: car le Tout corporel n'est
„ que pour l'amour des esprits; le
„ Tout spirituel, c'est chaque Esprit
„ en particulier. Chacun d'eux est trop

[1] Ceci ne s'entend point.

» précieux à Dieu, pour que son bon-
» heur soit subordonné à aucune autre
» fin. Nous pouvons donc être assurés,
» qu'il ne nous sacrifiera jamais à
» d'autres vues, comme un Régent am-
» bitieux; mais qu'en tendre Pere,
» il aura soin de chacun de ses en-
» fans, & qu'il nous rendra heureux in-
» failliblement, pourvu que nous nous
» conduisions en fidelles sujets. Mais
» quel dégré de bonheur pourrons-
» nous nous promettre? C'est à la sou-
» veraine liberté de Dieu à détermi-
» ner le dégré de bonheur ou chaque
» sujet doit atteindre, comme elle
» détermine une infinité d'autre cir-
» constances accidentelles. Il nous suffit
» à nous de savoir certainement que ce
» sera un dégré de bonheur digne d'un
» Bienfaiteur infiniment bon, & infini-
» ment puissant. Pour les maux parti-
» culiers & passagers qui nous arri-
» vent, ou ce sont des suites de l'ar-
» rangement de l'Univers, que nous
» devons soufrir par respect pour Dieu,
» qui ne permettra jamais que nous en
» soyons opprimés; ou ce sont des effets
» de nos propres fautes, qui doivent

„ nous corriger ; ou des efforts de la „ malice d'autres hommes, qui servent à exercer notre vertu ; ou même, comme nous l'éprouvons tous les „ jours, ces maux dont nous nous plaignons, étoient des voies cachées qui „ nous conduisoient au bonheur, & „ que nous étions bien loin de connoître, foibles & aveugles que nous „ sommes. Ajoutés à cela, que nous „ menons ici une vie courte & passagere, qui n'est pas notre derniere „ fin, & que les maux qui paroissent „ nous opprimer ici, peuvent contribuer à notre bonheur dans une autre vie. Souvenons-nous toujours que „ nous n'avons point de droit de demander raison à Dieu, pourquoi il „ ne nous a pas partagés autrement „ de ses dons ; que c'est à lui de déterminer librement la mésure de „ nos biens accidentels, & à nous de „ lui rendre graces de ceux que nous „ avons reçus avec tant de libéralité „.



II.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. GOTTSCHED, Professeur à Leipsick.

LE Roi de Prusse arriva le 15 Octobre dernier à midi à Leipsick. Les Députés de l'Université de cette ville ayant été peu de tems après admis à son audience, ce Prince leur fit plusieurs questions sur les sciences qu'ils enseignoient, & demanda, entre autres choses, si j'étois actuellement dans la ville. Une demie heure après je reçus l'ordre de me trouver à 3 heures chés le Roi. Je m'y rendis, & je fus reçu du Monarque avec beaucoup d'affabilité. Sa Majesté me questionna beaucoup sur les traductions Allemandes, sur le stile de Baile, sur le Théâtre Allemand, sur les ouvrages Dramatiques de Madame Gottsched & les

miens, & sur ceux que nous avons traduits. On parla du premier Chant du Lutrin de Boileau & de l'Iphigénie de Racine que j'ai traduits il y a plus de 25 ans. Le Roi de Prusse en marqua quelque surprise, ne croyant pas que ces Piéces françoises pussent être traduites en Allemand, & il m'ordonna de les aller chercher. J'y allai sur le champ, & à mon retour, je trouvai Sa Majesté assise près d'une table, & tenant à la main les originaux. Elle me fit remarquer tous les endroits les plus difficiles à traduire, & lui en ayant lû la traduction, Elle l'éxamina, en critiqua plusieurs endroits & parut en approuver d'autres. Ensuite la conversation s'étendit sur diverses sciences: Philosophie, Histoire, Eloquence, Mathématiques, Langues, Traductions, tout entra dans un entretien de trois heures. Descartes, Leibnits, Locke, Mallebranche, Wolf & Newton, vinrent tour à tour sur les rangs. Ce Prince s'étoit, pour ainsi dire, dépouillé avec nous de toute sa grandeur, & il regagna bien sans doute, par l'esprit & par le sçavoir, ce qu'il voulut bien

retrancher de l'éclat qui accompagne les Rois, pour se raprocher de nous. Après plusieurs excursions sur les Poëtes François & Allemands, le Roi défia la Langue Allemande de réussir dans les sujets tendres & galans. Je suppliai Sa Majesté de me donner à traduire en Allemand un morceau de Poësie Françoise, pour tenter un essai en ce genre. Le Roi me donna la strophe de l'Ode de Rousseau à une Veuve, qui commence ainsi : *Sous un plus heureux auspice* &c. Le lendemain je présentai au Roi la traduction Allemande de cette strophe, faite vers pour vers, & Sa Majesté en parut contente. Elle m'envoya le même jour les vers François que je vais transcrire, parce qu'ils n'ont pas été rapportés bien fidelement dans quelques Gazettes Etrangeres. Ils roulent sur un sujet dont Sa Majesté s'étoit entretenue avec nous.

LE Ciel en dispensant ses dons,
Ne les prodigue pas d'une main libérale ;
Il nous refuse plus que nous ne recevons.
Pour tout Peuple à peu près sa faveur est égale :
Les François sont légers, les Anglois sont profonds :

Et s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre ;
L'amour propre en changeant en roses ses chardons,
Au talent du voisin fait préferer le nôtre.
Sparte possédoit la valeur :
Mars se plut d'y former de fameux Capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des Arts & des Talens respiroit dans Athênes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont recueilli l'antique gloire :
Combien de grands exploits ont place en leur Histoire !
Mais s'ils ont trouvé les chemins
A travers les périls, au Temple de Mémoire ;
Les fleurs se fanent dans les mains,
Dont ils couronnent la Victoire.

C'est à toi, le Cigne Saxon,
D'arracher ce talent à la Nature avare ;
D'adoucir par tes soins d'une langue barbare
La dure apreté de ses sons.
Ajoute, par les Chants que ta Muse prépare,
Aux Lauriers des Vainqueurs dont le Germain se pare,
Les plus beaux Lauriers d'Apollon.

Le jour suivant le Roi partit de Leipsick avec son armée pour Torgau ; & il revint au bout de dix jours. Deux heures après son arrivée en cette ville, Sa Majesté m'envoya chercher, & Elle s'entretint avec moi pendant

une heure touchant la maniere d'enseigner les Belles-Lettres dans la plupart des Colléges & des Universités ; qu'Elle trouvoit fort défectueuse, & avec raison. Le Roi voulut voir ensuite des piéces de la façon de Madame Gottsched, en vers & en prose, & tant en Allemand qu'en François. J'eus ordre en conséquence de revenir le lendemain, & d'en apporter. Le Roi après en avoir lû quelques pages, donna des marques d'approbation, & surtout à une Lettre françoise adressée par ma femme à la Comtesse de B... x. Comme j'avois obtenu la veille la permission de présenter à Sa Majesté une Réponse en vers à ceux qu'Elle avoit daigné m'adresser, j'avois apporté cette Réponse, qui faisoit un Poëme de près de deux cents vers. Le Roi eut la bonté de le lire tout entier en ma présence, ce qui lui donna lieu de me demander des éclaircissemens sur quelques endroits. Ensuite l'entretien se tourna peu à peu sur d'autres matieres de littérature. Enfin le Roi me fit l'honneur de me lire les traductions Françoises que Sa Majesté avoit fait

tes des deux belles peroraisons des Plaidoyés de Ciceron pour *Fonteius* & *Ligarius*, & de l'Ode d'Horace qui commence *Tyrrhena Regum progenies*, &c. (lib. 2. Od. 29). Cette troisiéme conversation dura près de trois heures. Le soir même toute l'Armée arriva à Leipsick, & trois jours après elle se mit en marche pour aller au-devant de l'Armée de l'Empire jointe à celle de France.

Peu de tems après la Piece du Roi fut traduite en Allemand à Konigsberg en Prusse, par M. de *Werner*, Conseiller au Tribunal, & ensuite parodié par M. le Baron de *Bondely*, Conseiller à la Cour de Justice. Depuis elle a été traduite en Latin & en Hollandois. J'ai traduit aussi en vers Allemands la même Ode d'Horace, *Tyrrhena Regum progenies*, & celle de Rousseau à une veuve. Mon objet, dans ces deux traductions, a été de prouver que notre Langue (Allemande) ne manque pas de souplesse, pour rendre avec toute la précision possible ce que le François & le Latin peuvent exprimer. Ces deux Piéces sont imprimées dans les mois

de Décembre & de Janvier de mon Journal. Quand mes traductions furent faites, je les envoyai au Roi de Prusse; & Sa Majesté m'a donné des marques bien précieuses & bien sensibles de sa satisfaction, en m'honorant d'une lettre remplie de bontés, signée de sa main, & accompagnée d'une magnifique Tabatiere d'Or.

FIN.

Faute importante à corriger dans le Journal de Février, *p.* 147, *l.* 12.

Au lieu de ces mots: *Il entreprend de prouver que le Baron de* Dieskau *auroit pû profiter davantage de sa victoire, & détruire entierement l'Armée Angloise.*

Lisez » Il entreprend de prouver » que le Général *Johnson* auroit pû » profiter davantage de sa victoire, » & il fait voir comment il auroit été » possible au Baron de *Dieskau* de dé- » truire entierement l'Armée Angloise.

Voilà le vrai sens du Texte Anglois, & en même-tems la vérité. La premiere leçon est un contresens qui entraine une erreur de fait, que nous aurions réparée plutôt, si nous en avions été avertis.

TABLE DES MATIÈRES.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

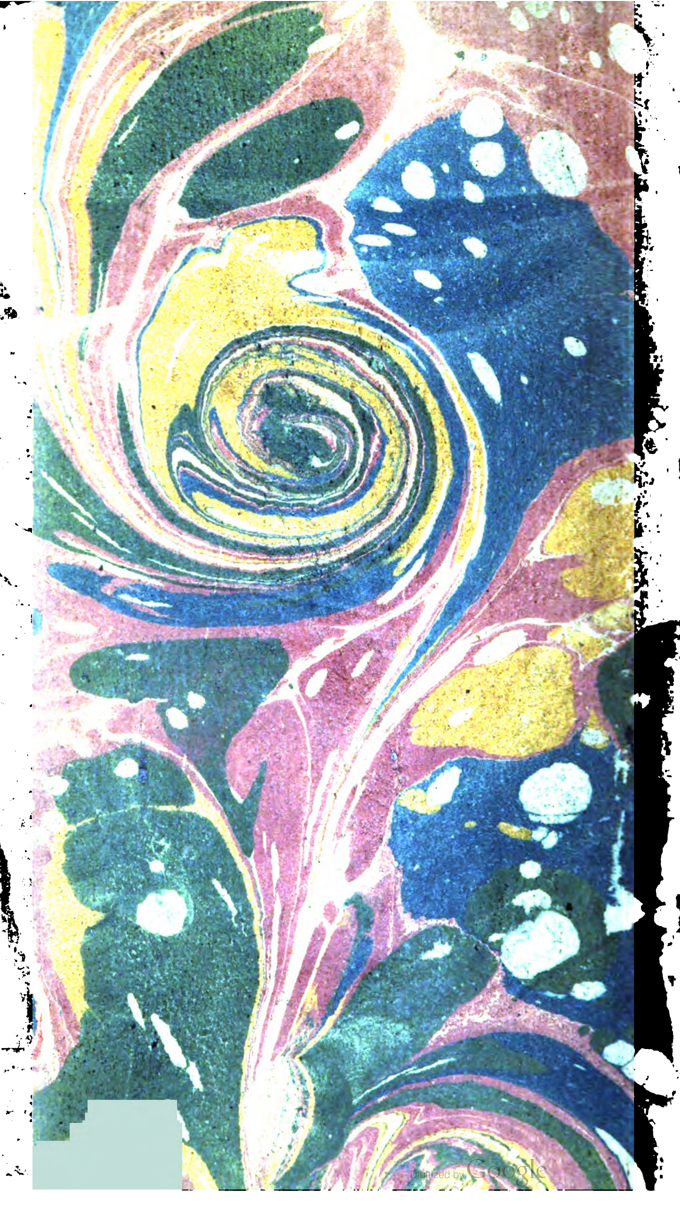
ITALIE.

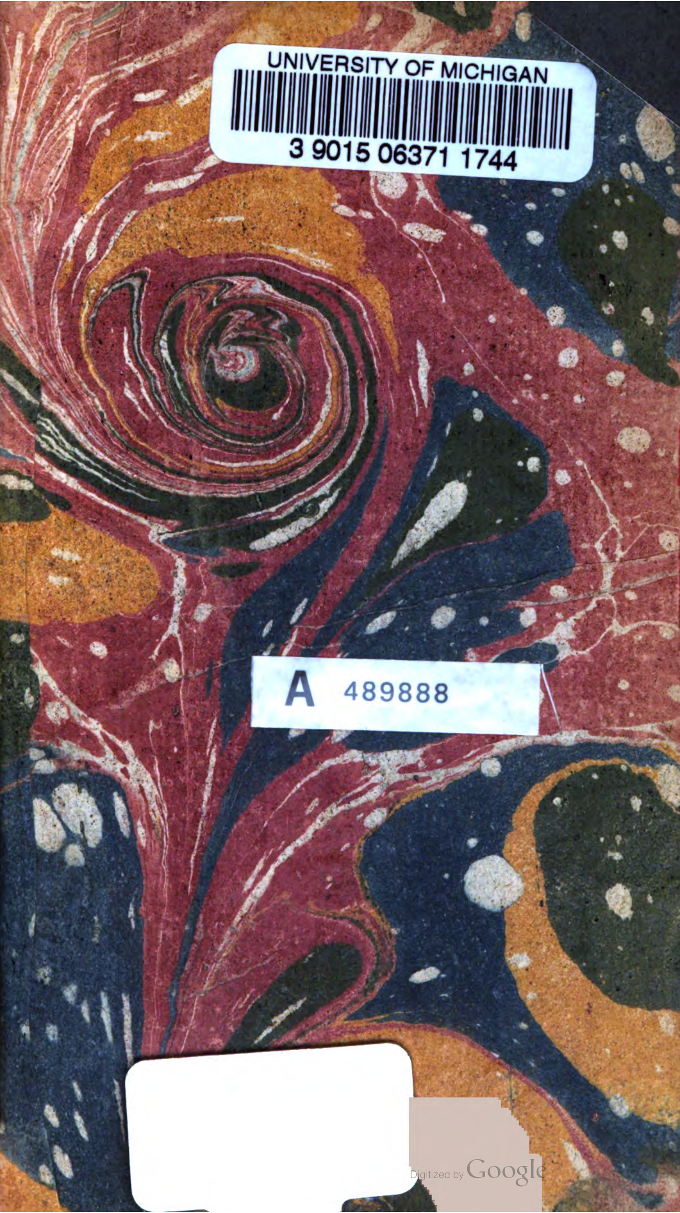
ADDITION A L'ARTICLE D'ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Avril 1758.

DEPASSE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06371 1744
A 489888
Digitized by Google

